Au printemps 1982, une sorte d'armada est en route pour reconquérir les îles Malouines dans l'Atlantique Sud. Le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté se trouve alors entraîné dans une guerre anachronique. Un commandant anglais de l'expédition est hanté par l'éventualité d'une rencontre avec un submersible ennemi, lorsqu'un avertissement lancé par le duc d'Edimbourg lui est transmis par l'Amirauté : "Attention ! Les cétacés apparaissent souvent sur les radars comme des sous-marins."
C'est ainsi qu'une baleine fit son entrée dans ce roman dont elle devint le héros principal. Autour d'elle, quelques personnages de moindre importance : l'amiral commandant l'expédition, des officiers de marine, un neurologue, un ecclésiastique, un ancien baleinier qui - après avoir exterminé les baleines - s'est pris pour elles d'un amour profond, sans oublier les quelques milliers de " sans-grades " qui constituent le corps expéditionnaire. Quant au déroulement des péripéties qui s'établissent entre les guerriers et ce Léviathan (un monstre bienveillant, un peu l'antithèse de Moby Dick), bien entendu, nous ne vous le révélerons pas.
Il fallait tout l'art du suspense et l'humour - très britannique - de Pierre Boulle pour faire de ce récit d'aventures l'égal d'un de ses meilleurs chefs-d'œuvre : Le pont de la rivière Kwaï.

Du même auteur, dans cette collection :

Le bon Léviathan
Le sacrilège malais
L'épreuve des hommes blancs
Le pont de la rivière Kwaï
Contes de l'absurde
E = mc 2
La planète des singes
Aux sources de la rivière Kwaï



XII - 84 ISBN 2-266-01460-9

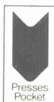
BERNARD FLAGEUL

Illustration S. Pérols

◆◆ 2297

La baleine des Malouines

Pierre Boulle



Pierre Boulle
La baleine des Malouines



LA BALEINE DES MALOUINES

ŒUVRES DE PIERRE BOULLE

DANS PRESSES POCKET :

LE SACRILÈGE MALAIS
LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ (Prix Sainte-Beuve, 1952).
CONTES DE L'ABSURDE
$E = MC^2$
L'EPREUVE DES HOMMES BLANCS
LA PLANÈTE DES SINGES
AUX SOURCES DE LA RIVIÈRE KWAÏ
LE BON LÉVIATHAN

PIERRE BOULLE

LA BALEINE DES MALOUINES

JULLIARD

ISBN 2-266-01460-9

Attention ! Les cétacés apparaissent souvent sur les radars comme des sous-marins.

Philippe d'EDIMBOURG.

(Allocution prononcée par le duc en mai 1982 pendant le conflit des îles Malouines.)

PREMIÈRE PARTIE

1

LA flotte britannique franchit le cinquantième parallèle et arriva bientôt en vue de la Géorgie du Sud. La traversée s'était effectuée jusqu'alors sans incident, les seuls ennemis à affronter encore étant le désœuvrement et le mal de mer, pour les quatre à cinq mille soldats embarqués sur les transports de troupes. Ils les combattaient de leur mieux, en rêvant à leurs exploits futurs ou en faisant quelques exercices fastidieux de culture physique dans l'espace réduit qui leur était imparti.

La prise de la Géorgie du Sud, à peine défendue par une maigre garnison, fut une simple formalité et une pauvre diversion. L'escale ne dura que deux ou trois jours, à peine le temps pour les guerriers de faire quelques pas sur la terre ferme. Ensuite, l'armada repartit à petite allure vers les îles Falkland, que les Français appellent Malouines, que les Argentins avaient annexées, et dont la reconquête était le but ultime du corps expéditionnaire.

Sur le porte-avions où il avait établi son quartier général, l'amiral commandant l'ensemble des opérations avait convié quelques invités à prendre un verre avant le repas du soir. Deux d'entre eux ne faisaient pas partie des troupes combattantes. C'étaient des auxiliaires, des amis aussi avec lesquels il aimait s'entretenir de sujets divers, sollicitant parfois leur avis, soupçonnant qu'une vision

extérieure au monde de la marine et de l'armée pouvait être précieuse. L'un était un ecclésiastique (on l'appelait le padre et on ne lui connaissait pas d'autre nom) dont le rôle était de veiller sur les âmes des marins et des soldats, et de les réconforter quand le besoin s'en faisait sentir. Il s'acquittait de cette tâche à la satisfaction générale. L'autre, le médecin-colonel Hodges, Doc pour la plupart des officiers et même pour les sans-grades avec lesquels il avait de fréquents contacts familiers, avait la haute main sur la santé des troupes. Mais l'esprit entrait également dans ses fonctions car, outre sa qualité de généraliste, il était un éminent neurologue. Il laissait souvent à ses subordonnés le soin de soigner les corps pour s'occuper spécialement de l'état mental de la troupe. Il était sur le point de prendre sa retraite quand l'expédition avait été décidée. Mais l'amiral, qui le connaissait de longue date, qui l'appréciait et qui cultivait à ses heures une certaine forme d'humour, avait insisté pour qu'il en fît partie, affirmant qu'un spécialiste des maladies de nerfs était indispensable dans une entreprise aventureuse comme celle des Falkland. Le padre et le médecin étaient de vieux amis, ayant participé tous deux à la guerre de Corée, et s'entendaient fort bien.

Le troisième invité était le chef d'état-major de l'amiral, captain Grant, un officier un peu effacé, mais doué d'un sang-froid imperturbable, d'une mémoire infaillible et d'une connaissance parfaite de toutes les affaires de la marine. L'amiral se reposait sur lui pour recevoir, étudier et condenser avant de les lui soumettre les informations en provenance des différents services, se réservant de prendre les décisions quand le travail lui avait été ainsi préparé. Cela, c'est le rôle de tout chef d'état-major. Grant possédait d'autres qualités précieuses. Sans jamais se départir de son calme, il s'employait à apaiser les colères auxquelles se laissait parfois aller l'amiral lorsqu'il recevait de l'Amirauté une note qui lui déplaisait, ou

lorsqu'un commandant de bateau avait exécuté une manœuvre jugée par lui intempestive. Alors, ses épais sourcils naturellement roux semblaient prendre une teinte sombre. Son visage au contraire devenait pourpre ; les veines de son cou se gonflaient et son premier réflexe était de répondre à la note par des commentaires sarcastiques, irrespectueux, incompatibles avec les règles de la discipline militaire, ou d'infliger à l'officier un blâme tout à fait hors de proportion avec la légère faute commise. Grant se gardait de le heurter de front, mais il avait l'art de lui faire différer ces impulsions pendant un temps suffisant pour les transformer en réactions moins brutales.

Deux autres militaires complétaient le cercle des personnalités que l'amiral avait invitées en cette fin de journée, alors que la flotte quittait la Géorgie du Sud. L'une était le commandant du porte-avions ; l'autre, le général en chef de l'armée de terre, ces quelque cinq mille hommes qui devaient reconquérir les îles Falkland. Celui-ci était logé sur un des transports de troupes, près de ses hommes, mais l'amiral le conviait assez souvent à venir sur le porte-avions pour s'entretenir avec lui des opérations futures. Il se déplaçait en hélicoptère, ainsi que le faisaient le padre et le médecin Hodges pour aller visiter les différentes unités. Cela ne posait pas de problème quand la mer était calme, et alors que la flotte n'avait pas encore atteint le théâtre des hostilités.

Après qu'ils eurent échangé des propos anodins sur le froid vif qui sévissait aux approches de l'Antarctique et déploré la longueur de la traversée, l'amiral fit le point de la situation et déclara qu'elle se présentait sous d'heureux auspices, malgré la lenteur de la progression, rendue obligatoire par la présence dans le convoi de nombreux bâtiments auxiliaires et l'attente de renforts.

— Nous avons encore de longs jours de calme et d'inaction, précisa-t-il, avant d'être à portée de l'aviation

ennemie. Aucun bateau suspect n'a été signalé. Nos sous-marins nucléaires font bonne garde sur les côtes de l'Argentine. La flotte ennemie ne se soucie pas de nous affronter en haute mer.

Il s'enquit ensuite du moral de la troupe sur les transports. Le général commandant en chef déclara qu'il n'était pas mauvais, mais que la longueur du voyage commençait à affecter les nerfs de ses hommes et qu'il se creusait la cervelle chaque jour pour leur trouver des occupations.

— Je ne peux pourtant pas leur faire faire du maniement d'armes et de la culture physique du matin au soir, alors que nous manquons de place pour un entraînement sérieux. Pour les distraire, comme je vous l'avais indiqué, amiral, j'ai organisé avec mes officiers quelques conférences sur l'histoire des Falkland et sur la topographie du terrain sur lequel ils auront à combattre. Cela a fait passer quelques heures. A ce sujet, Mr. Grant, je vous remercie des précisions que vous m'avez fournies.

Le chef d'état-major aurait cru faillir à son devoir s'il n'avait pas appris avant de s'embarquer toute l'histoire des îles, depuis leur première découverte par John Davis au seizième siècle, jusqu'à l'occupation officielle par la Grande-Bretagne en 1833, en passant par quelques incursions des Français, des Espagnols, puis des Argentins.

— J'espère que vous n'avez pas oublié la fameuse bataille navale de la Première Guerre mondiale ? demanda l'amiral.

Sur ce sujet, c'était lui-même qui avait transmis au général une partie de ses connaissances, et même pris la peine de préparer le texte de la conférence à faire aux soldats. Il connaissait par cœur le détail de tous les affrontements navals du passé et il avait développé dans une longue note les péripéties de celui qui, au large des Falkland, en décembre 1914, avait vu la victoire totale de

la flotte anglaise sur l'allemande, succès décisif pour la suite de la guerre maritime.

— Je n'y ai pas manqué, amiral.

— Et alors ?

— Cela a paru les distraire un moment, déclara le général après une hésitation. Sans plus. Il leur faudrait des occupations plus absorbantes. En revanche, quelques marins qui assistaient à cette causerie ont paru très intéressés.

— Il n'aurait plus manqué qu'ils ne le fussent pas, bougonna l'amiral.

Le padre et le médecin Hodges, qui avaient de fréquents contacts avec les hommes, confirmèrent les propos du général. Les guerriers s'ennuyaient.

— Vous comprenez, Sir, dit Hodges, vos marins sont habitués à cette vie sur la mer et leur bateau est leur second *home*. Pour les soldats de l'armée de terre, c'est différent. C'est une dure épreuve pour ces cinq mille hommes d'être entassés sur des navires depuis un mois dans des conditions assez peu confortables, sans aucune de leurs distractions familières ou des dures manœuvres auxquelles ils sont habitués. J'ai observé des cas de cafard assez troublants.

— J'en connais quelques-uns aussi, déclara le padre.

— Ces cas pathologiques sont encore rares, mais il ne faudrait pas que ce voyage se prolongeât trop longtemps. L'inaction prolongée est le pire ennemi de ces garçons.

— L'inaction et le manque de contacts humains, souligna le padre.

— Soyez rassuré, Doc, et vous aussi Padre, déclara l'amiral sur un ton chargé de sous-entendus. Ils auront bientôt de l'*action* et aussi des contacts *humains*.

Satisfait de sa boutade, il eut un petit rire discret. A cet instant la conversation fut interrompue. Un officier de l'état-major demandait à voir son chef pour lui remettre un message qui venait d'être transmis.

2

— QU'EST-CE que c'est ? demanda Grant à l'officier, quand celui-ci se fut présenté après accord de l'amiral.

— Un message de l'Amirauté, Sir.

— Important, j'espère, murmura l'amiral, d'un ton qui sous-entendait : pour que vous jugiez bon de nous déranger quand je reçois des invités.

— J'ai supposé que tous les messages de l'Amirauté étaient tels, Sir, répondit le jeune officier sans se troubler.

L'amiral le regarda d'un drôle d'air, mais l'autre ne baissa pas les yeux.

— Et puis, celui-ci est marqué très urgent, ajouta-t-il.

Il tendit un pli au chef d'état-major, qui le lut avec attention et parut surpris au point de laisser échapper une exclamation. Puis il haussa les épaules et congédia l'officier, en lui déclarant qu'il n'y avait aucune réponse immédiate à faire. Celui-ci salua, tourna les talons et se retira.

— De quoi s'agit-il ? demanda l'amiral.

— Rien de très important je crois, Sir. Rien en tout cas qui me paraisse justifier la mention très urgent.

— Donnez.

L'amiral prit le pli que l'autre lui tendait. Il commença à le lire d'un œil négligent, puis eut un sursaut. Il le relut avec attention et son visage s'empourpra. Ses sourcils

laissaient présager une de ces colères à laquelle il se laissait parfois entraîner. Le padre eut une expression chagrine en devinant qu'il proférait un terrible juron à voix basse. Pourtant, conscient de la présence de ses invités, il se ressaisit, observa un long moment de silence que ses hôtes respectèrent et s'adressa enfin à eux sur un ton froid qui ne dissimulait sa rage qu'à demi.

— Vous voulez sans doute savoir, gentlemen, ce que contient ce message. Vous mourez d'envie de connaître la raison pour laquelle on dérange le haut commandement en dehors des heures de service. Je vais satisfaire votre légitime curiosité. Oh ! Je ne trahirai aucun secret militaire. Un pli très urgent, certes, mais pas confidentiel. Il est intitulé pour information. Ce n'est pas un ordre. Eh bien, vous allez être les premiers informés. Ecoutez.

Il lut d'un trait, après s'être éclairci la voix :

« L'amiral commandant la flotte, etc... etc... est avisé que récemment, au mois de mai, au cours d'une réunion de la société royale britannique pour la protection des oiseaux, le duc d'Edimbourg a prononcé cette phrase qui a retenu l'attention des auditeurs *Attention ! Les cétacés apparaissent souvent sur les radars comme des sous-marins.* Le duc parlait ainsi en sa qualité de président du *World wild life fund.* Cette mise en garde sera portée à la connaissance de tous les commandants d'unités. »

— C'est tout, gentlemen, c'est bien tout. Et, je vous le répète, ce ne sont pas des instructions. Oh non ! Ils s'en garderaient bien. Pour information, seulement. Je suis libre d'agir à ma guise. Qu'en pensez-vous, Mr. Grant ? Est-ce que vous savez comme moi lire entre les lignes ? Comprenez-vous ce que signifie, une fois traduit en clair, ce morceau d'hypocrisie ?

— Je pense que c'est en effet très compréhensible, Sir, répondit Grant, qui conservait tout son calme.

— Je vais l'interpréter pour vous, gentlemen, continua l'amiral, pour vous qui n'êtes pas habitués au style de

l'Amirauté. Cela veut dire : si votre radar signale un objet insolite, si votre asdic le repère par deux cents pieds de fond, si vous décidez de déverser sur lui votre stock de grenades sous-marines, très bien, c'est votre droit, c'est peut-être votre devoir ; un officier de marine doit savoir prendre ses responsabilités. Mais si, après avoir agi ainsi, vous voyez émerger à la surface de la mer le corps éventré et sanglant d'une baleine ou d'un cachalot, nous serons obligés de vous infliger un blâme, car si cela s'ébruite, et cela s'ébruitera sûrement, (vous avez un représentant de presse à bord), il en résultera une indignation générale dans le pays et une réprobation qui rejaillira sur toute la marine, jusqu'à l'échelon le plus haut, c'est-à-dire nous autres, Amirauté. Voilà ; vous êtes prévenus. N'est-ce pas cela, Mr. Grant ?

— C'est à peu près cela, Sir. Et si, au contraire...

— Si au contraire, comme le suggère le duc d'Edimbourg, (cher vieux Philippe, Dieu le bénisse !) si vous faites preuve de prudence, de sang-froid, de circonspection, si avant de jeter vos grenades vous attendez d'être bien certains de ne pas avoir affaire à un cétacé, si dans la crainte d'abîmer un misérable animal, un glorieux chaînon de la nature, vous recevez quelques torpilles dans le ventre, si en plus d'un destroyer ou d'un croiseur vous perdez une cinquantaine de vos marins, alors c'est vous qui en porterez encore toute la responsabilité et nous serons obligés de vous traduire en conseil de guerre pour négligence grave... Que pensez-vous de cela ? demanda-t-il au commandant du porte-avions.

— Sir, répondit celui-ci avec vivacité, à l'époque où je commandais une frégate ou un destroyer, je n'aurais pas hésité une seconde. Au premier écho suspect, j'aurais foncé et donné l'ordre de déverser mes grenades.

— Vous ne tiendriez donc aucun compte de cette information ?

— Aucun. Comme vous l'avez souligné, il ne s'agit pas d'un ordre.

— Qu'en pense l'armée de terre, général ?

— Si j'étais officier de marine, amiral, et si je me trouvais dans une situation analogue, je pense que j'agirais de même.

— C'est exactement mon point de vue. Mr. Grant, vous allez faire répondre à l'Amirauté ceci : Bien reçu votre information, qui paraît intempestive en temps de guerre. La classons parmi les bulletins météorologiques fantaisistes et les prédictions astrologiques dont il serait imprudent et criminel de tenir compte.

— Sir, dit respectueusement le chef d'état-major, il me paraît difficile d'envoyer un tel message.

— Eh bien, vous l'arrangerez à votre manière. Un style plus courtois, mais le même esprit, j'y tiens. Padre, vous êtes songeur. Ne seriez-vous pas de mon avis ?

— Je suis trop ignorant des affaires militaires pour vous donner un conseil, dit le padre après une hésitation. Mais je professe que toute vie mérite considération, car tous les êtres ont été créés par le Seigneur. Ainsi en est-il même des plus gros cétacés qui nous apparaissent comme des monstres. N'est-il pas écrit dans les psaumes, chapitre CIV si j'ai bonne mémoire *Là où vont les vaisseaux, vous avez créé le Léviathan pour qu'il joue dans les eaux ?*

— Pour qu'il joue ! protesta l'amiral avec rancune. Un jeu, voilà à quoi ressemble en effet cette mise en garde. Je n'ai pas envie de jouer avec la vie de mes marins, moi.

Le médecin Hodges connaissait la Bible presque aussi bien que le pasteur.

— Si vous nous citez les psaumes, Padre, dit-il, je vous rappellerai un passage du prophète Isaïe, qui dit à peu près ceci : *En ce jour, le Seigneur, avec sa cruelle et grande et forte épée, punira Léviathan, le serpent déformé, et il tuera le dragon qui est dans la mer.*

— Vous voyez bien, Padre, commenta l'amiral approbateur.

— *Le Seigneur avec sa cruelle et grande et forte épée,* répéta doucement le padre. Vous n'êtes pas le Seigneur, amiral, et le prophète parle d'une épée et non de grenades sous-marines.

— Il est dans la Bible des symboles qu'il faut savoir interpréter, murmura le médecin.

— Tous les cétacés ne sont pas des monstres comme le Léviathan, plaida le padre. Si le cachalot peut se montrer cruel, la plupart des baleines sont des créatures paisibles et inoffensives.

— Là n'est pas la question, bougonna l'amiral.

— D'ailleurs, reprit le padre conciliant, ne prenez pas ce que je vous ai dit en mauvaise part. Je suis le premier à reconnaître que la destruction d'un animal, même inoffensif, ne saurait être mise en balance avec la mort de quelques dizaines de vos marins, peut-être même avec celle d'un seul.

— J'admire votre « peut-être ». Mais dans le fond, nous sommes tous d'accord. Vous êtes bien obligé de rejoindre le point de vue des militaires.

— Dans le fond, sans doute. Je voulais seulement suggérer qu'il peut se trouver des circonstances où le risque de perdre un bâtiment est pratiquement nul, tant sont grandes les chances d'avoir affaire à un cétacé. Dans ce cas, quelques instants de réflexion et un examen plus approfondi peuvent éviter une regrettable méprise. C'est je crois le sens que l'on doit donner à l'avertissement du duc d'Edimbourg.

— Qu'en pensez-vous, Doc ? demanda l'amiral en souhaitant que l'avis du médecin vînt renforcer son propre point de vue.

— Tout bien pesé, Sir, je crois que le padre n'a pas tort. Vous l'avez mentionné vous-même : une méprise aboutissant au massacre d'une baleine soulèverait l'indi-

gnation des foules et jetterait un opprobre sur l'ensemble de la flotte. Je suis sûr que le responsable et tous vos marins seraient honteux s'ils voyaient le cadavre d'un cétacé apparaître à la surface. Et vous même, Sir...

— Moi, je féliciterais le responsable de la précision de son tir, rugit l'amiral.

Hodges, qui avait son franc-parler avec l'amiral, émit une petite toux qui trahissait son doute.

— Si c'était le cas, Sir, je crois que vous seriez le seul de toute la flotte à vous glorifier d'un pareil exploit. En définitive, mon opinion est qu'un accident de ce genre serait très mauvais pour le moral des hommes.

L'amiral eut un geste d'humeur, mais ne fit pas de réponse. Ces dernières remarques commençaient à l'ébranler.

— Si vous me permettez, Sir, intervint le chef d'état-major, je crois que la décision doit être laissée aux chasseurs de sous-marins qui auraient décelé un écho suspect.

— Vous seriez donc d'avis de leur faire part de ce ridicule message ?

— Pour qu'ils puissent se décider en connaissance de cause, ils doivent être au courant de l'avertissement du duc d'Edimbourg.

— Cela signifierait que nous nous déchargeons sur eux de toute responsabilité dans une affaire de ce genre, comme l'Amirauté le fait avec nous. Je n'aime pas cela.

— En outre, la fin du message précise cet avertissement sera porté à la connaissance de tous les commandants d'unités navales. Ce paragraphe n'est pas une simple information. Il a toutes les apparences d'un ordre. En le classant sans le communiquer, nous nous mettons dans un mauvais cas.

— Il y a des ordres stupides, maugréa l'amiral.

— Nous pouvons transmettre l'avertissement avec toutes les précautions et mises en garde nécessaires.

— Vous vous chargez, vous, Mr. Grant, de mijoter un texte qui ne présente aucune ambiguïté ?

— Je crois que c'est possible, Sir. Par exemple, stipuler que s'il existe un doute quant à la nature de l'objet repéré...

— S'il existe le plus petit doute, hurla l'amiral exaspéré, le devoir de tout commandant est de foncer et d'ouvrir le feu. Cela doit être signifié en clair.

— Certainement, Sir.

Discipliné dans le fond, malgré ses farouches velléités d'indépendance, l'amiral se rendait compte que son chef d'état-major faisait preuve de sagesse, mais il ne voulait pas se laisser convaincre sans combat. La discussion dura encore quelque temps devant les verres vides, puis se prolongea entre lui et Grant, après que les autres invités eurent pris congé. L'un après l'autre, tous les membres de l'état-major furent priés de donner leur avis. Enfin, de mauvaise grâce et en proie à une sorte de remords, l'amiral consentit à diffuser l'information qui venait de lui parvenir.

Le message transmis à tous les commandants de bateaux nécessita la collaboration d'une bonne douzaine de casquettes chevronnées, l'élaboration d'un nombre considérable de brouillons successifs et dura une partie de la nuit, l'amiral n'étant jamais satisfait du style qu'on lui présentait, le trouvant toujours trop ambigu et pouvant donner lieu à de regrettables interprétations de la part de jeunes officiers. Au petit jour seulement, il se résigna à donner son accord à un texte qui lui parut présenter un minimum de risques.

La note fut envoyée à tous les commandants des navires qui, au-delà du cinquantième parallèle, croisaient dans les eaux glacées chères aux baleines et à d'autres mammifères marins.

3

LE commandant du destroyer *Daring,* lieutenant commander Clark, était en train d'étudier la note de service qui venait d'être diffusée, dont le texte lui paraissait posséder plusieurs interprétations possibles, malgré les efforts fournis par l'amiral et son état-major pour le dépouiller de toute ambiguïté. Au moment même où il s'apprêtait à la relire une troisième fois, sans pouvoir se retenir de faire à voix basse quelques commentaires peu enthousiastes, il fut alerté par un appel de l'officier de quart, un très jeune lieutenant. Le radar signalait la présence d'un objet non identifié, se déplaçant à une distance de quelques miles.

Clark eut un regard rancunier pour la note de l'amiral, avant de la fourrer dans sa poche et de se précipiter sur la passerelle, où il arriva en même temps que son second. Tous deux interrogèrent avec anxiété l'écran du radar. L'officier de quart ne s'était pas mépris une tache sombre bien visible sur la plage lumineuse signalait la présence d'un objet d'assez grande dimension, se déplaçant à la vitesse de quelques nœuds.

— Sous-marin, Sir ? interrogea le jeune lieutenant, émoustillé par un incident qui venait rompre la monotonie du long voyage. Ou navire ? bateau ennemi, peut-être.

— Aucun bâtiment ennemi de surface ne s'aventurerait

isolé par ici, murmura le second. Cela a toute l'apparence d'un sous-marin.

— Sous-marin ou baleine, dit le lieutenant commander en hochant la tête.

Et il ajouta, pour lui-même, récitant la phrase qu'il venait de lire et qui s'était inscrite dans sa mémoire :

— Attention ! Les cétacés apparaissent souvent sur les radars comme des sous-marins.

Une soudaine révolte s'empara de lui contre l'injustice du sort qui lui avait mis cet avertissement sous les yeux quelques minutes auparavant, comme pour insuffler le trouble dans son esprit.

— C'est bien ma chance, murmura-t-il encore entre ses dents ; des coïncidences de ce genre n'arrivent qu'à moi.

Le destroyer *Daring* était un escorteur spécialement équipé pour la lutte anti-sous-marine. Il naviguait bien en avant du gros de la flotte, flanqué de deux frégates qui se tenaient un peu en retrait, assez loin de lui, à bâbord et à tribord.

— Il est tout juste sur notre route et nous nous rapprochons, Sir, dit le second. Si c'est un sous-marin, il est déjà à bonne portée.

— Exact. Mais ce peut être aussi un bateau de pêche inoffensif égaré dans ces parages.

Clark donna l'ordre d'essayer d'entrer en communication avec un navire éventuel. Toutes les tentatives furent infructueuses. Aucune réponse ne parvenait de l'objet mystérieux. Il fit sonner l'alerte générale. Les marins rejoignirent leur poste de combat et se tinrent prêts à ouvrir le feu dès que le signal leur en serait donné. Cependant le lieutenant commander était hésitant.

— Demandez à Bjorg de venir me rejoindre sur la passerelle, dit-il au second. Personne ne s'y connaît mieux que lui en matière de baleines.

Car la pensée qu'il pouvait bien avoir affaire à un cétacé

commençait à le tracasser et à le plonger dans une douloureuse incertitude quant à la conduite à tenir.

Bjorg ne faisait pas partie de l'équipage régulier du destroyer. C'était un ancien baleinier qui, à force de pourchasser et de massacrer les cétacés, s'était senti envahi d'une grande tendresse pour ces animaux. Né dans la plus grande des Falkland, il avait passé de nombreuses années à les traquer entre ces îles, les Orcades et la Géorgie du Sud. Sentant la cinquantaine approcher, il s'était retiré en Angleterre et l'intérêt qu'il portait aux mammifères marins l'avait poussé à entreprendre le dressage des dauphins. A défaut de baleines, il trouvait dans leur contact un dérivatif à la nostalgie qui s'emparait parfois de lui au souvenir des aventures passées, sans compter un commerce d'exhibitions de ses pensionnaires assez fructueux.

La famille de Bjorg était d'origine scandinave comme pas mal d'habitants des Falkland (il avait lui-même le type nordique et sa tête s'ornait d'une crinière blonde qui le faisait ressembler à un Viking). Elle résidait autrefois dans une ferme proche de Port Stanley, la capitale, où il avait passé son enfance avant de courir les mers. Ce n'était pas son père, pourtant ancien baleinier lui-même, qui lui avait insufflé une passion pour cette pêche ou plutôt cette chasse aux monstres marins. Celui-ci avait renoncé de bonne heure à son métier pour se consacrer à l'élevage des moutons, ce qui le faisait considérer avec un parfait mépris par son propre père, le grand-père de Bjorg, et c'étaient les récits du vieillard qui avaient enflammé l'imagination du jeune homme. Le patriarche avait connu l'époque héroïque de Melville, ou presque. Il gardait une immense fierté d'avoir été un vrai harponneur, non pas un de ces canonniers qui, bien à l'abri sur leur gros bateau, mitraillent le géant des mers avec un projectile chargé d'explosifs, alors que les matelots n'ont plus qu'à arrai-

sonner un cadavre inoffensif et à le haler vers une usine flottante. Non, il avait à égrener des souvenirs infiniment plus colorés. En son temps, quelques hommes courageux, montés sur une fragile embarcation, approchaient presque à le toucher le cachalot ou la baleine, dont la stature faisait ressembler leur minuscule esquif à une coquille de noix. A quelques mètres du géant, c'était le lancer d'un vrai harpon, d'une détente de tous les muscles, tandis que l'embarcation était affreusement secouée par les coups de boutoir de la monstrueuse queue. Ensuite, l'enfant Bjorg ne se lassait pas d'écouter le récit de la chevauchée de la baleinière à travers les vagues, tandis que la ligne se dévidait sur le tambour, la bête fuyant droit devant elle à une allure folle ou plongeant parfois jusqu'à des profondeurs insoupçonnées, avant de refaire surface à bout de forces enfin quand tout s'était bien passé, son souffle puissant émettant un nuage de vapeur visible à des miles à la ronde. C'était enfin l'attaque à la lance, mise à mort qui répandait une nappe de sang sur la mer après quelques derniers soubresauts endiablés.

Cette épopée, Bjorg l'avait vécue cent fois, non seulement à travers les souvenirs du vieillard, mais par la lecture de tous les livres traitant des baleines qu'il avait pu se procurer, depuis *Moby Dick* jusqu'à des romans plus ou moins fantaisistes, mais qui ajoutaient le piment de l'imagination à une réalité déjà bien propre à enflammer l'esprit d'un enfant.

A l'âge de seize ans, il avait donc quitté l'île, ayant réussi à trouver un engagement sur un baleinier. Il ne revenait que rarement aux Falkland, à l'occasion d'une escale. Il n'avait pas connu, lui, l'époque des harponneurs héroïques. En son temps, la pêche était réglementée et pratiquée par des flottilles organisées de bateaux norvégiens, anglais, japonais, sillonnant les mers du Sud. Il s'en consolait en respirant l'odeur de l'océan, à laquelle se mêlait celle de l'huile lors du dépeçage d'une grosse prise,

en admirant les évolutions d'une école de cachalots comme on en rencontrait encore parfois, et surtout en participant à l'émoi de la vigie, perchée sur le plus haut mât du navire, lorsqu'elle avait aperçu le jet de vapeur projeté bien au-dessus des flots par le souffle d'une baleine. Cette surexcitation se traduisait toujours par le cri devenu fameux dans le monde des baleiniers, que son aïeul répétait encore d'une voix cassée, mais avec le même enthousiasme qu'autrefois :

— Elle souffle ! Là, là, elle souffle !

Bjorg avait été souvent lui-même une de ces vigies (il avait fait à peu près tous les métiers à bord des baleiniers, commençant par balayer le pont comme simple matelot et finissant comme harponneur, derrière un canon hélas !). Il lui était arrivé en plusieurs occasions d'être le premier à apercevoir le jet de vapeur pour le signaler en hurlant de toute sa voix : là, là, elle souffle !, et en rêvant à la folle fureur du capitaine Achab à la poursuite de Moby Dick.

La nuit qui suivait un de ces brillants exploits (un grand honneur d'être le premier à pousser ce cri), il se réveillait toujours en sursaut au milieu d'un rêve, alertant les matelots endormis autour de lui, en lançant à tue-tête le fameux signal. Il lui arrivait encore aujourd'hui de revivre en songe ces scènes colorées et de pousser le cri au milieu de la nuit, alors qu'il avait renoncé depuis longtemps à la vie aventureuse et cruelle de chasseur et de tueur pour embrasser la carrière paisible d'éleveur de dauphins. Sans doute une même tendresse pour les mammifères de l'océan s'était-elle exprimée d'une manière différente à des époques successives de son existence. En tout cas, les rêves parvenaient à entretenir la magie du passé dans son esprit, malgré la monotonie relative de ses présentes occupations ; les rêves, et aussi la lecture d'innombrables livres retraçant les exploits de baleiniers et d'aventuriers de toute sorte.

Pendant les quelques semaines nécessaires à la préparation de l'expédition, le commandement avait recherché un peu partout des hommes ou des femmes ayant une certaine connaissance des Falkland, qui pouvaient être utiles pour guider les troupes après un débarquement. Il n'en trouva qu'un petit nombre. La population des îles était principalement composée d'éleveurs de moutons, qui s'expatriaient peu, naissant et mourant dans leur ferme. Un être comme Bjorg était précieux, qui avait passé son enfance dans les environs de Port Stanley et qui, ayant navigué, connaissait chaque crique et chaque chenal. Il avait accueilli avec enthousiasme la proposition de faire partie du convoi, heureux à la pensée de revoir son pays natal, peut-être d'anciennes connaissances, et enchanté par la perspective d'une nouvelle croisière dans les mers du Sud. Il confia l'entretien de ses dauphins à son fils, lequel était fort capable de s'en charger, et s'embarqua sur le *Daring.* A défaut de baleinier, c'était un bateau.

Affublé d'un uniforme avec des galons de lieutenant, qui s'accordaient mal avec son âge, pourvu d'un vague titre d'officier administratif, il avait d'abord fourni un rapport détaillant tout ce qu'il savait des futurs champs de bataille, et des croquis aussi précis que ses souvenirs pouvaient le permettre. Ensuite, n'ayant plus rien à faire, il se contentait de humer l'odeur des embruns, un plaisir dont il ne se lassait pas, et de relire quelques-uns de ses livres favoris, dont il avait pris soin d'emporter une provision. Ce n'était pas lui qui se serait plaint de la longueur du voyage. Le lieutenant commander Clark avait tout de suite éprouvé de la sympathie pour lui et le considérait comme un hôte. Il s'entretenait souvent avec lui, aimant entendre ses souvenirs d'ancien baleinier, et la description de bateaux et d'équipages très différents de ceux qu'il avait l'honneur de commander.

Il n'était pas surprenant que Clark, alors qu'il était en proie à une pénible perplexité, l'esprit hanté par la vision

de baleines après la mise en garde du duc d'Edimbourg — alors qu'il était tenté à chaque seconde de faire ouvrir le feu, puis pris de remords, restait hésitant — il n'était pas surprenant qu'il eût fait appel à cet expert, espérant en tirer quelque lumière dans le désarroi qui menaçait de l'envahir.

4

PENDANT que Bjorg se hâtait vers la passerelle, Clark avait avisé le haut commandement de l'indication donnée par le radar. Il n'en avait reçu aucune instruction précise. L'amiral était tenté de lui donner un ordre impératif, mais son chef d'état-major le persuada de n'en rien faire, persistant à estimer que dans un cas de ce genre le mieux était de laisser une entière liberté de manœuvre aux commandants de bateaux. L'amiral se laissa convaincre que cette tactique était sage et la précisa lui-même dans un bref entretien au téléphone, sur un ton de froideur exagérée qui masquait son inquiétude.

— Prenez toutes les dispositions qui s'imposent, compte tenu de vos observations, et tenez-moi au courant. Je fais ralentir le convoi et j'alerte toutes les unités de la flotte.

Quoiqu'il eût souhaité un ordre impérieux de toute son âme, Clark s'attendait à cette prise de position. C'était à lui et à lui seul, maître à bord du *Daring,* de prendre ses responsabilités. Il hésita encore, soupira et continua de suivre d'un regard vindicatif le déplacement de la tache sombre sur l'écran du radar. Bjorg le trouva dans cette position en compagnie de l'officier de quart, tandis que le second parcourait le destroyer pour s'assurer que tous les hommes étaient à leur poste de combat.

— Cela pourrait bien être une baleine, Sir, dit Bjorg.

Revêtu d'un uniforme militaire, il s'obstinait à donner du Sir au lieutenant commander, quoique celui-ci l'eût prié plusieurs fois de se montrer moins cérémonieux.

— Une grosse baleine sans doute. Cela ne serait pas surprenant dans ces parages. Sur un des derniers bateaux où j'étais embarqué, j'ai vu apparaître un signal analogue.

Le baleinier auquel il faisait allusion était pourvu d'un radar et de bien d'autres appareils modernes pour la détection des cétacés ou des icebergs.

— La vitesse est tout à fait plausible pour une baleine, continua-t-il.

L'ordinateur du radar calculait la vitesse de l'objet mystérieux et la donnait à chaque instant, en même temps qu'un tracé indiquait sa trajectoire.

— Tout à fait plausible pour une baleine, grommela Clark déçu. J'attendais de vous quelque chose de plus affirmatif. Tout à fait possible aussi pour un sous-marin. Le duc d'Edimbourg aurait été sage d'ajouter : Attention aussi ! Les sous-marins apparaissent souvent sur les radars comme des cétacés.

Les deux hommes restèrent un moment silencieux en contemplation devant l'écran.

— Regardez, Bjorg, s'écria soudain Clark. Le voilà qui vient vers nous.

En effet, l'objet, qui évoluait auparavant dans une direction oblique par rapport au destroyer, avait modifié sa trajectoire et venait maintenant à sa rencontre.

— Il nous a repérés et il va nous attaquer, continua le lieutenant commander. Il n'est plus temps de tergiverser.

— Assez bizarre je l'avoue, murmura l'ancien baleinier, et inquiétant. Les cétacés ne sont pas particulièrement craintifs, mais je n'en ai pas connu qui se dirigent ainsi vers les navires.

Clark allait donner l'ordre d'ouvrir le feu, quand la tache disparut soudain sur l'écran.

— L'image a disparu, confirma au téléphone le spécialiste qui suivait la scène sur un autre écran dans la salle de détection. Le radar a perdu l'engin. Celui-ci s'est mis en plongée, sans aucun doute.

— Dieu vous bénisse ! Je m'en suis bien aperçu, grogna le lieutenant commander.

Et, en proie au remords, il se maudit d'avoir ainsi temporisé.

— Trop tard pour le localiser avant qu'il ne lance ses torpilles, murmura-t-il à voix basse. Vous entendez, Bjorg, vous et vos histoires de baleines. Je suis indigne de commander un bateau de guerre. Il plonge, il a plongé et il se dirige vers nous.

— Il est fort possible qu'elle *sonde,* Sir, rectifia l'ancien baleinier, sans se départir de son calme.

— Qu'est-ce que vous dites, hurla Clark, dont les nerfs étaient sérieusement éprouvés, exaspéré par le ton sur lequel était faite cette remarque.

— Je dis que si c'est une baleine, elle *sonde,* Sir. C'est le terme exact employé sur tous les bateaux de pêche, quand un de ces animaux décide de visiter les profondeurs de l'océan. Certains, comme le cachalot, peuvent descendre à plus d'un mile.

— Et moi, je vous dis qu'un sous-marin *plonge.* Il se met en plongée, m'entendez-vous ? C'est le terme précis en usage dans toutes les marines du monde.

— D'accord, Sir, répondit Bjorg, à la fois conciliant et têtu, mais si c'est une baleine, comme je suis maintenant tenté de le croire, elle sonde. Il n'y pas à sortir de là.

— Mr. Bjorg, commença Clark...

Le Mr. qu'il n'employait pas en général pour s'adresser à son hôte trahissait l'ampleur de son agitation.

— Mr. Bjorg, je ne vous ai pas fait venir ici pour me donner une leçon de linguistique.

Puis, se rendant compte de la dérision de cette querelle

dans les circonstances présentes, il s'arrêta et changea de ton.

— Vous avez dit, il me semble : comme je suis tenté de le croire. Qu'est-ce qui vous incite à penser qu'il s'agit d'une baleine, alors que vous trouviez le comportement de cet objet inquiétant il y a à peine une minute ?

— La soudaineté de la disparition sur l'écran du radar, Sir. Avez-vous remarqué que l'image s'est éteinte tout d'un coup, comme une bougie que l'on souffle ? Je ne suis pas un expert en sous-marins, mais j'imagine qu'un tel engin ne plonge pas d'une manière aussi subite. La baleine le fait.

— Ce que vous me dites là est enfin raisonnable, Bjorg, remarqua l'officier un peu réconforté, après avoir réfléchi. Un sous-marin, en effet, ne disparaît pas en général avec une pareille rapidité. Un submersible d'un modèle courant du moins, mais un petit engin le pourrait peut-être, si les circonstances l'exigent. Je vous accorde cependant que cela renforce la plausibilité d'une baleine.

— C'est mon avis, Sir.

Le lieutenant commander réfléchit encore et retomba dans sa pénible indécision.

— Mais c'est loin d'être une certitude. Il se peut qu'après nous avoir repéré, il se prépare en ce moment même à l'attaque... Bjorg, continua-t-il en pesant ses mots comme s'il accordait à chacun une importance considérable, supposons, c'est une supposition que je fais notez-le, supposons donc que c'est une baleine et qu'elle vient de... de sonder comme vous dites. Vous voyez que je fais des efforts pour admettre votre langage en même temps que votre point de vue. Supposons donc cela. Pendant combien de temps va-t-elle rester invisible ?

— C'est variable, Sir.

Pendant qu'ils devisaient ainsi, l'officier cherchant un dérivatif à son impatience et à son inquiétude, un appareil

s'était envolé du porte-avions et décrivait des cercles au-dessus du point où le destroyer avait signalé l'apparition.

— Trop tard, il ne verra rien, commenta Clark en haussant les épaules. Il est ou elle est dans les abîmes. Vous dites : un temps variable, Bjorg ?

— Variable. De toute façon, elle remontera certainement à la surface. Les baleines, comme vous le savez, ne sont pas des poissons mais des mammifères, qui ont comme nous besoin d'air, et...

— Je vous ai demandé combien de temps, Mr. Bjorg.

— Eh bien, on en a vu qui restaient ainsi immergées pendant quarante et même quarante-cinq minutes.

— Quarante à quarante-cinq minutes ! protesta le lieutenant commander. Vous voulez dire que nous avons encore plus d'une demi-heure à subir cette torture ?

— Je vous ai indiqué un temps maximum. En moyenne, les baleines sondent pendant une durée plus courte : quinze à vingt minutes. Cela dépend de leur humeur.

— C'est déjà trop, gémit l'officier. Je ne sais pas si mes nerfs tiendront le coup jusque-là.

Les nerfs des marins du *Daring* étaient aussi éprouvés que ceux de leur commandant. Cela était toujours le cas, et c'était normal, lors de l'approche d'un sous-marin ennemi, mais la possibilité d'avoir affaire à une baleine, maintenant connue de tout l'équipage, donnait à l'aventure un piment particulier. Officiers, quartiers-maîtres et simples matelots retenaient tous leur souffle, les responsables des pièces de tir et des grenades refaisant cent fois en esprit les gestes qu'ils devraient effectuer dès qu'un ordre serait donné. Or les minutes s'écoulaient et cet ordre ne venait pas.

— S'il a continué en plongée dans la même direction, murmura Clark, il se trouvera bientôt sous notre quille.

— Sir, s'écria l'officier de quart, il n'en est pas loin, en effet, l'asdic vient de le repérer.

Le radar devenu inutile, les spécialistes de la détection interrogeaient l'asdic (Allied Submarine Detection Investigation Committee), qui permettait de sonder les profondeurs de l'océan et de localiser éventuellement un engin ennemi par l'écho d'un faisceau d'ultrasons.

Clark et Bjorg se dirigèrent vers un autre écran. Comme l'avait indiqué l'officier de quart, l'objet mystérieux, engin de mort ou innocent cétacé, était bien visible sous la forme d'une nouvelle tache, se détachant sur le fond de la mer, lequel était tracé par l'asdic en une courbe continue sur une bande de papier. Un message de la salle de détection confirma cette apparition.

— Heureux qu'il soit de nouveau repéré, murmura Clark avec soulagement.

— Pas du tout de votre avis, Sir.

Bjorg examinait la tache avec une attention anxieuse, comme s'il en attendait une réaction quelconque. N'en décelant aucune, il poussa une exclamation de dépit.

— Pas du tout de votre avis, Sir, répéta-t-il sur un ton grave. Ce n'est certes pas un indice encourageant. Je n'aime pas cela, oh ! mais non.

— Pourquoi donc ?

— Je n'ai aucune expérience de l'asdic moi-même, mais je sais que l'on a essayé cet instrument pour la détection des baleines dans les grands fonds. Or, après quelques tentatives, c'est du moins ce qu'on m'a raconté, on s'est aperçu que si l'oreille humaine ne perçoit pas les ultrasons, les baleines, elles, y sont très sensibles.

— Et alors ?

— Alors, Sir, dès qu'elles sont atteintes par le faisceau, elles prennent la fuite et très vite même. Cela ne semble pas être le cas ici. Celle-ci, si c'est une baleine bien sûr, ce dont je commence à douter, celle-ci continue sa lente progression comme si de rien n'était. Tout bien réfléchi, poursuivit-il en reprenant sa voix paisible qui exaspérait

Clark, vos craintes ne sont pas vaines. Il est fort possible que nous ayons affaire à un sous-marin.

— Que vous disais-je ! hurla Clark. Vous êtes là à m'endormir avec vos histoires de baleines, quand nous avons affaire à un damné sous-marin. Et le voilà qui va arriver bientôt au droit de notre quille. Je sais ce qui me reste à faire, s'il n'est pas trop tard.

Il se précipita vers un téléphone pour donner l'ordre de foncer et de lâcher les grenades. Une autre exclamation de l'ancien baleinier, qui observait avec insistance l'écran de l'asdic, le fit hésiter de nouveau.

5

CLARK s'immobilisa, la main sur le téléphone.

— Qu'y a-t-il encore, Mr. Bjorg? dit-il d'une voix presque implorante, tant cette succession d'émotions l'avait brisé.

— Elle a fait demi-tour, elle se sauve, Sir. Il semble bien maintenant qu'elle est sensible aux ultrasons. Elle réagit avec seulement un peu de retard, voilà tout. Regardez.

Le lieutenant commander porta d'un air égaré la main à son front, où quelques gouttes de sueur commençaient à perler malgré le froid piquant. Mais le ton de Bjorg était si persuasif qu'il refréna son intention d'engager le combat et revint examiner l'écran de l'asdic. L'objet avait en effet effectué un virage à cent quatre-vingts degrés et s'éloignait du destroyer, se déplaçant dans la direction d'où il était venu.

— Elle n'a pas l'air affolée. Je veux dire cet objet ne semble pas se soucier beaucoup de nos ultrasons, remarqua Clark soucieux. Ne m'avez-vous pas déclaré que le faisceau de l'asdic agissait sur les baleines comme une décharge électrique et qu'elles s'enfuyaient à toute allure quand elles en étaient atteintes? Celle-ci ou celui-ci a à peine augmenté sa vitesse.

— C'est ce qu'on a observé, paraît-il, pour certaines

baleines, Sir. Mais à ma connaissance, un très petit nombre d'expériences ont été faites avec l'asdic. Ce n'est pas suffisant pour en déduire une règle absolue. En outre, il y a baleines et baleines. Il est fort possible que le rorqual par exemple ne réagisse pas de la même manière que le cachalot, ou la vraie baleine, ou encore la baleine bleue. On en compte d'innombrables espèces différentes, Sir, depuis la...

— Mr. Bjorg, interrompit sévèrement l'officier, veuillez m'épargner je vous prie l'étalage de votre science des baleines. Je vous assure que ce n'est pas le moment.

— C'était seulement pour vous expliquer, Sir, qu'on ne peut tirer de conclusion définitive des quelques rares observations qui ont été faites.

— C'est cela, pas de conclusion définitive. Donc, encore cette atroce incertitude. Et il n'y a guère plus de dix minutes qu'elle ou qu'il a plongé.

— L'essentiel, Sir, c'est qu'elle ait réagi aux ultrasons d'une manière ou d'une autre. Or, elle a fait demi-tour. Un sous-marin ne se fût pas comporté ainsi.

— Peut-être un pur hasard.

— Pas impossible, certes. Mais il y a bien autre chose, un fait très important je crois, et qui devrait vous rassurer, car ma conviction est faite maintenant : c'est une baleine.

— Quoi donc, quel fait très important ? demanda Clark, qui se laissait impressionner malgré lui par l'assurance de l'expert.

— Deux faits même, Sir. Le premier... Vous n'avez pas vu l'image sur l'écran au moment précis du demi-tour. Je l'ai observée avec attention, moi. Un demi-tour presque sur place. Je ne pense pas qu'un sous-marin, même de petite dimension, puisse virer ainsi de cent quatre-vingts degrés suivant un arc de cercle aussi réduit. La baleine, si.

— Voilà que vous tenez de nouveau un langage raisonnable, approuva Clark après avoir réfléchi. En effet, un sous-marin ne vire pas ainsi sur place.

Il interrogea la salle de détection. On lui confirma que le demi-tour avait bien été effectué comme Bjorg l'avait indiqué. D'autre part, les hydrophones, appareils permettant de déceler les vibrations d'un moteur, n'avaient donné aucun signal particulier.

— Mais ce n'est pas encore une preuve absolue, déplora-t-il. Ces appareils sont imprécis pour la profondeur à laquelle se trouve l'objet et ne différencient pas toujours les bruits d'un sous-marin de ceux émis par notre propre bateau. D'autre part, il existe des moteurs de submersibles presque inaudibles.

Il consulta de nouveau sa montre, soupira et resta un long moment silencieux, en contemplation devant l'écran de l'asdic. A tous les postes du destroyer, les marins éprouvaient la même impatience que leur chef, sans pourtant partager son angoisse, ne sentant pas peser sur eux la même responsabilité.

— Ne m'avez-vous pas parlé d'une deuxième observation qui vous inciterait à trancher en faveur de la présence d'une baleine ? demanda enfin Clark.

— Au moins aussi importante, Sir. Je vous ai dit que je n'ai pas quitté l'image des yeux. Eh bien, à l'instant précis du demi-tour, l'espace d'une fraction de seconde, il m'a semblé que celle-ci se dédoublait.

— Se dédoublait ? Que diable voulez-vous insinuer ?

— Cela n'apparaît pas quand elle nage en ligne droite. On ne distingue alors qu'une tache assez floue. Votre asdic est trop imprécis, sans doute. Mais pendant le virage, je le répète, non je ne pourrais pas le jurer, mais il m'a semblé discerner deux taches au lieu d'une, séparées par un intervalle très étroit. Cela pourrait signifier...

— Je vous vois venir, hurla le lieutenant commander d'une voix furieuse. Vous allez prétendre...

— Vous avez deviné, Sir. C'est exactement ce que je veux dire. Si je n'ai pas eu la berlue, et j'ai de bons yeux, cela signifie que nous avons affaire à deux baleines.

— Deux baleines ! gémit Clark.

— Deux baleines, Sir, insista Bjorg d'une voix triomphante. Un couple, mâle et femelle ; deux baleines qui nagent côte à côte, séparées par un très faible intervalle. Quand elles se déplacent ainsi en ligne droite, battoir contre battoir (on nomme ainsi les nageoires latérales), vos appareils de détection, asdic aussi bien que radar, ne nous présentent qu'une seule image. Leur pouvoir séparateur n'est pas assez fort. Mais quand elles ont fait demi-tour, elles se sont obligatoirement un peu éloignées l'une de l'autre. C'est ce qui m'est apparu. Deux baleines, j'en suis presque certain. J'ajouterai : des baleines bleues, les plus grosses, selon toute probabilité. Les baleines bleues sont monogames et c'est leur habitude de se déplacer en couples, à la différence des cachalots, qui circulent le plus souvent en groupes nombreux.

— Dieu vous bénisse, Bjorg ! s'écria Clark. Une baleine, c'était déjà plus que je n'en pouvais supporter. Bientôt, vous allez m'en faire apparaître un troupeau.

— Une *école,* Sir.

— Hein ?

— Les baleiniers disent une école pour désigner un groupe nombreux de cétacés. Nous n'avons d'ailleurs que peu d'espoir d'en rencontrer, à part des épaulards peut-être. Les écoles de cachalots étaient encore fréquentes dans mon jeune âge et j'en ai vu plusieurs dans différentes mers. La chasse qu'on leur a faite les a dispersées. Mais la rencontre d'un couple de baleines est encore chose courante.

Le lieutenant commander haussa les épaules et se dirigea de nouveau vers un téléphone pour interroger l'officier qui dirigeait le service de détection au sujet de la particularité signalée par l'ancien baleinier. Quand il revint, il avait l'air déçu. La réponse qui lui avait été faite le laissait encore incertain.

— Un ou deux observateurs croient avoir décelé un

dédoublement d'image comme vous, mais pas les autres. Et même les premiers ne sont pas sûrs de leur fait et estiment qu'il peut s'agir d'un dérèglement passager de l'asdic. Le chef du service de détection m'a déclaré que cela se produisait assez souvent.

— D'accord, Sir, dit Bjorg têtu, mais je vous répète que j'ai de très bons yeux et, si j'ai bien vu, il ne peut être question de sous-marins. Deux engins de cette sorte ne vogueraient pas ainsi côte à côte à moins de dix pieds d'intervalle.

— La conclusion, c'est que nous sommes toujours dans cette damnée incertitude, grogna Clark.

Il regarda de nouveau sa montre, leva les yeux au ciel et s'enferma dans un silence boudeur. Sur l'écran de l'asdic, la tache se déplaçait toujours à la même allure paisible. L'objet progressait dans la même direction que le destroyer, à peu près à la même vitesse que celui-ci.

— Votre incertitude va bientôt cesser, Sir, déclara Bjorg. Les voilà qui remontent.

— Les ou le ?

L'ancien baleinier avait vu juste. Sur l'écran, la tache se dirigeait vers la surface de l'océan.

— Presque à la verticale, poursuivit-il. Un sous-marin remonterait-il de cette façon ? Dans moins de deux minutes, elles vont émerger et le radar pourra les saisir de nouveau. Peut-être même pourra-t-on les apercevoir à l'œil nu. Elles ne sont pas très éloignées de nous.

— Que le ciel vous entende. Je ne serai rassuré que lorsque je les aurai vues. Mais avec ce temps, cela m'étonnerait.

Le vent s'était renforcé et des lames assez grosses limitaient l'horizon.

— Je donnerais cher pour savoir ce que nous allons voir apparaître, murmura encore Clark.

Il s'éloigna de l'écran pour aller téléphoner des ordres à son second. Il le fit avec une énergie d'une sévérité

inaccoutumée, comme s'il craignait qu'il y eût un relâchement dans les consignes sous prétexte qu'aucun ennemi ne s'était manifesté pendant la dernière demi-heure.

— Vous devez bien vous mettre dans la tête, lui dit-il, que nous devons redoubler de vigilance et être prêts à toute éventualité. Ce n'est pas une raison parce que certains croient qu'il s'agit de baleines pour nous laisser endormir. La vérité, c'est que nous ne savons pas du tout ce qui va émerger. Que toutes les bouches à feu et les torpilles soient prêtes à entrer en action au premier signal.

— Vous croyez donc encore, Sir, que ce peut être un ennemi ?

— Je ne crois rien. Je veux être prêt à affronter n'importe quoi ou n'importe qui.

— Entendu, Sir.

En lui-même, le second pensa en cet instant que le ton et les manières de son chef témoignaient d'une surexcitation exagérée. C'était vrai. La tension de cette demi-heure avait affecté les nerfs pourtant solides du lieutenant commander au point de lui faire faire les suppositions les plus invraisemblables. Il n'était pas loin de s'attendre à voir surgir de l'océan un monstre prodigieux, encore plus redoutable qu'une flottille de sous-marins, quelque vaisseau fantôme monté par des démons dont parlent les vieilles légendes.

Un peu rassuré tout de même par l'affirmation de son second que la vigilance ne se relâchait pas et que l'équipage était prêt à ouvrir le feu sur tout ennemi éventuel, il revint vers les écrans.

— Où donc est passé Bjorg ? demanda-t-il.

Le jeune officier était encore là. Son quart était terminé et son remplaçant l'avait relayé sur la passerelle, mais il avait si bien participé aux émotions que rien au monde n'aurait pu l'inciter à s'éloigner. Il était occupé à scruter fiévreusement la mer avec des jumelles. Les deux écrans ne donnaient plus aucune indication. L'asdic avait perdu

sa proie ; le radar ne l'avait pas encore captée. Ce fut lui qui répondit à la question de Clark.

— Bjorg ? dit-il en se retournant. Je ne sais pas, Sir. Il était encore là, il y a à peine une minute.

Le lieutenant commander n'eut pas le temps de manifester sa mauvaise humeur devant l'absence de l'expert en baleines. Un cri, un hurlement plutôt éclata au-dessus de sa tête, paraissant jaillir du ciel grisâtre, dominant le bruit du vent, faisant sursauter tous les marins du *Daring*.

— Elle souffle ! Elle souffle ! Je l'avais bien dit, Sir. Là, là, elle souffle !

6

— OÙ diable êtes-vous, Bjorg ? gronda le commandant du *Daring*.

— Ici, Sir, au-dessus de votre tête. Contre l'antenne du radar. C'est le point le plus élevé du navire, qui permet une vision beaucoup plus étendue que la passerelle. Elle souffle ! Et voilà son compagnon qui fait surface à son tour. Elles soufflent, elles soufflent toutes deux, là, là, Sir !

Le toit de la passerelle empêchait Clark de voir l'antenne. Mais plusieurs marins pouvaient apercevoir du pont l'ancien baleinier qui, agrippé au mât soutenant le radar, sa crinière blonde soulevée par le vent, décrivait des courbes fantastiques dans l'espace, montrant d'une main un point de l'horizon qu'il avait été le premier à repérer, revivant avec enthousiasme le cri et le geste de son ancien métier. Comment il était parvenu à se hisser là-haut, Clark ne se posa pas tout d'abord la question. Après sa première surprise, son réflexe immédiat était un sentiment de délivrance et de remerciement à la Providence, qui l'avait déchargé d'un lourd fardeau.

— Elles soufflent ! répéta-t-il. Dieu soit loué ! En êtes-vous bien sûr, au moins ?

— Si j'en suis sûr ! En avant du destroyer, Sir. A moins de trois miles. Elles ralentissent ; nous nous en appro-

chons. Vous pourrez les voir bientôt. Un couple, je l'avais bien deviné. Deux magnifiques spécimens de baleines bleues. Je ne pense pas en avoir jamais harponné d'aussi grosses.

La frénésie qui s'était emparée de lui se répandait par contagion chez tous les marins, dont le regard ne pouvait se détacher du spectacle offert par ce diable d'homme échevelé, gesticulant comme un démon et qui ressemblait à une araignée accrochée à son fil. Tout l'équipage était comme électrisé par ses hurlements. De la passerelle, Clark crut entendre un écho de ses exclamations démentes monter de tous les postes du navire.

— Elles soufflent ! Elles soufflent !

— Elles soufflent, Sir ! s'écria à son tour le jeune lieutenant, qui scrutait l'horizon dans la direction indiquée par la vigie improvisée.

— Je les vois aussi, s'exclama à son tour le lieutenant commander, emporté par l'enthousiasme collectif. Elles soufflent ! Dieu vous bénisse, Bjorg ! Vous aviez raison.

Il fit un violent effort pour retrouver son calme et reprit sur un ton sévère de commandement :

— Mr. Bjorg, voulez-vous bien descendre de ce perchoir, que personne ne vous a autorisé à escalader. Vous risquez à chaque seconde d'être précipité sur le pont et de vous rompre le cou, ou de tomber à la mer. Si vous considérez cela comme un incident mineur, faites-moi la grâce de penser à l'antenne de notre radar, que vous êtes en train de détériorer.

— Je descends, Sir.

Après quelques contorsions dignes d'un acrobate professionnel, qui prouvaient que Bjorg n'avait rien perdu de sa souplesse de matelot malgré sa cinquantaine bien sonnée, un dernier rétablissement le projeta sur la passerelle, à côté de Clark. Il s'excusa en quelques mots.

— J'ai pensé que vous désiriez avoir une certitude le

plus tôt possible. Et c'est de là-haut que j'avais le plus de chance de vous la fournir.

— N'en parlons plus, marmonna Clark. Vous m'avez soulagé d'un grand poids. Je ne me sens pas d'humeur à vous blâmer, mais ne recommencez pas.

L'oppression du commandant du *Daring* s'était dissipée mais elle l'avait laissé dans un curieux état de faiblesse, la tête vide, les muscles douloureux, comme si on l'avait roué de coups. Il resta un long moment silencieux, appuyé sur la rambarde de la passerelle, observant les deux baleines d'un air tantôt rancunier, tantôt reconnaissant. Le vent avait tendance à se calmer et le ciel à s'éclaircir. Les vagues étaient moins hautes. Le corps ondulant des cétacés était maintenant perceptible, chacun surmonté d'un panache de vapeur, où de fantastiques irisations apparaissaient parfois, par la grâce d'un rayon de soleil qui venait de percer les nuages. Clark se sentait maintenant disposé à admirer ce spectacle avec une âme de poète.

— Elles peuvent se vanter de m'avoir fait passer une terrible demi-heure, soupira-t-il, et remercier le dieu des baleines de la mise en garde du cher Philippe.

Les deux baleines étaient maintenant assez près du destroyer pour qu'on pût distinguer des détails de leur structure.

— Des baleines bleues, m'avez-vous dit ? demanda Clark. Comment avez-vous reconnu cela, alors que vous ne pouviez apercevoir que les panaches de vapeur ? Pourquoi pas des cachalots ? On peut en rencontrer aussi, je crois, dans ces parages.

L'ancien baleinier lui décocha un regard chargé de commisération.

— Sûrement pas des cachalots, Sir. Remarquez la forme de ce panache projeté par leurs évents. Il monte droit comme une tige pour s'épanouir au sommet, avant de retomber dans la mer comme le feuillage d'un palmier

ou d'un saule pleureur. Le souffle du cachalot s'élève non pas à la verticale mais en oblique, à cause de la disposition particulière de ses évents. Quant au fait que ce sont des baleines bleues, il n'y a pas à s'y tromper non plus. La taille, d'abord. Celle de droite, la plus grande, la femelle sans doute, ne doit pas mesurer moins de cent pieds de long. Le mâle est à peine moins imposant. Aucun autre animal marin n'atteint cette dimension. Et si vous voulez une autre preuve, remarquez le ventre de ces bêtes lorsqu'elles se tournent un peu sur le côté comme elles le font en ce moment. Il est d'une couleur gris-bleu, avec des taches blanches et sillonné de plis longitudinaux. C'est la parure des baleines bleues.

L'œil exercé de l'ancien baleinier lui permettait de discerner bien d'autres détails qui ne frappaient pas les profanes. Clark prenait plaisir à l'entendre pérorer. Il lui semblait que c'était une compensation bien méritée que de s'instruire en écoutant ce cours sur des animaux qui lui avaient causé tant d'émoi. Il fut arraché à cette béatitude, presque une douce somnolence, par un appel téléphonique.

— L'amiral, Sir, lui dit l'officier de quart, qui avait pris la communication.

— Grand Dieu ! s'écria Clark. Il m'avait demandé de le tenir au courant toutes les cinq minutes, et en tout cas s'il y avait le moindre incident nouveau. L'apparition de ces bêtes me l'avait fait oublier.

— A vos ordres, Sir.

— J'attends des nouvelles, fit la voix impérieuse de l'amiral. Ne vous avais-je pas laissé entendre que je désirais être renseigné à chaque instant ?

— Elles soufflent, Sir ! s'écria Clark sur un ton triomphant, celui d'un capitaine qui vient de remporter une éclatante victoire.

Après cette suite d'émotions, il ne trouvait rien de mieux pour résumer aussi brièvement que possible la

situation que l'ancien cri des baleiniers, qu'il croyait entendre encore résonner à ses oreilles, jaillissant du ciel et en écho des entrailles de son bâtiment.

— Qu'est-ce que vous dites ? grogna l'amiral.

— Elles soufflent, Sir, continua-t-il avec précipitation. Car elles sont deux. Un mâle et une femelle. Je les vois, là devant moi, à moins d'un demi-mile.

— Vous voulez dire qu'il s'agissait bien d'une baleine et non d'un engin ennemi ? Je suppose, Mr. Clark, que je dois interpréter ainsi votre langage, lequel me paraît manquer de clarté.

— Deux baleines, Sir. Elles ont fait surface il y a quelques minutes.

— Quelques minutes ? Vous auriez pu me prévenir. Croyez-vous que je n'ai pas été soucieux de l'issue de cette alerte, comme je sens que vous l'avez été, vous aussi ?

— J'allais le faire, Sir.

— Enfin... Vous êtes bien sûr au moins que ce sont des baleines ?

— Impossible de s'y tromper, Sir. Bjorg, l'ancien baleinier, que j'avais fait venir près de moi, les a identifiées aussitôt qu'elles ont émergé. Des baleines bleues de grande taille, au moins cent pieds de long, qui projettent vers le ciel un énorme jet de vapeur. On aperçoit même les longues raies caractéristiques de cette espèce.

Il allait faire étalage de sa science fraîchement acquise, mais l'amiral, peu intéressé par ces détails, lui coupa la parole.

— Bien, Mr. Clark. Calmez-vous. Je suppose que je dois mettre la surexcitation que vous me semblez éprouver sur le compte des minutes angoissantes que vous venez de vivre, comme nous tous. En somme, tout se termine le mieux du monde. Vous n'avez reçu aucune torpille et vous avez sauvé deux cétacés. S'il l'apprenait, le duc d'Edimbourg serait aux anges. Je suppose aussi que je

dois vous adresser des félicitations pour votre sang-froid, ajouta-t-il après une hésitation, sur un ton peu convaincu. Un autre commandant de bateau aurait pu attaquer au canon ou à la grenade avant d'avoir vu ces bêtes. Cependant, je voudrais faire encore une remarque.

Il parlait lentement, cherchant ses mots, comme harcelé par une préoccupation importante.

— Je voudrais d'abord que vous m'expliquiez aussi exactement que possible les raisons qui vous ont porté à croire que vous aviez affaire à des baleines. Des raisons très importantes, je présume.

Clark développa les motifs qui avaient dicté sa conduite, l'un des plus importants étant l'opinion de Bjorg. L'amiral l'écouta avec attention sans l'interrompre.

— Ainsi, vous aviez ce qu'on peut appeler une certitude raisonnable ? commenta-t-il enfin.

— Une certitude ? Hélas ! pas tout à fait, Sir. J'ai passé par des alternances de confiance et de doute. En y réfléchissant, je pense qu'il s'agissait plutôt d'une probabilité.

L'amiral montra par une petite toux qu'il était peu satisfait de cette réponse.

— Une probabilité de combien ? Quatre-vingt-dix-neuf pour cent ? Non ? quatre-vingt-dix ? Moins ?

— Je ne saurais vraiment le préciser, Sir, avoua Clark, qui commençait à perdre pied. Je ne me suis pas posé la question. Une grande, très grande même, probabilité, voilà.

— Bon, grommela l'amiral sur un ton de moins en moins convaincu. Enfin, c'est le résultat qui compte, et il semble prouver que vous avez bien agi. N'en parlons plus. Je ne vous demande pas tout cela pour vous critiquer. Je vous répète que je me sens obligé de vous féliciter.

— Je vous remercie, Sir.

— Encore un mot, cependant. Il faut que vous sachiez que si vous aviez décidé d'agir d'une autre manière, si

vous aviez trucidé ces deux satanées baleines, je ne vous aurais pas blâmé. Et je dois ajouter encore que si un incident de cette sorte se renouvelait...

Ici l'amiral s'adressa à son officier avec la bonhomie d'un père de famille mettant en garde son fils contre les dangers de l'existence.

— Si cette alerte se répétait dans des circonstances analogues, je vous prie de ne pas vous laisser influencer par le souvenir du succès qui a couronné votre passivité patiente et d'agir comme si vous vous trouviez en présence d'un cas différent. C'est bien compris ?

— C'est compris, Sir.

« J'espère avoir été assez clair », murmura en lui-même l'amiral après avoir interrompu la communication. « Maudites baleines ! »

Clark revint vers Bjorg, qui continuait à observer les cétacés. Il allait donner des ordres pour faire cesser l'état d'alerte, quand il fut de nouveau alarmé par un appel de l'officier de quart.

— Un autre signal du radar, Sir. Non, ce ne sont pas nos deux baleines. Le nouvel objet est très loin d'elles.

7

DEVANT ce nouveau coup qui s'abattait sur lui, le lieutenant commander resta un moment immobile, comme paralysé, maudissant le destin cruel qui semblait s'acharner ce jour-là à le prendre pour cible. S'il s'agissait d'une épreuve de longue durée comme la précédente, il se demanda s'il aurait la force d'âme de faire front et d'examiner la situation avec le sang-froid exigé d'un commandant de destroyer. Quand il se décida à s'approcher, l'attitude de Bjorg ne fut pas pour le rassurer. Le visage de l'ancien baleinier s'était assombri et ce fut sur un ton présageant une catastrophe qu'il lui déclara :

— Il est inutile de regarder l'écran du radar, Sir. Hélas ! Je le vois comme je vous vois.

La mer était maintenant presque calme et la vue s'étendait assez loin. Le regard de Clark se fixa d'abord sur les deux baleines et il remarqua une étrange modification dans leur comportement. Elles avaient fait un brusque changement de direction et leur allure s'était précipitée, comme si elles fuyaient un danger. Regardant enfin dans la direction qu'indiquait Bjorg, il crut apercevoir un objet se déplaçant à la surface de l'eau et sentit son angoisse s'accroître en se rappelant la mise en garde de l'amiral.

— Un périscope ?

— Pas un périscope, Sir, dit le jeune lieutenant, qui n'avait pas quitté la passerelle et qui ne cessait d'observer la mer avec ses jumelles. Je l'aperçois aussi et ce n'en a pas du tout l'apparence. C'est une sorte de voile noire triangulaire qui fend les eaux à grande vitesse, une allure tout à fait anormale par faible vent.

Clark lui arracha ses jumelles. Avant qu'il n'eût découvert la nouvelle apparition, Bjorg intervint de la même voix sinistre.

— Pas un périscope en effet, Sir. Pas d'incertitude, cette fois. Vous n'avez aucune inquiétude à avoir. Pas un ennemi ; du moins pas un de vos ennemis. Les baleines ont une autre opinion. Regardez-les qui tentent de s'enfuir, affolées. Les malheureuses savent ce qui les attend.

— Mais qu'est-ce que c'est donc ? Expliquez-vous enfin, s'écria Clark, que son agitation empêchait de régler les jumelles à sa vue.

— Un tueur, Sir.

— Un tueur ?

— Le tueur, ou la baleine tueuse, comme on l'appelle parfois. Et il y en a certainement d'autres dans le secteur ; les tueurs attaquent toujours en groupe. Pauvres baleines !... le *grampus orca* si vous préférez un nom plus savant, ou bien l'orque, ou encore l'épaulard, comme on le désigne le plus souvent. Ce triangle noir, qui tranche les vagues comme une lame, c'est sa nageoire dorsale. Elle peut atteindre plus de cinq pieds de haut. Celui-ci doit être de belle taille. Et, je vous le répète, il ne doit pas être seul. Ces lâches n'osent s'attaquer aux baleines que lorsqu'ils sont en nombre.

Comme pour lui donner raison, l'officier de quart annonça :

— Deux, quatre, cinq taches sur l'écran. En voici une dizaine. Je ne peux plus les compter.

— Je les vois aussi, déclara Bjorg. Une vingtaine au

moins, une centaine bientôt. En voilà d'autres qui apparaissent. Ils accourent de tous les recoins de l'océan, attirés par un gibier de choix et par la perspective d'un plantureux festin. Ce sont les ennemis jurés des baleines, des phoques aussi quand ils n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent. Celles-ci, malgré leur taille, n'ont aucune chance de leur échapper. Je ne les ai jamais vus à l'œuvre, mais d'après les récits de plusieurs témoins dignes de foi, c'est un spectacle ignoble... Que vous disais-je ? Après l'ameutement, les voilà qui sont prêts à donner l'assaut, lequel se terminera fatalement par la mise à mort et par une épouvantable curée.

Dans leur affolement, après plusieurs zigzags qui ne leurraient en aucune façon leurs poursuivants, les baleines s'étaient rapprochées du destroyer. De la passerelle, on voyait maintenant à l'œil nu les nageoires dorsales des épaulards, qui formaient autour d'elles un cercle de plus en plus étroit.

— Dans *la Grande Aventure des baleines,* reprit Bjorg, Georges Blond a décrit un combat de cette sorte, si l'on peut appeler combat une sauvage tuerie... Ça y est, l'assaut est donné. Ils se ruent comme des chiens enragés sur la plus petite des deux baleines, le mâle sans doute. Ces démons utilisent une tactique diabolique. Ce que nous voyons là concorde avec les récits de certains navigateurs, qui furent confirmés par R.C. Andrews, un des experts les plus sérieux en matière de cétacés, à la fois savant naturaliste et audacieux navigateur. Voyez : un groupe s'attaque à la queue, qui est l'organe propulseur de la baleine. S'ils parviennent à la broyer dans leurs mâchoires plus terribles que celles des plus féroces requins, la bête est immobilisée et à leur merci. Voici un autre groupe qui se rue sur la tête, par côté, pour forcer l'animal à ouvrir la bouche et parvenir à mordre la langue, l'organe le plus sensible et la dépecer avant même qu'il ne soit mort. La baleine se débat comme un démon. Elle se

tord et fait des sauts prodigieux, en essayant d'écraser ses agresseurs sous son poids monstrueux, sa seule arme hélas !

— Elle se défend avec courage, dit le jeune lieutenant, qui paraissait impressionné et indigné par le spectacle de cette lutte inégale.

— Il me semble qu'elle en a eu un, remarqua l'officier de quart sur le même ton.

— C'est possible, mais les autres ne sont que plus acharnés. Là, que vous disais-je ? Elle s'est fait accrocher le bout de la langue.

— Ignoble, dit encore le jeune lieutenant. Vous aviez raison. Un abominable massacre, voilà ce que c'est.

C'était l'opinion de tous les marins qui avaient la possibilité de suivre le combat. L'équipage manifestait son indignation et son horreur par des exclamations courroucées qui montaient jusqu'à la passerelle. Après s'être senti soulagé de n'avoir affaire qu'à des cétacés, Clark était maintenant aussi désagréablement impressionné que les autres. Mais il ne voulait pas le laisser voir et il fit un effort pour ramener ses voisins à des considérations plus en rapport avec la guerre des Falkland. Il s'adressa au jeune lieutenant sur un ton sévère.

— Mr. Hudson, si cette vision vous fait chavirer le cœur, si elle affecte ainsi votre sensibilité, personne ne vous oblige à l'endurer. Je me permets de vous rappeler que nous sommes en état de guerre. Tout ceci n'est encore qu'une affaire de cétacés et nous devons nous féliciter de nous trouver en présence d'une troupe d'épaulards et non d'une flottille de sous-marins. Ces animaux ne sont pas nos ennemis à nous.

Ainsi morigéné, Hudson baissa la tête et observa un silence boudeur. Bjorg ne fit aucune remarque, mais dans le coup d'œil qu'il décocha au commandant du *Daring* celui-ci crut déceler une nuance de reproche. Il avait aussi l'impression désagréable que tous ceux qui l'entouraient,

y compris le second qui venait de revenir sur la passerelle, considéraient ses paroles comme intempestives et injustes. Lui-même s'en voulut de les avoir prononcées. Il eut un geste de mauvaise humeur et se remit à contempler la mise à mort.

Le dénouement était proche pour la première baleine. La tactique des rusés tueurs avaient été couronnée de succès. Sa queue solidement agrippée par plusieurs mâchoires, l'animal immobilisé ne se défendait plus que par des soubresauts spasmodiques de plus en plus faibles. Le groupe de tête avait commencé à dévorer la langue, comme l'avait prédit Bjorg. Le géant eut un dernier sursaut et se détendit, son corps inerte devenu le jouet des vagues qui brassaient une eau rougie.

C'était le signal de la curée. Le cadavre fut recouvert en un instant par un essaim de tueurs acharnés à le dépecer et à le dévorer, avec une telle frénésie qu'il se métamorphosa en très peu de temps en une carcasse informe. Mais le furieux combat, dont le fracas semblait avoir été perçu à des miles à la ronde par les sens aiguisés des bêtes de la mer, avait attiré d'autres épaulards, tous friands de la chair et du sang des malheureuses baleines. Chaque minute, de nouvelles voiles noires apparaissaient à l'horizon. Comme il n'y avait plus de places libres dans le festin qui se poursuivait sous les yeux des marins indignés, ils se dirigèrent vers la deuxième baleine.

— Cela va être le tour de l'autre, annonça Bjorg avec une sorte de désespoir. Ces démons ne sont jamais rassasiés. Ils n'abandonnent jamais une proie à leur portée.

Une fois encore, ses prévisions se réalisaient. Les triangles noirs des nageoires des nouveaux arrivants convergeaient vers la deuxième baleine. La même scène répugnante allait se renouveler. Deux épaulards avaient pris de l'avance et étaient arrivés ensemble sur leur proie. Deux mâchoires s'étaient refermées en même temps sur la

queue de la bête, tentant de l'immobiliser comme dans un étau. Clark entendit des cris de dégoût et d'horreur émis par tout l'équipage. Mais la baleine se défendait avec une énergie farouche, avec plus de vigueur peut-être que ne l'avait fait son compagnon. Ou bien les deux tueurs s'étaient-ils aventurés imprudemment trop en avant du gros de la troupe ? Elle eut un prodigieux sursaut, qui projeta plus de la moitié de son corps hors de l'eau, secouant ses agresseurs et les obligeant à lâcher prise. Retombant alors sur eux de tout son poids dans un énorme jaillissement d'écume, elle les mit d'un seul coup hors de combat. L'un d'eux, assommé, resta sans vie, le ventre en l'air, ballotté par les vagues. L'autre, étourdi, fit demi-tour et attendit à quelque distance l'arrivée de renforts.

Un tonnerre d'exclamations, de cris d'encouragement, d'acclamations retentit dans tout le bâtiment. Clark fut saisi en cet instant par un sentiment qu'il n'avait jamais encore éprouvé depuis qu'il commandait le *Daring* : l'impression étrange que son destroyer était un être vivant et qu'il exprimait par tous ses pores des passions proprement humaines comme l'indignation, la fureur ou l'enthousiasme.

Le jeune lieutenant Hudson, dont les mains tremblantes secouaient avec une sorte de frénésie la rambarde de la passerelle, ne put retenir un hourra exalté. La baleine, un instant libérée, fuyait maintenant droit devant elle, donnant toute sa vitesse, laissant une légère traînée de sang dans son sillage. Mais elle n'avait remporté qu'une bataille, et l'issue de la guerre ne laissait que peu de doute. Dans son affolement, elle piquait tout droit vers le festin des premiers épaulards, parmi lesquels beaucoup interrompirent la curée pour lui barrer la route.

— Elle est cernée, déplora Bjorg. Je vous l'ai dit : les tueurs n'abandonnent jamais.

Tout d'un coup, juste avant d'être rejointe par ses

assaillants, la baleine eut un nouveau violent soubresaut, se tordit en arc de cercle et plongea en avant. Pendant une fraction de seconde, les trois quarts de son corps immergés, la gigantesque queue se dresssa seule hors de l'eau presque à la verticale, puis elle disparut. Il ne resta plus à la surface que les épaulards, dont les nageoires se mirent à évoluer lentement autour de l'écume tourbillonnante.

— Elle plonge, s'écria Clark.

— Elle sonde, rectifia l'ancien baleinier. C'est une ultime manœuvre, mais qui ne lui donnera encore qu'un répit et qui n'a aucune chance de la sauver. Certes, les tueurs ne peuvent la suivre dans les profondeurs où elle se dissimule ; ils ne l'essaient même pas. Regardez-les. Ils restent sur place. Ils attendent avec patience qu'elle remonte à la surface, montant la garde en décrivant des cercles. Ils sont certains qu'elle ne leur échappera pas.

— Si elle peut rester immergée pendant quarante minutes comme vous me l'avez enseigné, elle ira loin et elle a de bonnes chances de leur échapper, remarqua Clark.

— Pas l'ombre d'une chance, Sir. Après sa course effrénée et le combat désespéré qu'elle a livré, je parie qu'elle est au bord de la suffocation et qu'elle ne pourra rester sous l'eau plus d'une minute ou deux. Les tueurs le savent bien. Ils sont d'une intelligence diabolique. Dans l'Antarctique, quand les phoques qu'ils poursuivent ont réussi à se réfugier sur un fragment d'iceberg, que croyez-vous qu'ils font ? Ils plongent et donnent de grands coups sur la glace pour déséquilibrer et faire tomber leur proie, que d'autres attendent la gueule ouverte. Le capitaine Scott raconte qu'ils ont agi de même avec un de ses photographes, lequel s'était installé sur un gros glaçon proche de la banquise. L'imprudent a eu la chance de tomber non pas dans l'eau, mais sur la banquise même. Je dois toutefois ajouter que d'autres experts mettent en doute le fait qu'ils aient voulu s'en prendre à un homme.

Beaucoup trop malins pour cela, les épaulards. Ils craignent des représailles. D'après ces connaisseurs, ils en avaient seulement au chien de ce photographe, qu'ils avaient sans doute pris pour un phoque ou quelque autre animal marin.

— La voilà, s'écria le lieutenant Hudson. Seigneur ! En effet, elle n'est pas allée loin. Mais elle s'est rapprochée de nous. La voilà à moins d'un quart de mile de notre destroyer.

8

LA baleine bleue avait en effet surgi assez près du destroyer dans un tumultueux bouillonnement d'écume, alors que ses agresseurs l'attendaient beaucoup plus loin. Elle nageait maintenant dans la même direction que le bateau, laissant encore une légère traînée sanglante dans son sillage, souvenir du premier assaut. Ce n'était semblait-il qu'une blessure superficielle, qui ne l'empêchait pas de se maintenir au niveau du bâtiment. Elle paraissait cependant à bout de forces. Elle haletait et le bruit de ses expirations chassant de ses poumons des mètres cubes d'air vicié résonnait aux oreilles de l'équipage comme le grondement d'un soufflet de forge. Le jet de vapeur condensée s'élevait très haut vers le ciel, donnant la mesure de son oppression.

— C'est son instinct qui la pousse à se tenir près de nous, Sir, murmura Hudson. On dirait qu'elle nous supplie de la protéger. Peut-être a-t-elle senti que nous représentions son dernier espoir ?

Il avait accentué cette dernière phrase d'une manière bizarre, qui déplut à Clark. Il toisa le jeune lieutenant avec son air le plus sévère de commandant de bord.

— Ne dites pas de bêtises, Mr. Hudson. Croyez-vous donc que la proximité du *Daring* va effrayer ces épaulards ? Cela m'étonnerait, étant donné leur acharnement.

— La *seule proximité* du bateau, certainement pas, intervint Bjorg. Les voilà qui ont repéré leur proie et qui s'approchent en demi-cercle.

Il avait lui appuyé sur les mots : *seule proximité,* en dévisageant le commandant du *Daring* avec une intensité singulière, chargée de sous-entendus. Gêné, celui-ci tourna la tête et s'aperçut alors que ceux qui l'entouraient sur la passerelle avaient la même attitude. Il eut l'impression que son équipage tout entier le fixait en ce moment avec la même insistance et ces regards, dans lesquels il lui semblait percevoir une supplication, lui inspiraient un malaise grandissant.

— Instinct peut-être, murmura Bjorg. Moi, je crois à l'intelligence des bêtes. Celle des baleines est parfois surprenante. Je crois que votre supposition est exacte, Mr. Hudson. Elle a compris que nous étions sa dernière chance de salut.

Clark gardait le silence, alors qu'il devinait que tous attendaient de lui une réponse. Il paraissait en proie à un douloureux débat intérieur. Le lieutenant Hudson se trouvait dans un tel état de surexcitation qu'il s'enhardit à préciser la pensée qui avait traversé son esprit et à interpeller son chef.

— Sir, quand j'ai suggéré que, dans son jugement de baleine, nous étions son dernier espoir, je n'ai pas pensé à notre seul voisinage. Ce n'est pas exactement ce que j'ai voulu dire.

— Alors, qu'avez-vous voulu dire, Mr. Hudson ? demanda Clark sur un ton glacial. Je vous prie de vous exprimer avec plus de clarté.

Le jeune officier rougit. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais la proposition qu'il était sur le point d'énoncer lui parut soudain si insensée qu'il ne put se résoudre à la formuler. Il se contenta de baisser la tête et garda le silence. De plus en plus énervé par cette tension

de l'atmosphère, Clark tenta de s'en dégager par un réflexe de colère.

— Si vous êtes incapable de vous exprimer d'une manière cohérente, dit-il sur un ton de défi, quelqu'un ici est-il en mesure de le faire ? Quelqu'un peut-il m'expliquer comment nous pouvons être utiles à cet animal ?

Sur la passerelle et à tous les postes du navire, l'ensemble des marins avait eu la même pensée que Hudson. Clark sentait que son incompréhension apparente et son apathie entraînaient une réprobation générale. Il eut une nouvelle fois l'impression saugrenue que son destroyer avait la personnalité d'un être humain, en proie à un sentiment unique, et qu'il lui présentait une prière ayant la force d'une contrainte. Cette sorte de conspiration dont il se sentait la cible pesait maintenant sur ses épaules d'un poids impossible à supporter, que son esprit fiévreux assimilait au poids monstrueux de la baleine.

Le silence devenant intolérable, le second se dévoua pour exprimer le souhait qui paraissait émaner de toutes les cellules du navire. C'était un homme froid, qui avait coutume de parler avec un certain détachement des affaires les plus importantes. Il ne se départit pas de cette habitude.

— Je pense deviner ce que Hudson a voulu dire, Sir. Nous avons en effet à bord un moyen facile de nous opposer à cette boucherie. Evidemment, ce ne serait pas très réglementaire.

Le commandant du *Daring* avait bien deviné lui-même depuis longtemps la pensée qui s'était imposée à tous les marins. Malgré son insistance à demander des éclaircissements, il redoutait au fond de lui-même qu'elle fût explicitée par des mots.

— Les tueurs approchent, Sir, insista Bjorg, en montrant du doigt le demi-cercle des épaulards qui se resserrait autour de la baleine.

— Ils sont à bonne distance pour un tir à vue, Sir, reprit le second sur le ton paisible presque enjoué qui lui était naturel. Des cibles immanquables pour nos canonniers. La fin d'alerte n'a pas été sonnée ; ils sont tous à leur poste. Si par hasard vous décidiez d'ouvrir le feu, je suis certain qu'aucun de ces tueurs n'en réchapperait.

— Et une baleine bleue serait sauve, continua Bjorg, une femelle j'en suis sûr, ce qui ne serait pas un mince avantage, étant donné la raréfaction de cette race de cétacés, malgré tous les règlements qui les protègent.

— C'est l'avis de tous les officiers de tir, Sir, poursuivit le second. J'ai parlé à plusieurs d'entre eux. Ils sont tous d'accord avec moi. Il suffirait de quelques salves et...

— Moi, si j'étais à votre place, Sir, s'écria étourdiment le jeune lieutenant Hudson...

Clark le foudroya du regard.

— Vous n'êtes pas à ma place, Mr. Hudson, hurla-t-il, je ne vous le souhaite pas et je vous prie de rester à la vôtre. Il n'y a qu'un maître à bord de ce bateau.

Le second continua sur le même ton, comme s'il ne s'apercevait pas de l'émoi de son chef.

— Tous les servants sont prêts à ouvrir le feu. Ils n'attendent qu'un ordre. Canons et mitrailleuses sont déjà pointés sur les épaulards et les ordinateurs de tir suivent à chaque instant les mouvements de ces bêtes. Bien sûr, vous êtes le seul maître à bord de ce bateau, Sir, et je comprends que c'est une très grave responsabilité à prendre.

— Il n'y a plus une minute à perdre, insista Bjorg. Voyez. Le cercle des tueurs se rétrécit. Ils vont bientôt se précipiter sur leur proie et la dépecer comme ils l'ont fait pour son compagnon. Une minute encore et il sera trop tard. Ils seront alors tout près de la baleine. On ne pourra plus les atteindre sans la toucher, elle.

Le seul maître à bord, comme disait le second, sentait une fois encore la sueur perler sur son visage. Plus tard,

beaucoup plus tard, longtemps après la fin de la guerre des Falkland, il devait se rappeler cette dernière minute comme la plus éprouvante de celles qu'il avait vécues dans ces batailles. Il avait alors parmi ses souvenirs ceux de beaucoup de péripéties dramatiques. Le destroyer *Daring* n'avait pas été épargné : mitraillages d'avions, engins pernicieux à tête chercheuse orientés par la science électronique la plus moderne le poursuivant comme un chien de chasse guidé par son flair. Il n'avait réchappé que par miracle. Une bombe avait même traversé son pont et s'était logée près d'une soute à munitions. Elle n'avait pas explosé au moment de l'impact, heureusement, mais il avait fallu plusieurs minutes de terrible angoisse avant de la désamorcer. Ces événements, même les plus périlleux, faisaient partie des risques du métier d'un officier de marine en temps de guerre. Ses études, son entraînement et des manœuvres répétées indiquaient sur-le-champ à Clark la conduite à tenir. Tout cela ne créait pas une situation hors de l'ordinaire comme celle que le destin lui infligeait alors que, les mains crispées sur la rambarde de la passerelle, il regardait se resserrer le cercle des tueurs et qu'il sentait peser sur lui le regard implacable, chargé de reproche ou d'espoir, de tous ses marins.

Ils avaient beau jeu parbleu de lui adresser cette prière pour le contraindre à donner un ordre qui serait considéré sans aucun doute comme un acte de folie par le haut commandement. Ils n'avaient pas, eux, la responsabilité du bâtiment. Ils se contenteraient d'obéir à cet ordre, qu'il était le seul à pouvoir donner. En une seconde, les conséquences dramatiques de son éventuelle décision lui apparurent, avec un cortège infamant de blâmes et de punitions qui ne manqueraient pas de l'accabler. L'amiral n'était pas homme à plaisanter avec une pareille fantaisie de la part d'un commandant de bateau. Clark le connaissait assez pour savoir que ses réactions seraient brutales. Sa carrière brisée, peut-être ? Déchu de son commande-

ment ? Lui, un des plus jeunes lieutenants commanders de la marine royale. Une nouvelle fois, le destin qui l'avait choisi pour cette autre épreuve lui parut si injuste qu'il s'attendrit un instant sur lui-même, se sentant au bord des larmes.

Il se raidit, crispa ses poings, fixant d'un regard plein de haine l'énorme bête que le hasard avait fait jaillir de l'océan pour la ruine de ses ambitions. Elle s'était encore rapprochée. Bjorg l'avait bien deviné : elle implorait une protection ; elle sentait que le destroyer constituait son dernier espoir. Elle était si près qu'il aperçut distinctement un de ses yeux, dont la petitesse était ridiculement hors de proportion avec sa taille, un œil presque humain, décalé sur le côté, ce qui lui permettait de regarder le bateau tout en continuant sa course parallèle à celui-ci. Bjorg lui avait expliqué que la baleine, à cause de cette implantation particulière de ses yeux, ne voit sans doute pas devant elle, mais qu'elle distingue très bien les objets situés à sa gauche et à sa droite.

Ce regard trouble semblait s'être fixé plus précisément sur lui, sur lui le lieutenant commander Clark, seul maître à bord de ce navire. Pas le temps de solliciter la permission d'une autorité supérieure. Pas question, même. Au mieux, on considérerait sa demande comme une exécrable plaisanterie. Au pire, on le jugerait fou à lier et indigne de commander une unité de la marine.

Moins de trente secondes, maintenant ; ensuite, Bjorg, encore lui, l'avait bien prévenu, il serait trop tard. Clark se redressa, avala avec peine une gorgée d'air et prit sa décision d'un seul coup. Il eut alors l'impression de faire un plongeon dans une mer inconnue, pleine d'insidieuses embûches. Mais dès qu'il eut matérialisé sa volonté par un furieux cri de défi à toutes les puissances du monde, il sentit se dissoudre le poids qui l'accablait, comme sous l'effet de la baguette magique d'un enchanteur.

— *Fire !* hurla-t-il. Feu à volonté !

Un sauvage hourra jaillit de tous les postes de combat, accompagné aussitôt par une tornade de feu crachée par l'ensemble des armes les plus meurtrières, les plus modernes, orgueil de la marine britannique, dont le destroyer *Daring* était amplement pourvu.

9

L'ARMADA disparate composée de bateaux de guerre, de transports de troupes et d'un grand nombre de navires d'accompagnement progressait à la vitesse réduite adoptée depuis le départ de la Géorgie du Sud. Les éclaireurs comme le destroyer *Daring* se trouvaient hors de vue, à plusieurs miles en avant du gros du convoi. Mis à part l'apparition des baleines, qui devait être considérée comme une fausse alerte, la traversée avait ressemblé jusqu'alors à une paisible croisière. L'amiral ne prévoyait pas en principe d'engagement avant d'arriver dans le voisinage des îles Falkland. Le seul aléa éventuel était la rencontre d'un sous-marin, qui eût échappé à la vigilance des submersibles nucléaires britanniques embusqués près des ports argentins. Mais cela était peu probable d'après la concordance des renseignements recueillis. La flotte poursuivait donc sa progression dans une atmosphère de paix relative.

Le fracas soudain d'une furieuse canonnade intervint dans la routine quotidienne comme un coup de foudre dans un ciel serein et fit sursauter tous les marins de l'expédition. L'amiral se dirigea aussitôt vers son poste de commandement, où il retrouva son chef d'état-major Grant, qui émettait des ordres précipités. Le branle-bas de combat avait été déclenché sur toutes les unités.

— Que diable signifie ceci, Mr. Grant ? demanda l'amiral.

Le chef d'état-major dut admettre d'un air assez déconfit qu'il n'en savait rien.

— Tout ce que je puis affirmer, Sir, c'est que c'est le destroyer *Daring* qui vient d'entrer en action. Je reconnais le bruit de toutes ses pièces.

Les explosions se poursuivaient sans interruption, violentes et à une cadence rapide. L'amiral dressa l'oreille et écouta avec attention. Son expérience lui confirma les dires de Grant.

— C'est bien le *Daring,* vous avez raison. Le concert des canons à tir rapide de cinq pouces est caractéristique. Il est évident que Clark n'a pas affaire à une baleine, cette fois. J'ai bien fait de le sermonner et de lui recommander la vigilance. Et quelle est la raison de cet engagement ? Que dit Clark ?

— C'est ce qui me paraît surprenant, Sir. Clark ne dit rien du tout. Aucun message. Le destroyer reste muet.

— Quoi ? s'écria l'amiral en sursautant.

— C'est comme je vous le dis, Sir. Le *Daring* n'a fait aucun rapport. Ce serait inquiétant si on ne l'entendait faire feu de toutes ses pièces. Il ne peut avoir été sérieusement touché. Pas trace d'incendie dans le ciel.

— Bon Dieu ! Et vous n'avez pas appelé Clark ou son second pour avoir des explications ?

— C'est au contraire ce que j'ai fait, Sir, après avoir mis toutes nos unités en état d'alerte et ordonné aux avions de prendre l'air pour se porter au secours du *Daring.* Les voilà qui décollent, nous n'avons pas perdu de temps... En ce qui concerne les contacts, c'est ce qui me semble vraiment anormal, je suis au regret de n'avoir pu toucher aucun officier responsable du destroyer. Des sous-ordres seulement, qui m'ont répondu d'un air embarrassé que le lieutenant commander et son second

étaient occupés, mais qu'ils ne pensaient pas, eux, qu'il pût s'agir d'un engagement très important.

— Comment! hurla l'amiral, exaspéré par cette réponse. Pas très important quand toutes les pièces de cinq pouces crachent leurs obus ? Et ils sont occupés ? Pas de temps à perdre pour un détail aussi futile que de renseigner le commandement! Mr. Grant, vous allez immédiatement enjoindre à Clark de s'expliquer. Dites que je veux lui parler sur-le-champ, quelle que soit la situation. C'est un ordre.

— Bien, Sir.

Le chef d'état-major s'écarta pour transmettre ces instructions et revint une minute plus tard.

— Ordre transmis, Sir. On m'a répondu que le lieutenant commander allait venir au téléphone dans quelques instants.

— Quelques instants, maugréa l'amiral, dont le visage commençait à s'empourprer. Cette désinvolture ne me plaît pas du tout, Mr. Grant.

— A moi non plus, Sir. Mais peut-être ne peut-il pas quitter son poste au moment du combat.

L'amiral fit un effort pour réprimer sa colère et écouta de nouveau. Les violentes explosions qui avaient duré plusieurs minutes diminuaient maintenant d'intensité.

— Les canons de cinq pouces se taisent, entendez-vous, Sir ? C'est maintenant le tour des mitrailleuses. Je me demande bien ce que tout cela peut signifier.

L'amiral était partagé entre la perplexité et une impatience croissante. La canonnade avait en effet cessé, pour faire place à un crépitement continu d'armes automatiques.

— Mitrailleuses antiaériennes de quatre millimètres, pas de doute possible, grogna l'amiral. Sur quoi donc tirent-elles ? On n'aperçoit dans le ciel aucun autre appareil que ceux de notre propre escadrille. D'ailleurs, il

est impossible qu'un avion ennemi se trouve aussi loin des îles.

— Ces armes peuvent aussi mitrailler une cible sur la mer.

— Quelle cible ?

Grant paraissait de plus en plus dépité, se sentant presque coupable, confus de son ignorance, alors que son rôle était d'être au courant de tous les détails du moindre incident. Il baissa la tête et ne fit aucune réponse.

— Nous allons avoir une première information, Sir, dit-il enfin, en attendant que Clark se décide à nous éclairer. Nos avions survolent en ce moment le destroyer. Voici, je pense, le rapport que j'ai demandé d'urgence au chef d'escadrille.

Il écouta un assez long moment au téléphone un message de l'aviateur. Quand il revint auprès de l'amiral, il avait l'air de plus en plus indécis et contrit.

— Alors ?

— Alors, Sir, commença-t-il sur un ton mal assuré...

En rapportant les paroles du chef d'escadrille, il parlait lentement, avec hésitation, frappé par l'invraisemblance du message au fur et à mesure qu'il le transmettait, et inquiet de la réaction de son chef qu'il allait devoir subir.

— Alors, Sir, d'abord une nouvelle rassurante. Aucun observateur n'a aperçu d'ennemi, ni de près ni de loin. Pas d'avion ; pas de bateau ; pas de sous-marin. C'est un premier point important.

— Ce qu'ils n'ont pas vu ne m'intéresse pas, grommela l'amiral. Je suppose qu'ils ont tout de même remarqué quelque chose ?

— J'en arrive là, Sir. Ce qui les a frappés tout d'abord, c'est l'aspect de la mer autour du *Daring*. Une mer rouge, comme une mer de sang. Le chef d'escadrille en était bouleversé. Du sang s'étendant en demi-cercle au large du bateau jusqu'à une distance d'un quart de mile.

— Une mer de sang ? s'écria l'amiral effaré. Il faudrait

pour cela qu'il y eût des centaines de victimes. Et vous me dites qu'il n'y a pas d'ennemi.

— Ce fut ma première remarque inquiète, Sir. Mais l'aviateur m'a bien vite rassuré. Il n'a aperçu aucun cadavre, aucun cadavre humain, pour être plus précis.

— Aucun cadavre *humain*? Que signifie cela, Mr. Grant ?

— Cela signifie qu'en revanche il a survolé une multitude de cadavres, ou de blessés qui n'en valaient guère mieux, de créatures de la mer, d'animaux marins si vous préférez, Sir. Des requins, à ce qu'il croit, mais des requins d'une taille énorme, comme il n'en avait jamais vu auparavant. Certains se débattaient encore sur cette mer ensanglantée, alors que la plupart avaient tourné le ventre en l'air. Une multitude, Sir. Il n'a pu les compter, mais il évalue leur nombre à plus d'une centaine. Et sur ces carcasses et sur ces blessés, une pluie de mitraille s'abattait encore.

Grant n'avait pas tort de prévoir des réactions désagréables de la part de l'amiral. A mesure qu'il parlait, les symptômes habituels qui annonçaient chez celui-ci le bouillonnement du chaudron de la colère se manifestaient avec éclat : le sourcil roux virait au sombre dans un visage devenu rouge sang. Les veines du cou se gonflaient d'une manière inquiétante. En écoutant le rapport de son chef d'état-major, l'amiral commençait à soupçonner qu'un démon malin avait insidieusement brouillé la cervelle de tous les membres de la marine et de l'aéronavale, et qu'il ne commandait plus qu'une légion de lunatiques au lieu de francs et loyaux sujets de Sa Gracieuse Majesté.

— Vous voulez dire, bredouilla-t-il enfin, que toutes les pièces du destroyer ont tiré sur des requins ?

— C'est ce qui ressort du rapport du chef d'escadrille, Sir. Il a observé très distinctement l'impact des gerbes d'eau soulevées par chaque rafale. Sur des requins et sur rien d'autre.

— Pas d'autre ennemi que des requins ! éclata l'amiral. C'est tout ?

— C'est à peu près tout. Non, j'oubliais. Une autre observation.

— Du même ordre ?

— Presque. Une baleine, Sir.

— Une baleine ! rugit l'amiral. J'aurais dû me douter que nous n'en avions pas fini avec ces damnés cétacés. Et cette baleine ?

— Bien vivante, elle, et d'une taille énorme paraît-il. Elle se trouve à une ou deux encablures du destroyer et suit la même route. Ni les obus ni la mitraille ne semblent l'avoir affectée... Ah, l'aviateur a fait une dernière observation.

— Vraiment, Mr. Grant, une dernière observation ?

— Un cadavre plus gros que ceux des requins, dépecé et sanglant lui aussi, une sorte de carcasse informe, mais bien en arrière du champ de bataille. Le pilote suggère qu'il s'agit d'un énorme cétacé, que les poissons voraces auraient à moitié dévoré.

La signification de ce déchaînement commençait à se faire jour dans l'esprit de l'amiral. Clark n'avait-il pas signalé un couple de baleines ? Mais la vérité lui paraissait si extravagante qu'il se refusait à y souscrire. Il resta un long moment silencieux, Grant attendant toujours avec anxiété ses réactions. Elles furent dignes. L'excès de sa fureur s'exprimait souvent non par des éclats mais par une apparence de calme encore plus inquiétante.

— Mr. Grant, dit-il enfin sur un ton glacial, je dois supposer que, contre toute apparence, notre chef d'escadrille n'a pas été victime d'un accès de folie subite, une sorte de mal de l'air, par exemple ? Je dois présumer aussi que vous êtes vous-même dans un parfait état de santé mentale, que vous n'avez pas entendu au téléphone des voix extraterrestres et que vous avez transmis avec fidélité le message de l'aviateur ?

— Soyez-en certain, Sir.

— Alors, voulez-vous me dire avec calme, cela doit être encore possible, si vous arrivez à la même conclusion que moi, ou si c'est l'amiral commandant cette expédition qui est lui-même en train de perdre la tête ?

— Sir, répondit Grant après une hésitation, je dois reconnaître que l'affaire paraît assez extravagante, mais je ne lui vois guère qu'une explication convenable. Le destroyer a tiré sur les requins.

— C'est bien mon avis. Et pour quelle raison ?

— Pour sauver la vie de la deuxième baleine, murmura le chef d'état-major, d'une voix presque inaudible.

— C'est à peu près la conclusion à laquelle je suis parvenu, dit l'amiral sur le même ton. Et voyez-vous un motif valable pour justifier cette conduite ?

Grant ne répondit pas et se contenta de hocher la tête. L'amiral allait ajouter quelques commentaires, quand on vint le prévenir que le commandant du *Daring* était au téléphone. Parvenant avec peine à réprimer un tremblement nerveux, il hésita.

— Prenez la communication, dit-il enfin à son chef d'état-major, je ne me sens pas en état de lui parler en ce moment.

Pendant l'absence de Grant, il arpenta le pont en long et en large, le visage fermé, sans prononcer une parole. Il contempla d'un air indifférent l'atterrissage des avions qui revenaient, leur mission de reconnaissance accomplie, mais tourna le dos au chef d'escadrille, lequel s'approchait pour confirmer son message. Devant son attitude peu engageante, celui-ci n'insista pas et se retira. Grant ne reparut qu'après plusieurs minutes.

— Alors ?

— Alors, Sir, il semble bien que notre conclusion était exacte sur le fond. Toutefois, pas mal de détails diffèrent. Il ne s'agissait pas de requins, mais d'épaulards, des animaux particulièrement féroces, qui s'attaquent en

groupes aux baleines. On les appelle des tueurs et c'est justement aux deux baleines qu'ils en voulaient. Ils en ont massacré une, comme nous l'avions deviné, celle dont les aviateurs ont aperçu la carcasse. Ils s'attaquaient à l'autre, une femelle paraît-il. C'est alors que Clark a donné l'ordre de tirer. Il m'a donné des tas de commentaires pour justifier son geste. D'une manière décousue. Il semblait à la fois surexcité et peu fier de son initiative. J'ai pris quelques notes pour ne rien oublier. D'abord...

— Epargnez-moi les détails. L'essentiel me suffit pour l'instant. Je me réserve d'entendre ses explications de sa bouche à lui, ce lieutenant commander de la marine royale, ce valeureux capitaine qui n'a pas hésité à déclencher un tir de dix minutes sur des requins ou d'autres animaux marins du même genre, alors que nous sommes en guerre. Oh Dieu ! J'espère, Mr. Grant, que vous lui avez laissé entendre que je n'étais pas satisfait de cette initiative.

— Je crois lui avoir présenté toutes les observations que vous auriez pu lui faire, Sir. Je n'ai pas hésité à lui faire part de votre profond mécontentement.

— Mécontentement, vraiment, gronda l'amiral. Et qu'a-t-il répondu ?

— Il m'a prié de vous présenter ses excuses. Il attend au téléphone, prêt à vous fournir toutes les explications que vous pourriez souhaiter. Il a dit qu'il était résigné à prendre les arrêts.

— Les arrêts ! rugit encore l'amiral, les arrêts alors que j'ai envie de le faire pendre à un mât pour l'exemple. Eh bien, dites-lui qu'il attende et qu'il vienne ce soir se présenter lui-même. Je lui enverrai un hélicoptère. J'ai besoin de retrouver le sang-froid nécessaire pour faire face à une telle situation. Si je lui parlais en ce moment, il ne lui resterait plus qu'à se faire sauter la cervelle ou à se précipiter dans cette mer glacée, ce qui n'arrangerait rien... Ou plutôt, non. Je veux voir moi-même ce qui se

passe à bord de ce destroyer. Dites-lui que j'irai faire une inspection demain matin vers dix heures. Ce ne sera pas trop d'une nuit entière pour me calmer. Ajoutez que je ne veux pas de cérémonie pour me recevoir. Vous pouvez saisir l'occasion de cette recommandation pour lui rappeler que nous sommes en guerre. Et surtout, poursuivit-il sur un ton menaçant, qu'il n'oublie pas de me préparer le compte exact, à un obus et à une cartouche près, des munitions qui ont été gaspillées dans ce feu d'artifice insensé contre des requins.

— Des épaulards, Sir.

— Des épaulards, si vous voulez. Cela ne change rien à l'affaire. C'est bien compris ?

— A vos ordres, Sir.

— Des épaulards ! répéta l'amiral en levant les yeux au ciel. Cette guerre, Mr. Grant, débute en pleine folie.

10

SUR le destroyer *Daring,* la canonnade et la fusillade s'étaient prolongées bien au-delà du temps nécessaire à la mise hors de combat des épaulards. Il semblait qu'une frénésie meurtrière vengeresse se fût emparée des officiers de tir et de tous les servants, une passion qui ne pouvait être apaisée qu'après extermination totale des tueurs. Accoudé à la rambarde de la passerelle, Clark paraissait plongé dans un rêve et ne songeait pas à faire cesser le tir. Toutes les armes du bateau étaient entrées en action et rivalisaient de vitesse et de précision. Comme l'avait fort bien perçu l'amiral, les canons de cinq pouces avaient ouvert le bal et fait merveille dans les groupes les plus compacts des épaulards. Prenant le relais, les mitrailleuses antiaériennes achevaient les blessés un à un. Les ordinateurs qui dirigeaient le tir semblaient eux-mêmes participer au délire qui avait atteint tout le bateau et fournir leurs indications avec une célérité et une exactitude particulières.

Le téléphone avait sonné plusieurs fois. Ni Clark ni son second n'avaient paru l'entendre, envoûtés qu'ils étaient par la vision de cette mer, maintenant écarlate, qui avait si fort impressionné les aviateurs. Clark n'avait pas bougé davantage lorsqu'un planton était venu l'avertir d'un appel du vaisseau amiral. Son regard dénué d'expression

s'était fixé sur la baleine, agent inconscient sans doute de son engagement téméraire dans une voie périlleuse.

Car la baleine était toujours là, à tribord, à une encablure du destroyer, le suivant sans effort avec des ondulations de tout son corps qui ressemblaient à une danse victorieuse, nullement effrayée par le fracas des détonations. La disposition particulière de son appareil visuel lui permettait d'observer avec délectation de son œil droit le massacre de ses ennemis, et de son œil gauche la passerelle du destroyer ami, avec une lueur que Bjorg interprétait comme un sentiment d'infinie reconnaissance.

— Elle a compris, Sir, répétait-il sans cesse à Clark. L'intelligence de ces bêtes est étonnante.

Un officier vint informer le commandant d'un nouvel appel impératif au téléphone.

— L'amiral lui-même vous demande, Sir. C'est un ordre, a précisé le chef d'état-major.

Clark parut enfin se réveiller et fit un effort comme pour se libérer d'une sorte d'hallucination. Il secoua la tête d'un air résigné, eut un regard sombre vers le ciel où évoluait encore l'escadrille, donna enfin l'ordre de cesser le feu et se dirigea la tête basse vers le téléphone.

Les deux entretiens qu'il eut avec Grant ne lui laissèrent aucun doute sur la façon dont le haut commandement appréciait sa conduite. Il ne s'était d'ailleurs jamais fait aucune illusion à ce sujet. Il éprouva tout de même un soulagement en s'entendant signifier que l'amiral ne désirait le voir que le lendemain. C'était un répit qui lui donnait le temps de mettre ses idées en ordre. Il passa le reste de la journée à revivre la scène du massacre des épaulards et, en attendant de le faire devant l'amiral, à tenter de s'expliquer à lui-même par quel sortilège il avait été à ce point envoûté pour se laisser aller à une initiative aussi extravagante.

Extravagant, extravagance étaient les mots qui bouillonnaient encore dans le cerveau de l'amiral lorsque, après une nuit agitée, accompagné seulement d'un officier d'ordonnance, il fut déposé par un hélicoptère sur le pont du destroyer *Daring.* Suivant ses instructions, une simple rangée de marins lui rendait les honneurs.

Clark le salua de la manière la plus réglementaire. L'amiral le fit d'un geste rapide et désabusé, puis il examina d'un œil sévère le groupe qui lui présentait les armes et balaya le pont d'un regard inquisiteur. S'il avait soupçonné du laisser-aller et quelque désordre dans l'apparence du bâtiment, lesquels lui eussent permis de commencer d'emblée à manifester son humeur, il aurait fait preuve d'une bien piètre psychologie. Après le salut du lieutenant commander (un salut comme il est enseigné et seulement pratiqué dans les écoles militaires), l'alignement des hommes et la manière dont ils présentaient les armes auraient pu servir de modèles à toutes les unités de la marine royale et même des *Horse Guards.* La tenue aussi ne pouvait susciter la moindre critique. La veille, toute son autorité retrouvée, Clark avait donné des ordres féroces pour que la présentation des hommes et du bateau fût irréprochable. C'était inutile. Les marins savaient que la colère grondait en haut lieu et, quoique leur responsabilité ne fût pas engagée dans l'affaire, ils éprouvaient un vague sentiment de culpabilité collective. La menace de punition qui planait dans l'air ne pouvait les concerner, car ils n'avaient fait qu'obéir à un ordre, mais la pensée qu'ils avaient eu tous une influence dans la décision de leur chef, lequel récolterait tout le blâme, leur inspirait une sorte de remords. Ils avaient passé une partie de la nuit à pourchasser le moindre grain de poussière, à astiquer les cuivres jusqu'à les rendre lumineux même sous le ciel gris et à frotter l'âme des bouches à feu de façon à leur faire offrir la vision d'un cylindre éblouissant à l'œil le plus sourcilleux.

Mais il n'entrait pas dans les intentions de l'amiral de passer une inspection des armes. Il laissa ce soin à l'officier qui l'accompagnait. Cependant son regard expérimenté avait reconnu dès son arrivée l'ordre et la propreté, exceptionnels même dans la marine, du pont et des marins. Il en éprouva malgré lui de la satisfaction. Connaissant par expérience le travail et le soin que cette apparence avait exigés, il eut de la peine à retenir un sourire d'une ironie attendrie. Mais ce sentiment fut vite dissipé. Il n'était certes pas venu sur le *Daring* pour distribuer des compliments. Il reprit son visage sévère et déclara à Clark d'une voix qui ne présageait rien de bon qu'il désirait l'entretenir seul à seul.

— A vos ordres, Sir.

Comme, sur sa demande, le lieutenant commander le précédait vers son bureau, l'amiral eut un sursaut.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

A tribord, à moins de cent yards du bateau, il avait aperçu le dos énorme et ondulant d'un animal marin, qui laissait derrière lui un sillage presque comparable à celui du destroyer.

Clark prit un air de détachement exagéré pour répondre

— Ça ? C'est une baleine, Sir.

Sur le ton qu'il aurait pris pour dire : c'est un papillon qui voltige autour de nous, ou bien c'est une mouette qui s'obstine à nous suivre, un accent dans lequel l'amiral crut déceler d'abord une nuance de désinvolture, mais qu'il reconnut bien vite comme celui d'une confusion extrême.

— Une baleine ? Serait-ce une de celles qui sont apparues sur votre radar ?

— Celle-là même, Sir. Celle aussi qui fut la cause de cet incident intempestif.

— Intempestif, gronda l'amiral, vous avez de ces

expressions. Nous allons en parler de cet incident. Mais elle a l'air de vous suivre ?

— Depuis hier, comme un chien, Sir, elle nous a suivi ainsi toute la nuit, déclara Clark avec une sombre rancœur. Elle ne semble pas vouloir nous quitter.

La présence permanente de la baleine lui apparaissait parfois comme un fantôme suscité par le ciel pour lui faire honte de sa faute.

— Elle ne dort donc pas la nuit, cette bête ?

— Ce genre de cétacés accompagnent parfois un navire pendant plusieurs jours, Sir, et certains savants naturalistes en ont conclu que la baleine ne dormait jamais. C'est du moins ce que m'a appris Bjorg.

— Cet ancien baleinier qui connaît les Falkland comme sa poche et que vous avez pris à bord ?

— Lui-même, Sir. Rien de ce qui concerne les cétacés ne lui est étranger. Il m'a appris énormément de choses à propos des baleines bleues.

— Enormément de choses, vraiment, grogna l'amiral en poursuivant son chemin, après un dernier regard curieux et perplexe accordé à la bête.

C'était vrai. La baleine ne semblait pas vouloir quitter le voisinage du navire. Quand ils en avaient le loisir, officiers et marins ne manquaient pas de s'en assurer. Leur regard était alors chargé en alternance de nuances bien différentes, exprimant parfois de la rancune et des reproches comme celui de Clark, à d'autres moments, au contraire, une sorte de jubilation, peut-être la satisfaction d'un délicat devoir accompli, comme s'ils trouvaient matière à apaiser leur trouble de conscience dans la vitalité que ce géant manifestait à chaque instant par les contorsions de son corps démesuré.

11

L'AMIRAL pénétra dans le bureau de Clark, s'assit et fit signe à celui-ci de faire de même. Curieusement, il n'éprouvait plus la fureur qui l'avait enflammé et qu'il estimait nécessaire pour laver la tête de l'officier. Il se reprochait de ne plus se sentir dans la disposition d'esprit requise pour cela, et cherchait à raviver son juste courroux, sans savoir très bien comment commencer l'algarade. Il crut trouver un biais en demandant à Clark, sur un ton sévère, s'il avait fait préparer l'état des munitions gaspillées au cours du regrettable incident de la veille. Clark lui donna la liste. L'amiral n'y accorda qu'un coup d'œil rapide, puis il haussa les épaules et aborda le fond du sujet.

— Vous rendez-vous bien compte, Mr. Clark, des dépenses inutiles que vous avez occasionnées par votre décision inconsidérée ? Avez-vous une idée du prix que coûtera aux contribuables anglais la débauche de munitions à laquelle vous vous êtes livré ?

C'était une pauvre entrée en matière et un piètre argument. L'amiral s'en rendit compte aussitôt et regretta son manque d'imagination. Clark aurait pu lui répliquer, déplora-t-il, que le coût de son acte était infime, comparé aux dépenses nécessitées par l'expédition des Falkland, et ne se traduirait guère que par une augmentation d'une

fraction insignifiante de cent pour chaque contribuable anglais. Cependant, l'officier préféra garder un silence contrit, ce dont il lui sut gré et l'amiral continua sur un ton moins rébarbatif

— Etes-vous aussi conscient de l'émoi et du désordre que vous avez suscités dans notre flotte ? Branle-bas de combat partout ; envol d'une escadrille d'avions.

— J'en suis conscient, Sir, balbutia le lieutenant commander. Je le regrette et je vous présente mes excuses.

— Pouvez-vous aujourd'hui me donner une explication raisonnable de ce comportement ?

— Après avoir assisté au massacre de la première baleine, une effroyable boucherie, j'ai pensé qu'il eût été injuste de laisser dépecer de la même façon l'autre malheureuse bête, dont nous avions épargné la vie et qui semblait s'être mise sous notre protection. J'avais seul les moyens d'empêcher un second massacre.

— Et estimez-vous, éclata soudain l'amiral retrouvant toute sa vitalité coléreuse, estimez-vous que ce soit le devoir d'un commandant de destroyer, dont toutes les pensées doivent être axées sur la rencontre éventuelle d'un sous-marin ennemi, de voler ainsi au secours d'un animal, en déclenchant un feu d'artifice qui a dû être entendu des miles à la ronde, alors que la flotte navigue avec le plus de discrétion possible ? J'avais eu l'impression et je vois sur votre liste que vous n'avez pas ménagé les obus de cinq pouces. A la rigueur, à l'extrême rigueur, j'aurais pu admettre...

Alors qu'il concentrait toute son énergie à découvrir une raison logique à cette extravagance, son ton s'était radouci. Il s'interrompit, se reprochant de devenir beaucoup trop indulgent, puis acheva tout de même sa phrase en la corrigeant avec un haussement d'épaules.

— J'aurais pu comprendre, non pas admettre, une

rafale de mitrailleuse peut-être, dans un réflexe de pitié. Ne pensez-vous pas que cela eût été suffisant ?

— Tout à fait insuffisant, Sir, répondit Clark avec une vivacité qui contrastait avec sa précédente attitude, étant donné le nombre et l'acharnement des tueurs.

— Des tueurs ?

— C'est ainsi que l'on a baptisé les épaulards. Baleines tueuses ou simplement tueurs.

— Ce qui me surprend, Mr. Clark, continua l'amiral avec une ironie impitoyable, c'est que vous n'ayez pas jugé bon de lancer quelques-unes de vos torpilles contre les agresseurs de votre baleine, que vous appelez des tueurs. Vous m'en voyez étonné.

— J'ai estimé que c'était superflu, Sir, répliqua Clark sur le même ton convaincu. Superflu et vain. La cible n'était pas assez compacte pour justifier l'emploi de torpilles. Il valait mieux un tir éparpillé d'un grand nombre de projectiles, tir qui s'est d'ailleurs révélé efficace.

Il parlait maintenant comme s'il s'était agi d'une discussion entre arbitres après un exercice de tir. Devant ce qui lui apparaissait comme un monument de candeur inconsciente, l'amiral resta sans voix. L'officier en profita pour plaider sa cause avec une ardeur et une conviction croissantes. Il dépeignit en termes indignés le massacre de la première baleine, les tueurs s'acharnant sur elle avec une cruauté démoniaque, la dévorant avant même qu'elle ne fût morte.

— Et aussi, Sir, il faut se mettre dans notre état d'esprit. Nous avions vécu une demi-heure éprouvante, comme vous le savez, enduré une sorte de torture mentale en songeant à la mise en garde du duc d'Edimbourg, avec tout de même comme résultat la satisfaction d'avoir préservé l'existence de cette malheureuse bête. Et voilà que tous nos efforts menaçaient d'être réduits à néant !

— Vous êtes bien impressionnable, Mr. Clark. Je ne

suis pas sûr qu'une telle sensibilité soit la qualité maîtresse d'un officier de marine en temps de guerre.

— Je n'étais pas le seul dans cet état d'esprit, Sir. Mes officiers et tous les marins du *Daring* étaient aussi bouleversés que moi. Les servants des armes à feu avaient déjà braqué canons et mitrailleuses sur cette bande de tueurs. Tous me suppliaient de faire un geste. Il me semblait que c'était le destroyer lui-même qui m'imposait de lancer cet ordre.

L'amiral, qui avait paru depuis un moment ébranlé, fronça de nouveau le sourcil.

— Dois-je comprendre que vous souscrivez à cette boutade de je ne sais plus quel ironiste continental : j'étais leur chef ; il fallait que je les suive ?

— Ce n'est pas cela, Sir. Je me rendais compte qu'ils m'en auraient voulu si je n'avais pas donné l'ordre de tirer, mais ce qui m'a décidé surtout, c'est que je me serais méprisé moi-même si je ne l'avais pas fait en cet instant. Après avoir commandé le feu, j'ai été délivré d'un poids insupportable. Finalement, malgré toutes les conséquences désagréables que je peux prévoir pour moi, et que j'avais entrevues dans la minute qui a précédé le drame, je dois confesser que je n'ai pas dit la vérité tout à l'heure. Je ne regrette pas ma décision.

Il n'avait plus rien à ajouter. L'amiral, qui paraissait maintenant plus songeur qu'irrité, le comprit et interrompit l'entretien.

— Puis-je me permettre de vous demander ce que je dois faire, Sir, demanda Clark en le raccompagnant sur le pont. Dois-je me considérer comme aux arrêts ? Je suis prêt à payer le prix.

— Vous n'avez que ce mot « arrêts » à la bouche, gronda l'amiral en masquant sa perplexité par un dernier éclat. Est-ce à vous de me dicter ma conduite ? Je vais encore réfléchir et vous ferai connaître ma décision en temps opportun. En attendant, tâchez de vous comporter

comme un commandant de bateau et non comme un chevalier protecteur des baleines.

Pendant son retour sur le porte-avions, l'amiral ne desserra pas les lèvres. Il accueillit sans un seul commentaire le rapport de son officier d'ordonnance, qui lui déclarait avoir trouvé un ordre parfait dans tout le destroyer. Il fut presque aussi laconique pour répondre au regard interrogateur de son chef d'état-major, qui l'accueillit à sa descente de l'hélicoptère.

— Des explications très embrouillées. Cette histoire n'est pas claire. J'ai besoin d'y réfléchir encore.

Grant n'insista pas et respecta le silence morose de son chef. Avant de le quitter, il demanda toutefois :

— Dois-je mentionner l'incident en haut lieu, Sir ?

— N'en faites rien encore. Qu'arrivera-t-il si vous envoyez un rapport ?

Le chef d'état-major s'exprima avec une nuance de regret et de tristesse dans la voix.

— Si Clark n'a pas pu vous donner une justification raisonnable de son acte, Sir, je ne vois pas bien comment nous pourrions lui éviter la cour martiale.

L'amiral le regarda avec une intensité singulière, comme s'il avait proféré quelque énormité.

— Vous dites, Mr. Grant ? Voulez-vous me répéter votre dernière phrase ? Je ne l'ai pas bien comprise.

— Je dis, balbutia le chef d'état-major un peu décontenancé, j'ai dit, je crois : je ne vois pas bien comment nous pourrions lui éviter la cour martiale.

— C'est bien ce que j'avais cru entendre et cela m'a surpris, fit l'amiral sur un ton agressif. Pour plusieurs raisons. D'abord, pourquoi Clark serait-il passible de la cour martiale ? Est-ce un cas de désobéissance ? Vous qui connaissez par cœur tous les codes de la marine, pouvez-vous me citer un seul article prévoyant un cas de ce genre ?

Après avoir interrogé sa mémoire, Grant dut convenir qu'il n'existait aucun paragraphe de cette sorte.

— Vous voyez bien... Et par-dessus le marché, poursuivit l'amiral avec une mauvaise foi croissante, si c'était un cas de cour martiale, c'est une supposition que je fais, une supposition très hasardeuse, pourquoi diable chercherions-nous à l'éviter au lieutenant commander Clark ? Connaissez-vous une raison sérieuse pour cela ?

— C'était une façon de parler, Sir, s'excusa Grant.

— La vérité est que nous nous trouvons devant un cas exceptionnel. C'est à nous de faire preuve d'assez d'imagination pour y faire face.

Ayant ainsi parlé, l'amiral s'enferma dans son appartement et se plongea de nouveau dans une douloureuse méditation solitaire.

Ce qu'il avait déclaré à Grant n'était que l'expression de son état d'esprit. Il se trouvait un peu dans le même embarras que Clark avait éprouvé dans des circonstances bien différentes. Comme lui, il avait à affronter une situation singulière, devant un problème qu'aucune de leurs expériences passées ne pouvait les aider à résoudre. « Un cas unique, ruminait-il. Les militaires, même les plus experts, sont incapables de me donner le moindre avis sensé. »

Parvenu à cette conclusion, il convia ses conseillers occasionnels, le padre et le médecin Hodges, à venir le rejoindre, et se mit en devoir de leur expliquer la situation, passant encore à mesure qu'il retraçait les événements par des alternances de fureur qui faisaient trembler sa voix et par des accents troublés qui paraissaient trahir un sentiment proche de l'attendrissement.

12

SES deux amis l'écoutèrent avec attention, le padre les yeux mi-clos, le médecin neurologue avec un intérêt professionnel évident.

— A propos, ajouta l'amiral quand il eut terminé l'exposé des faits, figurez-vous que j'ai vu la baleine. Cet animal du diable semble s'être attaché au destroyer. Il le suit comme un chien.

— Instinct de reconnaissance, commenta Hodges. Un trait de ce genre a déjà été observé chez certains animaux.

— Est-ce une belle bête ? demanda le padre.

— Une très belle bête, personne ne peut dire le contraire, affirma l'amiral avec une spontanéité et une conviction surprenantes. Impressionnante par sa taille. Au moins cent pieds de long.

— Et elle n'est pas gravement blessée ?

— Il n'y paraît pas. Elle frétille comme un goujon, si je puis me permettre cette comparaison.

— Voilà donc un premier point acquis, dit doucement le padre.

— Et un point important, souligna le médecin.

L'amiral les dévisagea tous deux d'un air surpris, mais ne fit aucun commentaire. Il garda le silence, impatient de connaître leur opinion.

— Je suppose que vous attendez de moi un diagnostic

de neurologue, Sir ? demanda Hodges. Vous voulez savoir si j'estime que cet officier est fou, tout au moins si ses nerfs sont mal contrôlés et s'il est prudent de lui confier la responsabilité d'un bateau de guerre en période d'hostilités.

— C'est à peu près cela, grommela l'amiral. Vous m'accorderez, Doc, qu'un tel comportement n'est pas normal chez un officier de marine.

— Il y a des officiers de marine qui se conduisent d'une manière beaucoup plus baroque, Sir.

— Vous m'étonnez. Vous en connaissez ?

— Je puis vous assurer que leur cerveau n'est pas à l'abri de dérèglements passagers et même durables. Au contraire, de longues périodes passées en mer facilitent, je le soupçonne, l'emprise de la folle du logis.

— Merci pour eux et pour moi, Doc, grogna l'amiral.

— Je me suis diverti, Sir, à composer un petit recueil de quelques excentricités commises par certains ; les unes, dont je fus témoin ; d'autres, dont on m'a fait le récit. Il y en a de surprenantes.

— Par exemple ? demanda l'amiral, toujours intéressé par une anecdote relative à la marine et aux marins.

— La plus savoureuse aventure est sans doute celle d'un nommé Shrapnel, commandant un navire de guerre anglais, le *Haughty*, qui, de son propre chef, fit jeter l'ancre en 1896 devant l'île des Cocos, île fameuse à cause des légendes qui y situent un trésor fabuleux. C'était le fantôme de ce trésor qui avait excité et déréglé l'imagination de ce Shrapnel. Toujours sans la moindre instruction, à l'insu des autorités, il fit débarquer tout son équipage et commença les recherches à l'aide de cartouches de dynamite prélevées sur son armement de bord, de pioches, de bêches et de pelles que ses marins, torse nu, maniaient suivant ses ordres, tandis que lui-même dirigeait les manœuvres en s'aidant d'une boussole et d'un plan aléatoire, tracé sans doute par un énergumène

comme lui. Les opérations se poursuivirent pendant huit jours, après quoi le *Haughty* dut appareiller bredouille, et le commandant Shrapnel s'expliquer auprès des autorités supérieures.

— Intéressant, fit l'amiral égayé au point d'en oublier un moment le problème de l'heure. Vous me passerez votre recueil, Doc. Mais qu'advint-il de cet original, amateur de trésors ?

— L'Amirauté le pria de donner sa démission ; ce qu'il fit.

— Sanction qu'on ne peut critiquer, soupira l'amiral. Revenons à notre affaire. Que pensez-vous de Clark ?

— Son cas n'est en rien comparable à celui de Shrapnel, protesta le médecin. Celui-ci avait agi par intérêt personnel : la conquête d'un trésor. Ce n'est certes pas le cas de Clark. Ensuite l'autre avait prémédité son coup et son égarement avait duré plus d'une semaine tandis que Clark a eu une minute pour se décider... Non, tout bien pesé, je suis certain qu'il n'est pas fou et je ne pense même pas que sa conduite témoigne d'une inquiétante hypersensibilité. Il a agi sous la pression d'événements inaccoutumés. Il a eu à faire un choix en quelques instants, alors qu'il venait déjà de traverser une période de tension nerveuse très dure, notez-le bien. Il a dû se décider entre l'inertie, le laisser-faire et l'action contre un ennemi, que les tueurs représentaient à cet instant. Peut-on reprocher son dynamisme à un jeune officier en temps de guerre ? Je ne le crois pas.

— Cela me paraît une curieuse manière d'envisager l'affaire, murmura l'amiral entre ses dents. Après tout, c'est une opinion. Quelle est la vôtre, Padre ?

— Je n'entends rien aux affaires militaires, amiral.

— C'est bien pourquoi je vous demande conseil.

— Mais je suis compétent, vous voudrez bien l'admettre, pour apprécier la gravité des péchés. Le gaspillage de munitions entraîné par l'initiative de Clark a-t-il des

proportions importantes ? Entame-t-il d'une manière appréciable les réserves de votre flotte ?

L'amiral dut reconnaître en haussant les épaules que cette perte était insignifiante. La moindre manœuvre consommait davantage de munitions, et le premier des engagements prévus dans le voisinage des Falkland donnerait lieu à une débauche d'obus et de cartouches beaucoup plus importante.

— Mais là n'est pas la question, Padre.

— C'est pourtant un point qui compte à mes yeux. Le péché ne doit-il pas se mesurer par rapport à l'importance du mal qu'il a causé ?

— Il n'y a pas que cela.

— D'accord. Il y a aussi l'intention. Or, dans ce cas précis, il ne me paraît pas que l'intention ait été maligne.

— Je devine ce que vous allez me soutenir que l'intention était excellente.

— Personne ne peut la condamner, pas même vous, amiral. Dans ce cas, il me paraît de plus en plus douteux qu'il y ait eu péché.

— Il n'y a pas moyen de discuter avec des ecclésiastiques, maugréa l'amiral.

— Impossible quand il est question de péché, approuva Hodges.

Cependant les avis conjugués de ses deux conseillers et amis avaient contribué à renforcer un point de vue que l'amiral avait déjà envisagé après sa visite sur le destroyer et une heure de méditation solitaire. Fallait-il interrompre ou du moins ternir une carrière brillamment commencée ? Clark était un officier d'avenir, en passe de passer bientôt à un grade supérieur. Il s'interrogea avec une perplexité qui frisait l'angoisse pour savoir s'il devenait faible ou simplement humain.

— Je suis persuadé que tout le monde à bord de cette flotte approuverait un geste de clémence de votre part,

Sir, reprit Hodges. Les marins vous en voudraient au contraire d'une attitude sévère.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Depuis le plus haut gradé jusqu'au simple matelot. Demandez donc ce qu'il en pense à l'ordonnance qui cire vos bottes.

— Je n'en ferai certainement rien, protesta l'amiral.

Puis, frappé d'une pensée subite alors qu'il se remémorait son entretien avec Clark, il s'écria avec indignation

— Ainsi, moi aussi, je me rangerais dans la catégorie des êtres visés par la boutade de ce continental j'étais leur chef. Il fallait bien que je les suive !

— Ne sommes-nous pas une nation démocratique ? demanda le padre.

— Sir, insista le médecin, l'état d'esprit des marins de cette flotte, et les sentiments qu'ils éprouvent à l'égard de leur chef n'entrent-ils pas en ligne de compte pour le succès des opérations futures ?

L'amiral resta longtemps songeur. Il se sentait de plus en plus ébranlé.

— Et si par hasard je décidais de passer l'éponge, dit-il enfin, c'est une hypothèse déraisonnable, remarquez-le, mais si je me résignais à cette folie, comment voulez-vous que je m'y prenne ? Je ne peux pas dissimuler qu'il y a eu ouverture du feu ; tout le monde a entendu la canonnade. Le journal de bord du destroyer et celui de ce bateau vont relater l'incident. Mon chef d'état-major me disait il y a un moment je ne vois pas comment nous pourrions lui éviter la cour martiale. Je dois reconnaître qu'il y avait une nuance de regret dans cette phrase.

— Vous voyez bien, remarqua Hodges, que votre chef d'état-major, un officier à cheval sur la discipline pourtant, n'est pas en faveur de la sévérité.

— Quant au *comment* de sa remarque, fit le padre d'une voix douce, Grant, dont je suis le premier à reconnaître les énormes qualités, me paraît faire preuve de bien peu

d'imagination dans le cas présent. Si vous ne pouvez pas passer le tir sous silence, n'est-il pas possible de modifier très légèrement sa destination ? Mentionner par exemple, hum... que le radar avait signalé un bateau inconnu, lequel n'aurait fait aucune réponse aux signaux qui lui étaient adressés. Alors, après sommations, le lieutenant commander lui aurait envoyé deux ou trois coups de semonce, ce qui est bien naturel ; un simple avertissement. Hum... puis, le destroyer s'approchant, il s'est révélé qu'il s'agissait d'une épave, un bateau de pêche abandonné par son équipage, hum... un baleinier par exemple, pourquoi pas ? Je ne suis pas marin, mais je sais que des épisodes analogues se sont présentés plusieurs fois. Il y a tant d'épaves dans cet océan agité par de fréquentes tempêtes,... des épaves qui présentent un danger certain pour la navigation et qu'il eût été coupable de laisser flotter. C'est alors que Clark a décidé de continuer le feu pour la couler et la rendre inoffensive. Voilà tout. Personne ne peut l'en blâmer.

L'amiral dévisagea le padre avec une nuance d'admiration émerveillée.

— Et peut-être pourrait-on le proposer pour une décoration ! Padre, si mon chef d'état-major manque d'esprit inventif, vous en êtes en revanche assez bien pourvu.

— Est-ce l'étude de la Bible qui vous inspire une telle imagination ? demanda Hodges, aussi surpris que l'amiral. Cette vertu est-elle systématiquement développée dans les séminaires ?

— J'ai parfois tendance à rêver, avoua benoîtement le religieux. Ce n'est pas un péché grave, à condition de ne pas se laisser entraîner à l'extravagance. Est-ce le cas ici ? Ma version des faits vous paraît-elle absurde, amiral ? N'est-elle pas plausible ?

— Plausible, plausible, peut-être. Savez-vous que vous

me suggérez tout simplement de faire un faux en écriture, une véritable trahison. Si vous étiez un prêtre catholique, Padre, je n'hésiterais pas à vous considérer comme un abominable jésuite. Je note votre interprétation des faits, seulement il y a un écueil. Il n'y a pas que les journaux de bord. Il n'y a pas que les documents écrits, que vous me proposez de falsifier. Je jurerais qu'à l'heure présente, outre les marins du *Daring* bien sûr, pas mal d'équipages se doutent de la vraie nature de l'incident. Plus tard, ils parleront ; alors, de quoi aurais-je l'air ?

Le padre garda le silence. Ce fut le médecin Hodges que se chargea de réduire à néant cette objection.

— Sur ce point, Sir, je puis vous rassurer. Comme vous vous en doutez, le massacre des épaulards est maintenant connu de toute la flotte. Je puis même vous affirmer, moi, qu'il n'y a pas un marin à bord de ce bateau, pas un sur les autres unités qui ignore le moindre détail de cette aventure. Les opérateurs radio ont des moyens qui nous échappent pour se transmettre des confidences entre deux messages officiels. Eh bien, tous approuvent la conduite de Clark et tous prient le ciel pour qu'il s'en tire sans punition. Aucun ne parlera.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Il y a même un journaliste à bord, n'est-ce pas ? Eh bien, il n'est pas au courant du fond de l'affaire. Il est le seul. Il sait que les canons et les mitrailleuses du *Daring* ont tiré, c'est tout. Pas un marin ne lui a craché le morceau.

— Comment pouvez-vous en être si certain ?

— Je cause souvent avec mon ordonnance, moi, dit Hodges en s'inclinant.

— Et alors ?

— Nous avons eu un long entretien ce matin. Ainsi, je connais l'état d'esprit qui règne dans la flotte.

— Je vous remercie tous deux de vos précieux conseils, conclut l'amiral sans pouvoir retenir un sourire. Je crois que je suis assez édifié maintenant pour pouvoir régler l'incident à la satisfaction générale.

13

AYANT jugé qu'il avait assez dépensé de son précieux temps en méditation et en conversations à propos d'une baleine, l'amiral passa aussitôt à l'action pour régler l'affaire tambour battant. Le premier à prendre connaissance de sa décision fut son chef d'état-major.

— Nous nous trompions tous deux, Mr. Grant, lui déclara-t-il d'un air détaché. Nous avons été abusés par des apparences. La conversation que j'ai eue avec Clark a remis les choses au point. Rien ne vaut un contact personnel, je l'ai toujours soutenu. Il n'y a rien à reprocher au commandant du *Daring.* Il a fait tirer sur une épave dangereuse pour la navigation et l'a coulée.

Et il lui exposa la version imaginée par le padre, en y ajoutant pas mal de détails que lui inspirait sa propre expérience de marin, pour la rendre plus plausible. Grant n'avait manifesté à ses premiers mots qu'une brève surprise. Il l'écoutait maintenant d'un air à la fois respectueux et extasié.

— Les apparences sont en effet souvent trompeuses, Sir. J'aurai mal compris ce que Clark racontait au téléphone. Sans doute, un peu nerveux à cause de l'alerte précédente, s'était-il mal exprimé.

— C'est certainement cela.

— Une simple remarque, Sir. Il ne faudrait pas que

cette émotion bien compréhensible l'incitât à relater une version différente de la nôtre dans son journal de bord. Car la nôtre, je présume, ne laissera planer aucune ambiguïté sur la véritable nature de l'incident.

— Vous m'avez fort bien compris et vous avez raison. Faites-moi appeler Clark... Autre chose ? ajouta-t-il en voyant l'autre marquer une hésitation.

— Il y a aussi le rapport que ne manquera pas de faire le chef d'escadrille, Sir.

— Aucun détail ne vous échappe, Mr. Grant. Vous êtes un modèle de chef d'état-major. Vous me l'appellerez aussitôt que j'en aurai terminé avec Clark.

L'amiral eut bientôt le lieutenant commander au téléphone.

— J'ai bien réfléchi, lui déclara-t-il. Je n'ai rien à vous reprocher. Il est normal que vous ayez tiré des coups de semonce sur un bateau qui ne répondait pas à vos sommations, et il est naturel que vous ayez décidé de couler une épave qui présentait un danger certain pour la navigation.

— Pardon, Sir ?

— Je dis : une épave dangereuse pour la navigation, hurla l'amiral d'une voix féroce. Ne m'entendez-vous pas ? C'est pourtant assez clair. Je vous répète...

Tandis qu'il lui décrivait en détail la version officielle des événements, le visage de l'officier s'éclairait graduellement. Il se sentait presque au bord des larmes quand le récit fut terminé, agrémenté par une abondance de nouvelles précisions que le vigilant chef d'état-major avait lui-même suggérées pour le rendre admissible par les vieux loups de mer les plus sourcilleux.

— A vos ordres, Sir, balbutia Clark à la fin de ce remarquable exposé. Mon journal de bord sera très clair.

— C'est bien ce que je souhaite, grogna l'amiral en coupant la communication... Au chef d'escadrille, maintenant.

Il n'était pas dans ses coutumes de téléphoner lui-même ses instructions à divers officiers. Il laissait en général ce soin aux membres de son état-major, mais l'affaire de la baleine était devenue trop importante pour qu'il en laissât la responsabilité à des sous-ordres.

— Commandant, dit-il à l'aviateur sur un ton de reproche, j'ai quelques remontrances à vous adresser.

— A moi, Sir ?

— Rassurez-vous, ce n'est pas un blâme. Avec les brouillards que nous traversons dans ce damné océan, je sais qu'on peut se laisser illusionner par une sorte de mirage, et attacher de l'importance à des détails, alors que l'essentiel vous file sous le nez. Ainsi, dans votre rapport verbal, vous ne parliez guère que de requins. Oui, il y avait peut-être quelques requins ou d'autres animaux marins ; nous savons tous qu'il en existe une profusion dans ces mers. Mais la cible sur laquelle le destroyer a tiré vous a échappé. Je n'ai rien remarqué dans vos déclarations au sujet de cette épave.

Le chef d'escadrille écouta à son tour l'exposé de la version officielle, laquelle à force d'être relatée s'enjolivait chaque fois de quelque nouvel élément pittoresque. Quand l'amiral eut terminé, il resta silencieux pendant un temps qui parut insolite à celui-ci, l'agaçant au point de lui faire encore manifester son impatience par un éclat furieux.

— Eh bien ? Vous ne dites rien. Parlez, bon Dieu !

— Sir, répondit enfin l'aviateur sur un ton pénétré, je ne dis rien parce que je suis confus. Je n'avais pas mentionné cette épave parce que je n'étais pas assez sûr de mon fait. Elle était sans doute déjà coulée aux trois quarts quand j'ai survolé le champ de tir et il y avait, comme vous le soulignez, beaucoup de brouillard et aussi pas mal de fumée. Mais maintenant que vous m'y faites songer, il me semble en effet avoir aperçu comme le sommet du mât d'un bateau en train de sombrer. Je n'avais pas cru devoir

signaler cette fugitive impression, mais je n'omettrai pas de le faire dans mon rapport écrit.

— N'y manquez pas, répondit l'amiral apaisé. Et il ajouta Savez-vous que vous êtes diablement intelligent pour un aviateur ?

— Je vous remercie, Sir.

— Mais dans d'autres circonstances, ne le soyez pas trop, conclut l'amiral sur un ton sévère.

Il raccrocha l'appareil, poussa un soupir et s'octroya un large whisky, ce qu'il n'avait pas coutume de faire avant le coucher du soleil. Ensuite, l'heure du lunch approchant, repas qu'il dépêchait souvent en solitaire mais où il avait convié ce jour-là le padre et le médecin, il alla faire quelques pas sur le pont pour se donner de l'appétit.

Il se trouvait dans un curieux état d'indécision, par moments soulagé d'en avoir terminé avec cette affaire, à d'autres instants éprouvant une sorte de honte, comme s'il s'était rendu coupable d'une félonie en couvrant une faute impardonnable. Malgré l'assurance que lui avait donnée Hodges, il redoutait la manière dont ses subordonnés jugeraient une faiblesse qu'il se représentait lui-même sans indulgence. Il craignait d'affronter les regards de ses officiers, voire des simples matelots.

Il fut bien vite rassuré. Le premier qui se présenta à lui sur le pont était un des plus humbles, un sans-grade en train d'astiquer l'affût d'une mitrailleuse antiaérienne. L'amiral marchait les mains derrière le dos, la tête baissée, envahi par cette espèce de timidité, étrange chez lui, qui lui faisait redouter de lire dans les yeux de ses subordonnés une nuance de mépris. Mais le respect que le matelot mit dans son salut et dans son garde-à-vous avait presque une apparence de vénération. La lueur qui brillait dans son regard le réconforta. Un quartier-maître qu'il croisa eut la même attitude, à laquelle il ne pouvait se méprendre. Son cœur d'amiral en fut réchauffé et ému. Il

répondit aux saluts par un sourire qui n'était pas non plus dans ses habitudes.

Il voulut en avoir le cœur net et sonder plus à fond l'âme de l'équipage. Seul, sans aucune escorte, on le vit pénétrer successivement dans différents services du porte-avions. Partout, aussi bien des officiers que des plus modestes servants, il reçut le même accueil, respectueux certes, cela il en avait l'habitude, mais teinté d'une déférence et d'une chaleur jamais encore perçues. Une dernière incursion dans les entrailles du vaisseau lui confirma ce que lui avait déclaré Hodges d'abord, ce dont il se doutait déjà, que des liens invisibles et subtils existaient entre chaque cellule de la flotte et que toute décision, la plus importante comme la plus banale, prise au plus haut échelon, était diffusée partout dans la minute même où elle avait été prise ; ensuite, ce qui lui tenait à cœur, que la sienne au sujet de Clark était commentée favorablement par l'ensemble de ses subordonnés. Elle était même appréciée d'une manière si élogieuse que le secret, qui en assurait toute la valeur, serait jalousement gardé par tous les marins.

Ce fut après avoir perçu ces impondérables et en avoir retiré un soulagement profond et définitif, en même temps que lui apparaissait de plus en plus forte la probabilité d'avoir agi dans une direction honorable, que l'amiral accueillit ses deux invités et leur fit part de sa satisfaction.

— Si le cher Philippe apprenait un jour tout ce qui a été fait pour une baleine bleue, dit-il, je crois que lui non plus n'aurait aucun blâme à m'adresser.

Et il ajouta en fronçant un seul de ses sourcils d'une manière à peine perceptible :

— Il n'en reste pas moins qu'il aura fallu pour régler cette histoire de baleine les efforts conjugués et peut-être félons d'un amiral, de son état-major, d'un officier supérieur de l'aéronavale et en fait de toute la flotte.

— Avec l'aide du diagnostic de la science, murmura le padre, en s'inclinant imperceptiblement devant le médecin.

— Sans compter la bénédiction des plus hautes autorités spirituelles, conclut le neurologue en lui rendant son salut.

DEUXIÈME PARTIE

1

LA baleine bleue accompagnait le *Daring* et le précédait même le plus souvent, ouvrant la voie dans les mers du Sud au convoi d'environ soixante-dix navires, chargés de marins et de guerriers entraînés aux combats les plus féroces, tous attendant avec impatience le moment d'en découdre avec l'ennemi. Elle avait adopté d'autorité cette place d'éclaireur. Elle semblait se plaire dans le voisinage du destroyer et recherchait toute occasion de lui manifester son amitié. Peut-être, dans son esprit de baleine, éprouvait-elle de la reconnaissance pour ces chevaliers d'un autre âge qui l'avaient sauvée d'un affreux trépas. C'était ce que prétendait Bjorg, et Clark était tenté de partager cette opinion en observant la manière dont elle évoluait autour de son bateau.

— Elle cherche à témoigner sa compréhension et sa gratitude à sa façon, disait l'ancien baleinier.

C'était en effet un spectacle réjouissant que les démonstrations auxquelles elle se livrait pour la plus grande joie de l'équipage. Son corps se tordait comme celui d'un gigantesque dragon. Elle frappait l'eau avec frénésie de ses nageoires latérales, que Bjorg appelait des battoirs ; cela, comme si elle désirait attirer l'attention sur elle avant de commencer la représentation. Elle se roulait sur les vagues puis, la tête en avant, sondait à une faible

profondeur, sa queue émergeant seule pendant un court instant. Elle disparaissait, pour se redresser ensuite d'un coup de ses reins musculeux et jaillir soudain à la surface de l'océan, lançant vers le ciel comme conclusion à ce numéro de danse un panache de vapeur haut comme une maison de trois étages, qui retombait autour d'elle comme le feuillage d'un arbre prodigieux quand il n'y avait pas de vent ou qui venait asperger le pont du *Daring*, lorsqu'elle s'approchait assez près et si la brise était propice. Alors les marins ébaubis et égayés, bien loin de se mettre à l'abri, recherchaient cette douche qu'ils n'étaient pas loin de considérer comme une eau bénite, génératrice de bienfaits.

— Certains ont prétendu que cette vapeur condensée était maléfique, parfois même mortelle, disait Bjorg à Clark. Superstitions que tout cela. La littérature sur les baleines est remplie de sornettes de cette sorte. Vous voyez bien qu'il n'en est rien ; du moins en ce qui concerne la nôtre. Celle-ci, je vous le prédis, nous portera bonheur.

C'était à peu près ce que pensaient les marins du *Daring*, qui commençaient à considérer la baleine bleue comme une mascotte, un ange apparu dans leur univers, délégué par le ciel pour préserver leur bateau des embûches de la mer.

Ce sentiment était partagé par les équipages des autres unités de la flotte. Car il arrivait que la baleine, si elle éprouvait une affection particulière pour le *Daring*, fît de fréquentes incursions vers l'arrière et rendît visite à tous les bâtiments. Elle était accueillie partout avec un égal enthousiasme. Les marins l'avaient baptisée tante Margot.

Tante Margot paraissait avoir oublié la triste mort de son compagnon. Elle portait son veuvage avec allégresse et se donnait généreusement en spectacle à tous les équipages, exhibant la gamme de ses talents chorégraphi-

ques, variant à l'infini le style de ses ondulations, de ses plongeons et de son émersion soudaine.

Parfois, rarement car elle devait considérer cette performance comme un numéro de gala, la baleine sondait à une grande profondeur pour prendre son élan. Elle restait alors plus longtemps invisible, puis remontait en donnant toute la vitesse dont elle était capable et jaillissait tout entière à la verticale au-dessus des vagues. Lors de sa première exhibition de ce genre, Bjorg, qui en était aux côtés de Clark un des spectateurs émerveillés, ne put contenir son enthousiasme.

— Seigneur ! je n'aurais pas cru cela possible. Comme beaucoup de baleiniers, je croyais que seuls les cachalots pouvaient ainsi s'arracher à leur élément pour se propulser vers le ciel comme un projectile. Elle brèche, Sir, elle brèche !

— Elle quoi ?

— C'est le terme exact *l'infiniment merveilleux phénomène de la brèche,* comme dit Melville.

Et il ne put se retenir de citer un passage de *Moby Dick,* livre qui avait enchanté son enfance et dont il connaissait des pages entières par cœur.

— C'est l'apparition surnaturelle de la diabolique baleine blanche, Sir. Ecoutez : *Remontant de tout son élan des plus grandes profondeurs, le cachalot saute ainsi tout entier dans l'air pur et, entassant une montagne d'écume étincelante, montre sa position à une distance de sept miles et plus. Dans ces moments, la colère des vagues déchirées qu'il secoue semble être sa crinière.* Avec cette baleine de cent pieds de long, le spectacle est encore plus émouvant.

— Une véritable féerie, admit le lieutenant commander.

Ces évolutions avaient bien causé quelque trouble au début. Les spécialistes enfermés dans les chambres de détection sous-marine avaient été effarés en observant sur les écrans de radar des taches en proie à une agitation

effrénée ; mais avec l'habitude, ces mouvements décousus ne pouvaient plus les abuser. Ils avaient appris à reconnaître au premier coup d'œil les joyeux soubresauts de tante Margot et, cloîtrés dans leur salle, se consolaient comme ils pouvaient de ne pouvoir jouir du spectacle en direct, en suivant d'un œil admiratif les tressaillements de l'image sur l'écran lumineux.

L'amiral avait d'abord contemplé ces exhibitions d'un œil désapprobateur, craignant de les voir détourner l'attention de ses marins de leur souci principal la possible apparition d'un ennemi. Cependant tous ses officiers lui avaient affirmé qu'elles n'interféraient pas avec le service et au contraire qu'elles entretenaient chez tous une atmosphère de bonne humeur et même de franche gaieté, rompant agréablement la monotonie de la traversée. Il avait constaté à mille indices que c'était exact et que les représentations données par la généreuse baleine étaient plus efficaces pour rehausser le moral des marins que des séances de cinéma. Hodges ayant confirmé ce point de vue, il avait abandonné la velléité qu'il avait eue d'y mettre un terme. Il lui arrivait même parfois de les observer, d'abord par curiosité et ensuite par plaisir. D'ailleurs, pour les faire cesser, la seule solution eût été d'abattre la bête par une salve de mitrailleuse et il n'était pas question qu'il donnât un pareil ordre. Même si celui-ci ne provoquait pas une mutinerie à bord il eût suscité la mauvaise humeur générale dans la flotte et un épouvantable scandale en Angleterre. Il avait donc accepté la baleine bleue avec résignation et philosophie, pensant qu'elle s'enfuirait au premier engagement.

Le général commandant l'armée de terre était de ceux qui trouvaient un réel avantage aux ébats spectaculaires de tante Margot, car ses soldats avaient encore davantage besoin de distractions que les marins, et son apparition avait été saluée par eux comme celle d'une fée bienfaisante illuminant par sa seule présence l'atmosphère morose des

transports de troupes. Ils accompagnaient ses entrechats par des applaudissements et un concert d'exclamations joyeuses.

— Elle roule, elle saute, elle sonde, elle souffle, elle brèche !

Car le langage des baleiniers était maintenant connu de tous, par la grâce des fils invisibles qui reliaient les unités du convoi.

Le général avait déclaré à l'amiral que l'effet exercé sur le moral de ses hommes par cet animal était comparable et même supérieur à celui obtenu par les roulements de hanche les plus évocateurs des plus appétissantes vedettes du music-hall engagées pour distraire les guerriers pendant la guerre de Corée.

— Mes gurkhas sont les plus enthousiastes, affirmait-il. Elle a dissipé la nostalgie de leurs montagnes qui les avait saisis à bord des bateaux.

Faisait en effet partie de l'expédition un petit groupe de gurkhas, avant-garde précédant les quelques milliers de ces montagnards qui devaient venir plus tard renforcer les premiers contingents de guerriers. Ils saluaient la baleine par des acclamations bruyantes en une langue rauque qu'aucun autre être humain ne comprenait, mais que tante Margot semblait apprécier, au point de bisser parfois ses meilleurs numéros.

Quand elle avait ainsi exercé ses talents et déployé ses charmes pour la délectation de tous, la baleine bleue revenait en glissant silencieusement à travers les vagues vers le destroyer *Daring,* dont l'équipage parfois inquiet d'une absence un peu plus prolongée saluait son retour par des hourras. Elle se tenait pendant un moment au même niveau que le bateau, puis le dépassait, pour prendre la place qu'elle s'était attribuée, en tête du convoi, chef de file vigilant servant d'éclaireur à l'armada des farouches guerriers partis à la reconquête des îles Falkland.

2

LA flotte louvoyait à petite allure, l'amiral ne voulant pas s'aventurer trop près des îles avant que les aérodromes ennemis eussent été rendus inutilisables par des bombardements prévus d'avions à grand rayon d'action, lesquels devaient opérer à partir de bases très éloignées et qui tardaient à intervenir.

Ce jour-là, le médecin Hodges se trouvait à bord du *Daring* pour une de ses tournées occasionnelles. Celle-ci terminée, il se promenait sur le pont en compagnie de Clark et de l'ancien baleinier Bjorg, lequel continuait à instruire le lieutenant commander sur les mœurs des cétacés. Ils observaient la baleine bien sûr, et remarquèrent qu'elle se livrait à un manège singulier. Elle s'était approchée du destroyer à le toucher et frottait sa tête contre les tôles, tandis qu'elle se maintenait au niveau du bateau par une puissante ondulation de sa queue.

— Que diable fait-elle là ? demanda Clark. Est-ce l'habitude de ces animaux de venir ainsi se frotter aux navires ?

— Cela leur arrive parfois, répondit Bjorg ; aux navires ou aux épaves qu'elles peuvent rencontrer. Ce qu'elle fait ? Avez-vous jamais vu un chien couvert de puces se frotter contre un arbre ou un mur pour tenter de s'en débarrasser ou du moins calmer les démangeaisons ? Ainsi

fait notre baleine. Pour elle, il ne s'agit pas de puces, mais de parasites de toute sorte beaucoup plus redoutables.

— Des parasites ?

— La malheureuse bête en est couverte, je l'avais déjà remarqué des poux de mer gros comme des noisettes, contre lesquels hélas ! tous les insecticides que vous pouvez avoir à bord seraient inefficaces. Ce n'est pas tout. Se sont également incrustés sur ce corps de géant des tas de représentants d'une faune que certains savants ont fort bien décrite. Voici des *coronulae,* en forme d'hélice, qui se sont logées profondément dans sa peau. Voici des berniques, voici des ciripèdes, tout petits crustacés aussi malfaisants. Voici l'ennemi qui lui cause peut-être les pires tourments les pénelles. Ce sont des bêtes qui ont l'apparence d'un long ruban noir, qui possèdent des cornes et qui s'accrochent comme des crampons. Vous pouvez en apercevoir une profusion sur sa tête.

La tête de la baleine était tout juste en dessous des trois promeneurs. En se penchant, Clark remarqua comme des vers noirs collés contre l'énorme bouche.

— Ces pénelles sont des bêtes vicieuses, commenta encore Bjorg sur un ton de conférencier. Elles s'attaquent aux endroits où la peau est la plus tendre et la plus sensible. Notre pauvre baleine en a récolté des grappes entières. Tous ces parasites se sont multipliés depuis que nous nous sommes éloignés de la Géorgie du Sud. Quand elles sont près des côtes en effet, une nuée d'oiseaux appelés phalaropes se posent sur le dos des baleines quand elles sont en surface et les débarrassent de ce fléau. Ici, au grand large, il n'y a plus d'oiseaux pour lui rendre ce service. Regardez-la. Elle est couverte presque entièrement d'une carapace noirâtre. Elle a perdu cette belle couleur bleue qui était un de ses charmes. Voyez comme elle frotte sa tête contre la coque de votre destroyer. Elle doit souffrir.

— Tout cela est bien dommage, protesta Clark, qui ne

voulait pas se laisser apitoyer ; mais, même si elle n'abîme pas les tôles, elle va érailler la peinture.

Il ordonna à un matelot de se munir d'un balai et d'éloigner ce visiteur importun et sans-gêne, en prenant des précautions toutefois, eut-il soin d'ajouter, pour ne pas blesser la bête. Le marin avait entendu l'exposé de Bjorg et il était superflu de lui recommander ces ménagements. Il descendit à l'intérieur du bateau et, par un hublot qui se trouvait tout juste au niveau de la bouche de la baleine, il lui donna de petits coups avec son balai.

Tante Margot obéit à cette injonction et interrompit son manège. Elle cessa de se frotter contre les tôles, mais resta là tout près, à moins de deux pieds, immobile comme si elle attendait une initiative de la part du matelot. Celui-ci parut indécis. Après s'être penché à travers le hublot et avoir relevé la tête pour apercevoir Clark, sur un signe impératif du lieutenant commander, il donna une poussée un peu plus énergique. La baleine ne bougeait toujours pas et son œil décalé sur le côté parut lui adresser un regard suppliant. Alors le matelot eut une soudaine inspiration, comme s'il venait de comprendre la prière de la bête. Il se mit à frotter de toutes ses forces les commissures de la bouche, là où il apercevait comme un grouillement de minuscules anguilles noires : les pénelles. La tête de son balai était faite d'un crin rigide destiné à racler la crasse incrustée dans le pont. L'instrument agit comme une étrille sur la peau de la baleine. Un écheveau de parasites s'en détacha et tomba à la mer. Tante Margot parut soulagée et exprima sa satisfaction par une joyeuse ondulation de tout son corps.

Le matelot continua son manège jusqu'à en perdre haleine, ce qui ne tarda pas à se produire car sa position, le bras tendu, était fort incommode. Il ne pouvait atteindre qu'un espace restreint de la monstrueuse bouche, et le côté gauche de celle-ci lui était inaccessible, la bête se trouvant à bâbord. Quand il eut achevé de nettoyer de son

mieux la petite surface qui entourait les commissures de la lèvre droite, il dut s'arrêter et, suivant encore les instructions de Clark, qui dominait toujours la scène, il redonna de petits coups de balai à la baleine pour lui faire comprendre que la séance était achevée, qu'il ne pouvait faire plus et qu'il ne lui restait plus qu'à s'écarter. Celle-ci s'éloigna de quelques yards seulement et continua à bâbord sa nage parallèle au bateau. Le regard de son œil droit était toujours fixé sur le matelot au balai, avec une expression de reconnaissance, mais aussi une nuance de perplexité, comme si elle ne comprenait pas qu'il eût mis fin à une opération si bien commencée.

— Elle en voudrait davantage. Elle se pose des questions, murmura Bjorg, songeur.

— Dites tout de suite qu'elle réfléchit, maugréa Clark en haussant les épaules.

Le médecin Hodges, qui avait fait autrefois des études sur la psychologie comparée des animaux et des êtres humains, garda le silence, mais il paraissait profondément intéressé par le comportement de la baleine. De même que Bjorg, il était frappé par son attitude et par l'impression de perplexité qui se dégageait de cet œil, lequel paraissait refléter l'analyse laborieuse des données d'un problème ardu, peut-être hors de proportion avec les circonvolutions d'un cerveau de baleine. Elle était presque immobile, le jet de vapeur projeté par ses évents, qui s'élevait auparavant au-dessus du pont du destroyer, ne montait maintenant qu'à une faible hauteur, comme si elle retenait son souffle pour mieux s'absorber dans une pénible opération intellectuelle. Seules les ondulations de la queue, un réflexe instinctif, lui permettaient de se maintenir au niveau du bâtiment.

— Je vous répète qu'elle se pose des questions, Sir, insista Bjorg. Elle cherche la solution du problème et je suis prêt à parier qu'elle la trouvera.

— Et moi je vous parie une bouteille de whisky qu'elle

ne la trouvera pas, répliqua Hodges. Mais je serais heureux de perdre mon pari, ajouta-t-il entre ses dents.

Agacé, Clark eut un autre mouvement d'épaules maussade, mais il ne put se retenir de continuer à observer la baleine avec une curiosité accrue et de trouver lui aussi son comportement au moins surprenant. La quasi-immobilité de l'animal dura plusieurs minutes, puis elle parut se réveiller. Son œil à peine plus gros qu'un œil humain fut illuminé d'un bref éclat. Son souffle se fit plus profond. Les ondulations de sa queue se précipitèrent. Elle quitta le flanc du destroyer, prit un peu d'avance sur lui, effectua un tête-à-queue rapide et revint se placer contre le bâtiment en sens inverse mais toujours à bâbord, sa tête se présentant devant le hublot où le matelot était resté, brandissant toujours son balai. Il fit un geste rapide pour atteindre le côté gauche de la bouche qui lui était ainsi offert.

— Mauvaise solution, murmura Hodges. Je suis en train de gagner mon pari.

— Très mauvaise en effet, maugréa Bjorg. Il va falloir qu'elle en cherche une autre. Mais elle trouvera. Je double le pari, Doc.

— Deux bouteilles, si vous voulez ; à condition que vous ne l'influenciez pas.

— Promis, Doc.

C'était en effet une solution inadéquate. Les baleines ne sont pas en mesure de nager à reculons. Celle-ci ne pouvait que rester immobile et, le destroyer la distançant, en une fraction de seconde, la tête se trouva hors de portée du matelot. Déconfit, il abaissa son balai en esquissant un geste d'impuissance. Sur le pont, les trois hommes échangèrent un regard sincèrement chagrin.

— Je suppose que vous n'accepteriez pas de mettre en panne, Clark ? demanda le médecin.

L'officier lui décocha un regard noir, prouvant qu'il n'appréciait pas la plaisanterie et tous trois continuèrent

d'observer la baleine. Celle-ci n'insistait pas. Elle n'avait pas renouvelé sa tentative. Elle avait effectué un nouveau demi-tour et reprit sa position parallèle au bâtiment, nageant à bâbord dans la même direction que lui, se maintenant à son niveau avec un minimum d'efforts, dans la même attitude pensive qu'auparavant.

— Elle n'a pas été longue à comprendre son erreur, remarqua Bjorg. Elle cherche une meilleure méthode.

— Bon Dieu ! s'écria Clark, il lui suffirait...

Les trois hommes échangèrent un regard significatif. Ils avaient trouvé en même temps la solution du problème qui harcelait la baleine et essayaient dans leur exaltation naissante de lui suggérer la manœuvre convenable.

— Il lui suffirait en effet, répéta Hodges. Y-a-qu'à.

— Mais elle ne découvrira pas le moyen, gémit Clark sur un ton éploré. Cela dépasse les capacités d'un cerveau de baleine.

— C'est bien pourquoi j'ai parié, dit le médecin.

— Et moi, je maintiens qu'elle trouvera, s'écria Bjorg. Je gagnerai, Doc. C'est bien sûr un problème ardu et sans doute douloureux pour elle, mais les cétacés sont capables d'en résoudre bien d'autres. Les cachalots solitaires attaquaient parfois les anciens navires baleiniers, en visant leur point le plus faible, d'une manière qui implique de l'intelligence. Les épaulards, vous l'avez vu, Sir, ces tueurs cruels, font preuve d'une ruse diabolique pour venir à bout de leur proie, et je n'ai pas besoin de vous rappeler ce que quelques dresseurs patients sont arrivés à obtenir des dauphins. Regardez-la ; elle calcule, elle spécule.

Ils s'étaient hissés tous trois à un degré de surexcitation qui les poussait à s'exprimer avec une fébrilité hors de proportion avec la nature de l'incident. Le médecin, gagné à l'enthousiasme de l'ancien baleinier, s'écria avec des accents lyriques

— Comme je souhaite que vous ayez raison, Bjorg !

Ainsi elle analyserait la raison de son récent insuccès ? Tâtonnements, essais infructueux et longue méditation sur ces échecs. Les plus belles découvertes scientifiques ont été faites à la suite d'une semblable alternance.

— Comment voulez-vous qu'elle trouve ? protesta Clark avec dans la voix une intonation trahissant une déception proche du désespoir. Il faudrait lui montrer la bonne voie, lui faire acquérir des réflexes, la dresser peu à peu.

— La voilà qui se réveille, s'écria Bjorg. Elle ne trouvera pas, prétendez-vous, Sir ? Regardez la lumière qui a soudain illuminé son œil. Elle s'anime. Elle se met en branle. La voilà prête pour un nouvel essai.

La baleine secouait en effet pour la deuxième fois son apparente inertie. Lentement d'abord, puis avec des ondulations de plus en plus rapides, comme si elle avait hâte de soumettre au verdict de l'expérience la théorie qui s'était imposée à son esprit au cours de sa méditation, elle prenait de la vitesse et dépassait le destroyer comme elle l'avait fait un peu plus tôt. Les trois hommes la suivaient du regard, oppressés, retenant leur respiration, imités en cela par une grande partie des marins, qui avaient interrompu leurs occupations pour suivre la scène et qui attendaient son dénouement la gorge serrée, avec l'angoisse de spectateurs espérant une conclusion heureuse à une tragédie truffée de rebondissements imprévus.

— Elle va refaire la même expérience vaine, déplora Clark. La voilà qui prend son élan pour faire demi-tour. Elle va s'acharner bêtement, comme l'animal qu'elle est.

— Tâtonnements, répéta Hodges. Elle va s'acharner, d'accord, mais les savants chercheurs ne procèdent pas d'une autre manière. Einstein a suivi beaucoup de sentiers qui ne menaient à rien avant de découvrir la voie royale. Il faudra à celle-ci sans doute un nombre considérable d'erreurs de ce genre avant de triompher.

— Je prétends moi qu'elle l'a découverte cette voie

royale, Doc ! Elle ne s'obstine pas à la manière d'un animal déraisonnable, comme vous le dites, Sir. Sa méditation a été fructueuse. Elle change de direction, mais elle ne fait pas demi-tour. Pas si bête !

C'était vrai. La baleine, qui se trouvait bien en avant du navire, avait seulement obliqué sur sa droite, laissant le bateau à sa gauche, passant à tribord.

— J'ai gagné mon pari, clama l'ancien baleinier. Elle a résolu le problème. Elle n'a plus qu'à ralentir, pour se laisser rattraper par le bateau.

C'était encore la manœuvre qu'exécutait la baleine.

— Matelot, passe à tribord ! vociféra le lieutenant commander.

Son ordre était inutile. Voyant la baleine disparaître à ses yeux, cachée par le flanc du destroyer, le matelot avait compris lui aussi que tante Margot était en train de réaliser l'exploit que tout l'équipage espérait. Il avait traversé en trombe le bâtiment et attendait à un hublot de tribord la bête immobile que le destroyer rattrapait. Les trois témoins de cette scène se trouvaient déjà au-dessus de lui. Un soupir de soulagement collectif fut émis dans le bâtiment, ainsi que quelques hourras quand, sa tête parvenue juste en face du matelot, la baleine se mit à nager de façon à se maintenir à sa portée et quand l'homme au balai put enfin la débarrasser de la vermine qui souillait le coin gauche de sa bouche.

— J'ai perdu mon pari, déclara Hodges, et vous m'en voyez ravi.

— Nous boirons le whisky ensemble, Doc.

— Je ne sais pas encore si c'est une forme d'instinct, ou bien de l'intelligence comme vous le supposez. C'est un cas à étudier. Mais je connais pas mal d'êtres humains qui n'auraient pas raisonné aussi vite.

Le commandant du *Daring* ne dit rien, mais ses lèvres s'agitèrent en silence, comme s'il était en train de murmurer une sorte d'action de grâces.

— Observez son œil, dit encore Bjorg. Il est comme irradié.

C'était encore vrai. L'œil gauche de la baleine qui les observait maintenant paraissait illuminé par un rayonnement singulier.

— *Je triomphe ! J'ai volé le secret d'or des Egyptiens ! Je veux m'abandonner à mon ivresse sacrée !* récita le savant médecin.

— Que diable nous racontez-vous là, Doc ? demanda Clark, ébahi.

— Les paroles orgueilleuses par lesquelles Kepler salua sa propre découverte du mouvement des planètes. La baleine ne peut s'exprimer dans ce langage, mais certains de mes confrères, la voyant ainsi, concluraient que son exaltation est comparable à celle du génial mathématicien.

3

— LA voilà débarrassée des pénelles les plus gênantes, remarqua Bjorg, lorsque le calme fut revenu sur le destroyer. Mais il reste bien d'autres parasites.

Les trois hommes avaient repris leur promenade sur le pont. Le matelot au balai avait terminé à bout de bras le raclage de la petite surface qu'il pouvait atteindre. La baleine s'était enfin écartée. Bjorg, qui avait une idée en tête, insista.

— Certes, elle respire un peu plus librement, mais ce n'est qu'un palliatif. Voyez, Sir, c'est tout ce corps immense qui est recouvert de vermine et de petits crustacés. En vérité, il ressemble à la coque d'un de ces navires que son capitaine négligent aurait omis de faire caréner pendant des années. Des millions de bestioles malfaisantes se sont acharnées sur elle depuis que nous sommes au large. La carapace qui la recouvre non seulement la fait souffrir, mais entrave ses mouvements, empêche l'eau de glisser sur ses flancs et ralentit ses évolutions, comme c'est le cas pour ces sortes de bateaux.

— Je le sais bien, fit le lieutenant commander, mais qu'y puis-je ?

— Peut-être, suggéra Bjorg en s'enhardissant à préciser sa pensée, peut-être une équipe plus nombreuse de marins, opérant sur toute la longueur du destroyer...

— Il ne saurait en être question, protesta Clark avec véhémence. Mes marins ont d'autres occupations plus importantes que de faire la toilette de votre baleine. Une opération de ce genre exigerait pour être efficace au moins la moitié de mon équipage.

— Je pensais à ceux qui sont au repos.

— C'est cela ! Pour qu'ils soient éreintés et ne tiennent plus sur leurs jambes quand ils reprendraient leur service ? Je vous vois venir depuis un moment avec vos mirifiques idées, mais vous ne me séduirez pas. Inadmissible. Vous rendez-vous compte du travail que cela représenterait ? Il y faudrait une main-d'œuvre considérable et qui n'aurait pas d'autres occupations.

Bjorg se rendit compte que l'officier avait raison. Il baissa la tête d'un air chagrin et n'insista pas. Cependant, Hodges restait songeur. Il méditait les dernières paroles de Clark : une main-d'œuvre considérable et qui n'aurait pas d'autres occupations.

Le résultat de ces réflexions fut que, de retour sur le vaisseau amiral, il se concentra sur la manœuvre psychologique préliminaire indispensable à la réalisation du plan qui s'était ébauché dans son esprit. Il eut de longues conversations téléphoniques avec plusieurs officiers du corps expéditionnaire embarqué sur les transports. Hodges était populaire à tous les échelons et ses avis toujours écoutés.

Il n'eut aucune peine à les convaincre, ce dont ils s'étaient déjà aperçus, que le moral des soldats souffrait beaucoup de l'inaction à laquelle ils étaient condamnés depuis le départ. Certes, les apparitions de la baleine avaient été un dérivatif précieux pour chasser l'ennui, mais ce qu'il leur fallait, c'était de l'action. Leur oisiveté présente contrastait trop avec l'entraînement sévère auquel ils étaient accoutumés et qu'il leur était impossible de pratiquer à bord. Tous attendaient avec une impa-

tience fébrile l'heure du débarquement et auraient considéré comme une aubaine la perspective d'un exercice violent leur permettant de faire jouer leurs muscles. Après avoir développé ce point de vue avec toute l'autorité à la fois amicale et professionnelle d'un médecin-chef spécialiste des nerfs, il en vint à raconter incidemment le dernier exploit de la baleine, dont le résultat malgré son efficacité relative était d'une tragique insuffisance pour la délivrer de l'abominable vermine qui la recouvrait.

Les sentant psychologiquement préparés, Hodges leur fit part de l'idée qui lui était venue sur le destroyer. Il ne fut pas trop surpris de sentir que non seulement elle ne les rebutait pas, mais qu'elle leur paraissait séduisante. A mesure qu'il parlait, ils avaient déjà échafaudé d'eux-mêmes dans leur esprit un plan analogue.

Le bon grain était semé. L'idée fit son chemin, s'embellissant peu à peu de détails pratiques d'exécution et de considérations humanitaires tout à l'honneur de l'armée. Après avoir ainsi conquis la plupart des officiers responsables, elle fut exposée avec un plan précis au général commandant en chef par les conseillers les plus écoutés de son état-major, et appuyée par l'autorité du médecin. La conclusion de ces efforts conjugués fut que le général se laissa peu à peu circonvenir par l'éloquence de son entourage et que, craignant que le téléphone ne fût pas le moyen idéal pour discuter d'une opération d'apparence assez singulière, il se rendit sur le porte-avions, après avoir demandé une audience à l'amiral.

— Si je vous ai bien compris, dit l'amiral, assez surpris de la manière embarrassée avec laquelle le général avait commencé de formuler sa demande, vous souhaitez faire exécuter à vos soldats quelques manœuvres d'un genre particulier, pour dégourdir leurs muscles qui sont en train de se rouiller.

— C'est à peu près cela.

— En quoi cela me concerne-t-il, général ? Vous pouvez faire pratiquer à bord toutes les manœuvres que vous jugez utiles, à condition bien sûr qu'elles soient compatibles avec la bonne marche du convoi. Je n'ai ni le pouvoir ni l'intention de me mêler des exercices de l'armée de terre.

— D'accord, fit le général avec un embarras croissant, toutefois j'ai jugé préférable de vous soumettre le projet avant de passer à l'exécution, car ces exercices ne se dérouleraient pas seulement à bord. Il me semble qu'ils concernent aussi la marine. C'est pourquoi je vous demande votre accord préalable.

— Pas seulement à bord ?

Le général rassembla son courage, respira avec force et entreprit d'exposer avec clarté le plan qui lui avait été soumis, qu'il avait d'abord repoussé avec une vertueuse indignation et qui avait fini par s'imposer à lui devant l'insistance de ses collaborateurs amener la baleine contre le flanc des transports de troupes. Plusieurs escouades de soldats suspendus à des filins descendraient à son niveau et s'emploieraient à racler la vermine qui déshonorait sa peau.

L'amiral, qui avait déjà plusieurs fois estimé que la baleine bleue envahissait un peu trop l'univers mental de la marine royale, fronça le sourcil, eut d'abord la velléité de demander si l'on se moquait de lui, puis fit une réponse peu encourageante sur le mode sarcastique qu'il adoptait assez souvent.

— J'avais jusqu'ici l'impression, général, que beaucoup de mes officiers étaient en proie à une sorte de délire collectif à propos d'une baleine. J'avais souhaité que cette épidémie ne dépassât pas le cadre de la marine. Je vois que cet espoir était vain et que l'armée de terre en est aujourd'hui atteinte.

Cependant, il écouta avec patience les arguments que son visiteur entreprit de développer, sans se décourager

du premier accueil. Hodges lui avait raconté en détail le dernier exploit de la baleine, qui l'avait laissé songeur et qu'il n'avait pu s'empêcher d'admirer lui aussi.

— J'estime qu'il n'y a aucun risque, amiral. La mer est assez calme en ce moment. Tous mes soldats, parachutistes, hommes des commandos, sont entraînés à manœuvrer dans les pires conditions d'inconfort et à se servir de leurs armes alors même qu'ils sont suspendus par des ficelles entre ciel et terre.

— Il n'est pas question de terre, protesta l'amiral.

— Le problème n'est pas très différent. J'ai aussi, vous le savez, une section de gurkhas. Ces montagnards, habiles à dégringoler d'une falaise à pic au bout d'une corde, sont particulièrement qualifiés pour un exercice de cette sorte. Si tous savent utiliser leurs armes dans de pareilles conditions, ce serait un jeu pour eux de manier les racloirs et les étrilles, que les ateliers de bord ont déjà commencé à fabriquer en série, instruments très bien étudiés m'a-t-on affirmé et je l'ai vérifié moi-même, pour débarrasser une peau des parasites les plus profondément incrustés.

— Ah ! Les ateliers ont déjà fabriqué l'équipement ?

— Les gurkhas avaient commencé à affûter leur ***kukri,*** mais on leur a fait comprendre qu'ils risquaient de blesser la baleine et ils se sont résignés à utiliser des outils spéciaux comme les autres.

— Le ***kukri,*** interrompit l'amiral, n'est-ce pas ce poignard qu'utilisent vos gurkhas pour égorger l'ennemi quand il s'agit de nettoyer une tranchée, opération pour laquelle ils sont particulièrement qualifiés ?

— C'est exactement cela. Ils sont des spécialistes de ce genre de combat.

— Et ces guerriers endurcis sont prêts à faire la toilette de la baleine ?

— Ils sont les plus enthousiastes de tous à cette perspective.

Les deux chefs se regardèrent un moment en silence. L'amiral paraissait soudain songeur.

— Continuez, dit-il enfin.

— Quant aux cordages nécessaires, cela ne pose aucun problème, ils font partie de l'équipement de tous les commandos. Il faudra aussi des planches, mais les charpentiers sont en mesure de les fournir, ainsi que quelques autres ustensiles.

— Une sorte d'échafaudage mobile, comme pour le ravalement des monuments ? gronda l'amiral sorti de son rêve.

Le général approuva d'un signe de tête.

— Et tout cela à la merci d'une lame de fond imprévue, qui emportera vos hommes et obligera mes marins à aller les repêcher.

— Ils seront tous solidement attachés. Mes officiers y veilleront et, au premier signe de tempête, la manœuvre sera interrompue ; j'ai donné des ordres très sévères en conséquence.

— Je constate que vous avez déjà donné des ordres, commenta encore l'amiral sur un ton neutre.

— Des instructions sujettes à votre approbation, amiral. C'est le but de ma visite. Il va de soi que s'il y a opposition absolue de votre part, le projet ne sera pas réalisé.

— C'est ça, hurla soudain l'amiral. Et je passerai pour un monstre sans entrailles, pour un bourreau des bêtes et des hommes, inaccessible à la pitié. Comment voulez-vous que je m'y oppose ? Après tout, ce sont vos soldats. S'il y a un pépin, je m'en lave les mains. Ce sera sous votre seule responsabilité. Seulement…

— Seulement ?

— Je donne mon accord, mais sachez que je reste persuadé que c'est une folie. Voilà.

L'amiral se calma et tenta de faire entendre le langage de la raison.

— Enfin, général, ne sommes-nous pas ici tous, soldats, marins, petits chefs, capitaines et grands chefs pour reconquérir les îles Falkland ? C'est une entreprise périlleuse qui coûtera beaucoup d'efforts. Il y aura des blessés, des morts sans aucun doute. Nous avons devant nous une tâche à laquelle nous devons nous préparer à chaque instant, qui doit accaparer toutes nos pensées, toute notre énergie. Ne croyez-vous pas que dans ces conditions c'est de la démence de nous amuser à faire la toilette d'une baleine ? Oh Dieu ! Le simple énoncé de cet acte me donne le vertige.

— Certes, repartit le général, mais il y a une autre manière d'envisager la chose. Vous avez évoqué les blessés et les morts futurs. Croyez-vous qu'il soit humain, estimez-vous même de bonne stratégie de refuser une distraction innocente à ceux qui vont laisser leur peau dans cette aventure ? J'ai tourné et retourné le problème sous tous ses angles. Mes hommes sont tous surexcités comme des enfants à la pensée de soulager la baleine de ses maux. Je n'y peux rien. La baleine s'est installée dans leur esprit. Leur refuser ce plaisir serait pour eux une terrible désillusion et risquerait peut-être de les pousser au désespoir. Mon expérience m'a enseigné qu'entre deux batailles sanglantes le théâtre aux armées est un élément important pour maintenir le moral des guerriers en bon état. Ici, il n'est pas question de faire appel à des artistes de bonne volonté. Par bonheur, un hasard providentiel à mis sur notre route...

— Par miracle, un hasard providentiel nous a envoyé la baleine ! explosa l'amiral. Seigneur, je parie que vos guerriers ont déjà pris d'innombrables photos de tante Margot et qu'elle trône au chevet de leur lit entre Marylin et Raquel.

— Mes officiers ont en effet constaté quelques expositions de ce genre, fit le général avec calme. Comment l'avez-vous deviné ?

— Tous mes marins ont fait de même ! s'écria l'amiral. Elle les a envoûtés. Eh bien, allez-y, faites la toilette de cet animal, grattez-la, bichonnez-la, rendez-la luisante comme un sou neuf pour qu'elle éclaire cette mer grise comme la statue de la Liberté éclaire le monde. Mais je prévois de grosses difficultés d'exécution dans votre projet.

— Lesquelles, amiral ?

— D'abord, comment ferez-vous pour amener vos transports de troupes aux côtés de la baleine ? Je ne veux pas de courses en zigzag dans le convoi.

— Il n'en est pas question. C'est elle qui viendra se coller au flanc de nos bateaux. C'est du moins ce que tout le monde espère et, d'après les renseignements que j'ai rassemblés sur l'intelligence de cet animal...

— Intelligence !

— C'est le mot qui circule dans toutes nos unités, employé aussi bien par les sans-grades que par les officiers et les experts en baleines. Hodges lui-même n'en est pas choqué quoiqu'il se pose des questions. Donc l'opinion générale est qu'elle s'approchera et présentera son dos aux ravaleurs aussitôt qu'elle aura vu les préparatifs faits sur les bateaux.

— Son dos ? réfléchit l'amiral ? Mais votre plan me paraît incomplet. Si agiles que soient vos lascars, si maîtres en l'art de travailler au bout d'une corde ou sur un échafaudage branlant, ils ne parviendront à atteindre que le dos de ce monstrueux animal, ou à la rigueur une étroite zone de ses flancs. Je suppose que vous n'avez pas l'intention de les faire plonger dans cette mer glacée.

— Pas les paras, certes, pas les gurkhas non plus. Remarquez qu'ils le feraient tous si on le leur demandait, mais ce n'est pas leur spécialité. Cela regarde les hommes-grenouilles, lesquels sont équipés pour affronter les eaux les plus froides et pour qui ce sera un jeu de plonger sous le ventre de la baleine.

— J'aurais dû m'en douter, grogna l'amiral. Vous allez mobiliser aussi vos hommes-grenouilles.

— J'en ai plusieurs équipes sous la main, tous volontaires, bien entendu. Avides de reprendre contact avec leur élément naturel qui est l'eau. Je pense que cela sera un excellent entraînement avant les missions que nous prévoyons pour eux.

— Je rends les armes, dit l'amiral en s'inclinant. Vous avez tout prévu. Mais j'y mets une condition : faites vite. Les folies les plus courtes sont les meilleures. Pour l'instant nous sommes encore dans une zone calme, mais quand nous aborderons celle où des avions ennemis pourraient nous attaquer, il ne sera plus question de se livrer à des excentricités comme celle où vous m'entraînez.

Le général lui donna sa parole que, la baleine y mettant de la bonne volonté, la manœuvre serait terminée en vingt-quatre heures au plus. Son état-major avait établi un emploi du temps rigoureux. Différentes équipes se succéderaient sans interruption de façon à ne pas perdre de temps.

— Vingt-quatre heures, déclara-t-il. Les ravaleurs travailleront de jour et de nuit. Un exercice nocturne sera un entraînement encore plus profitable pour mes hommes.

— Et vous avez sans doute l'intention d'allumer des projecteurs, protesta l'amiral.

— Pas le moins du monde. Mes soldats n'ont pas besoin de projecteurs. Ils y voient aussi bien la nuit que le jour.

L'amiral poussa un soupir et secoua la tête en signe de résignation.

4

LE lendemain, à l'heure que la baleine choisissait pour faire une visite aux différentes unités de la flotte, dès qu'elle fut en vue du premier transport de troupes, au signal donné par des guetteurs une première équipe de volontaires se trouva suspendue en moins d'une minute par des filins au flanc du bateau, invitant tante Margot à s'approcher en l'appelant par son nom et en gesticulant avec des outils. En même temps, une escouade d'hommes-grenouilles revêtus de leur combinaison prenaient la mer, attachés par de longues cordes qui se déroulaient à l'avant du bâtiment, les retenant sans les empêcher d'évoluer.

Les espoirs du général et de ses conseillers ne furent pas déçus. La baleine comprit très vite la signification de cette mise en scène. Elle n'eut que quelques secondes d'hésitation puis, après une série d'évolutions adroites, vint se ranger sagement contre la coque, sa tête au niveau de la proue, alors que sa queue atteignait presque la poupe. La manœuvre se déroula avec la précision imposée par une étude savante. A cheval sur des espèces de balançoires improvisées faites de bouts de planches, les soldats se démenaient tout le long de la bête avec une ardeur qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de manifester depuis longtemps, frottant, raclant, étrillant, prenant parfois appui

d'un pied où même des deux sur le large dos, que tante Margot maintenait de son mieux au-dessus des vagues. Les hommes-grenouilles passaient sous le ventre du Léviathan, armés des mêmes instruments et opéraient avec un enthousiasme comparable.

Ils y mettaient une telle fougue que, placés dans des positions inconfortables, ils n'auraient pu supporter de pareils efforts pendant plusieurs heures. Aussi l'état-major du général avait-il prévu un relais fréquent des équipes, ce qui permit à tous les hommes de ce transport de participer à l'opération, sagesse empêchant qu'il y eût des jaloux. Ensuite, la baleine se déplaça vers un autre bateau, où les soldats s'étaient préparés de la même façon et attendaient leur tour avec impatience. Ainsi, avec une alternance de bâbord et de tribord, l'opération fut terminée en un jour et une nuit comme le général l'avait promis.

Grâce aux efforts des exécutants et aux vertus de la merveilleuse organisation britannique, la baleine était débarrassée de toute sa vermine au petit matin du jour suivant. Sa peau était aussi luisante qu'un parquet fraîchement ciré et elle avait repris la belle couleur gris-bleu qui justifiait son appellation.

Quand les soldats du dernier transport eurent terminé leur tâche et regagné le pont, elle s'éloigna avec dignité du bateau et entreprit de remercier les équipages à sa façon : une série d'ondulations et de plongeons gracieux. Elle termina ses exhibitions par le tour qu'elle n'exécutait que dans les grandes occasions : un jaillissement brutal à la verticale, précédé d'un élan pris dans les profondeurs, projetant les cent cinquante tonnes de son corps bien au-dessus des vagues, suivi d'une chute spectaculaire dans une gigantesque gerbe d'écume avec un fracas qui retentissait dans toute la flotte.

— La voilà qui brèche après avoir sondé, remarqua

l'amiral, qui commençait lui aussi à être familiarisé avec le jargon des baleiniers.

Le général était venu lui annoncer le succès de l'opération, et tous deux contemplaient sur le pont du porte-avions les évolutions de tante Margot. L'amiral n'avait pu retenir une exclamation admirative devant la dernière performance de la baleine. Puis il devint songeur et se lança dans une sorte de monologue dans un style qui ne lui était pas habituel.

— Je me demande parfois d'où vient cette bête et ce qu'elle est exactement. Cette espèce d'envoûtement n'est pas naturel, qui s'est abattu d'abord sur les officiers et sur les marins du *Daring*, qui a gagné peu à peu toutes les unités de la flotte, puis vos soldats, ensuite vous-même, général. Ne sommes-nous pas en train de flotter sur un océan enchanté, plein de sortilèges ? Nos chères aïeules du Moyen Age n'avaient-elles pas quelques raisons de croire que des sorciers ou des sorcières ou le Diable lui-même peuvent s'incarner dans des corps d'animaux ? Elles percevaient ces esprits malins dans des chats ou dans des loups-garous. Pourquoi pas dans une baleine ? Tante Margot est-elle un démon échappé de l'enfer ou bien un messager du ciel ? Dieu a créé un gros poisson dans le seul but, semble-t-il, d'avaler Jonas pour le punir de ses péchés et de le recracher un peu plus tard lorsqu'il avait jugé l'épreuve suffisante. Il faudra que j'en parle au padre.

Il sortit de sa rêverie, tapa familièrement sur l'épaule du général et reprit son ton habituel.

— Entre nous, général, d'homme à homme, oubliez un instant que nous sommes les chefs de cette expédition et répondez-moi en toute franchise. Croyez-vous qu'il existe dans le monde une marine et une armée autres que les nôtres, capables de se conduire aussi follement que nous l'avons fait à propos d'une baleine ?

— En toute sincérité, je ne le pense pas, répondit en souriant le général.

— Je ne le crois pas non plus. Avec la marine américaine que je connais bien, beaucoup de ces problèmes ne se seraient jamais posés. Dès le premier écho du radar, elle aurait fait pleuvoir un déluge de feu sur tante Margot.

— Ce qui eût sans doute été dommage, car c'est vraiment une belle bête, conclut le général. Ce n'est peut-être pas un crime de faire preuve d'un peu d'originalité.

Quand elle eut terminé ses exhibitions, la baleine bleue se calma, adopta une allure détendue et fit encore une fois le tour des unités de la flotte pour faire admirer sa nouvelle et éclatante parure, se roulant parfois sur le dos pour montrer son ventre lisse, marbré gris-bleu et noir, constellé de taches blanches réapparues.

Elle prolongea cette promenade pendant près d'une demi-heure, avant d'aller reprendre le poste d'éclaireur qu'elle s'était choisi un peu en avant du destroyer *Daring*.

5

DANS un bureau militaire de Londres, Betsy et Joan, deux jeunes filles affectées au service de la censure, commençaient à dépouiller un monceau de lettres provenant de la flotte des Falkland. Un bateau rapide avait apporté ce courrier dans la Géorgie du Sud, d'où un avion l'avait acheminé vers la capitale britannique. Betsy, l'aînée, avait le grade de capitaine ; Joan, celui de lieutenant.

Leur surprise fut considérable lorsqu'elles s'aperçurent dès les premières lectures qu'il n'y était question que d'un animal. Alors que les précédentes lettres traitaient de la longueur et de l'ennui du voyage, ou encore laissaient transparaître les rêves belliqueux des marins et des soldats endurcis, les thèmes du présent courrier témoignaient tous d'une préoccupation unique bien différente : la baleine bleue.

— Ecoutez ça, Joan, dit Betsy en ajustant ses lunettes. J'en prends une au hasard. Je sais à l'avance ce que ce garçon va raconter.

Elle lut à haute voix une lettre d'un parachutiste, qui racontait en détail comment les hommes de son commando avaient passé des heures à racler le dos de tante Margot, et comment ils avaient été payés de leurs efforts

par une exhibition de danses triomphales qu'elle avait exécutées.

— Tante Margot, interrompit Joan, songeuse. On pourrait presque soupçonner un langage secret.

— Il s'agit d'une baleine. Cela ne fait aucun doute d'après la suite.

— Il est aussi question d'une baleine dans celles que je viens d'éplucher, reprit Joan. La plupart proviennent du destroyer *Daring*. Tante Margot, c'est cela, ces garçons l'ont baptisée ainsi. Toutes ces lettres roulent sur le même sujet et certaines sont très surprenantes. En voici une par exemple. Il s'agit d'un quartier-maître de ce bateau. Ecoutez ce qu'il écrit, à sa fiancée je crois

« Vous ne pouvez vous imaginer, ma chère, à quel point cette baleine est affectueuse et nous est attachée. Elle devient chaque jour un peu plus familière et elle est aussi obéissante que votre chien Black. Mr. Bjorg, qui a étudié les mœurs des cétacés, qui en sait plus long sur eux que tous les savants des académies et qui a réussi à terre à faire faire des tours étonnants à des dauphins, Mr. Bjorg est parvenu à entrer en communication avec tante Margot au moyen de ce qu'il appelle un sifflet silencieux. Silencieux, car quand il s'en sert, nous n'entendons aucun son, nous ; mais la baleine perçoit les signaux qu'il lui envoie ainsi, ce qui tient du prodige. Hier, alors que nous étions au repos, quelques marins et moi, et avec l'autorisation de Mr. Clark (notre commandant, un chic type), Mr. Bjorg nous a fait une démonstration de la bonne volonté, de l'intelligence et de l'obéissance de cette bête. Nous étions assis en cercle sur le pont autour de lui et il demandait à chacun de nous, l'un après l'autre :

« — Voulez-vous, John, qu'elle s'approche du bateau ou qu'elle s'en éloigne ?

« — Voulez-vous, George, qu'elle passe de bâbord à tribord ?

« — Désirez-vous, Lucian, qu'elle reste immobile et qu'elle se laisse dépasser par le *Daring* ?

« Après chacune de ces questions, et selon la réponse de John, de George et de Lucian, il donnait de petits coups de langue sur son espèce de sifflet. Je vous répète ma chère que nous n'entendions aucun son, mais tante Margot exécutait aussitôt la manœuvre commandée. C'était stupéfiant. Nous étions tous émerveillés. Le gros Lucian, dont la famille croit encore aux fantômes, a marmotté quelques mots où il était question de sorcellerie. Pour moi, qui ne crois ni aux sorciers ni aux fées, cela m'a rappelé ces séances de voyance où un monsieur interroge une dame qui a les yeux bandés, laquelle lit par seconde vue les lettres et les chiffres inscrits sur les papiers d'identité se trouvant dans le portefeuille d'un spectateur choisi au hasard. Le clou de la séance a été lorsque Mr. Clark (un chic type, je vous l'ai dit, réglo dans le service, mais qui ne dédaigne pas de causer avec nous quand nous sommes au repos) lorsque Mr. Clark, qui passait sur le pont, s'est arrêté et s'est adressé à Mr. Bjorg :

« — Demandez-lui donc de décrire un cercle autour du destroyer.

« — Je ne suis pas sûr qu'elle y parviendra, a répondu en riant Mr. Bjorg. Il n'y a pas longtemps que son éducation est commencée, mais je peux toujours essayer.

« Ce qu'il a fait en donnant encore de petits clappements de langue sur son sifflet silencieux. Nous étions tous haletants. Eh bien, le croirez-vous ma chère ? Le tour a réussi. Tante Margot a décrit un large cercle autour de nous. Oh ! Avec des arrêts, des hésitations, quelques erreurs, que Mr. Bjorg parvenait à corriger par ses signaux. Et elle est revenue à son point de départ. N'est-ce pas prodigieux ? »... Que pensez-vous de cela, Betsy ?

— Prodigieux ! bougonna Betsy en fronçant le sourcil. Ce qui me paraît prodigieux, c'est que tous ces garçons

n'ont pas une pensée pour leurs parents, pour leurs amis, qui souffrent de les savoir exposés à mille dangers dans cette guerre. Ils n'ont qu'une idée en tête. Ecoutez ceci, Joan. C'est le chef cuisinier à bord de ce même destroyer qui s'exprime de cette façon :

« Tante Margot se montre de plus en plus familière et j'aurais voulu lui montrer que nous lui sommes reconnaissants de sa fidélité à nous accompagner et de ses efforts pour nous divertir. Mais ce n'est pas facile. J'avais dans l'idée de lui lancer quelque friandise quand elle vient nager tout près de notre bateau, ce qu'elle fait souvent. J'avais d'abord cru que c'était l'odeur de la cuisine qui l'attirait, mais ce n'est pas cela. Elle n'est pas intéressée, comme un chien qui viendrait mendier un os. Mr. Bjorg, qui connaît les mœurs de ces bêtes mieux que personne, m'a appris que si elle a l'ouïe extraordinairement développée malgré des oreilles dont le pavillon est à peu près invisible, la baleine ne sent à peu près rien. Donc, après avoir réfléchi à ce qui pourrait tenter l'appétit d'un si grand corps, j'allais lui jeter un quartier de viande qui se trouvait en surplus dans ma réserve. Mr. Bjorg m'a aperçu et m'en a empêché à temps. La baleine bleue, m'a-t-il enseigné, a un gosier très étroit et ne peut se nourrir que de plancton, particules microscopiques en suspension dans la mer, ou à la rigueur de tout petits crustacés. Un gigot ne passerait pas. Un morceau de sucre ? ai-je alors demandé à Mr. Bjorg. Pas même du sucre en poudre, m'a-t-il répondu sur un ton assez sévère. Comme ses sœurs, tante Margot est habituée à un régime tout ce qu'il y a de plus salé, et la moindre dérogation pourrait la rendre malade.

« Alors, j'ai pilé en miettes très fines quelques paquets de biscuits salés que l'on distribue aux hommes avec leur bière. Après avoir réfléchi, Mr. Bjorg a admis que cela ne pourrait pas lui faire de mal. J'ai répandu sur la mer une grande quantité de cette poudre lorsqu'elle s'approchait

du bateau et j'ai eu la satisfaction de voir sa bouche engloutir cette pitance, mélangée au plancton sans doute. Un bien petit cadeau pour une telle géante, mais je ne peux pas faire davantage. » Que pensez-vous de cela, Joan ?

— Que Dieu les bénisse ! Je trouve cela touchant.

— Touchant ? protesta Betsy. Pour moi, que le diable m'emporte s'ils ne sont pas tous en train de devenir gâteux sur ce destroyer. Cette baleine leur a jeté un sort. Pas un mot pour signaler s'ils sont en bonne santé, si la mer est calme ou houleuse. Pas une remarque au sujet des prochaines rencontres avec l'ennemi.

— Ils semblent envoûtés de la même façon à tous les échelons, remarqua Joan, même les officiers. Ecoutez encore ce que raconte à sa femme le commandant du *Daring*.

Betsy écouta avec une moue de plus en plus réprobatrice, tandis que Joan avait tendance à s'attendrir. Le lieutenant commander décrivait en termes lyriques la manière dont la baleine, après un essai infructueux suivi d'une longue cogitation, avait eu la présence d'esprit d'aller se présenter à tribord du destroyer pour se faire nettoyer le côté gauche de sa bouche. Joan lut ses derniers commentaires de la scène.

« — Cela peut vous paraître ridicule, ma chérie, mais je vous avoue que pendant les minutes qu'ont duré sa tentative maladroite, sa réflexion et finalement son succès, j'ai été en proie à une forte émotion. J'ai éprouvé un peu les mêmes sentiments, la même alternance d'angoisse et d'espoir que lorsque notre chère Mary, qui n'avait encore marché qu'à quatre pattes, s'est redressée à demi sur ses deux jambes, puis est retombée, enfin s'est relevée encore pour réussir à faire un premier pas triomphal... » Que dites-vous de ça, Betsy ?

— Je dis que ce n'est pas là le langage normal d'un officier de marine. Je répète qu'ils sont tous en train de

retomber en enfance et je soupçonne qu'il se passe quelque chose d'insolite à bord de ce destroyer.

— J'ai là une lettre de ce Bjorg, dont il a été question plusieurs fois. Elle est adressée à son fils, qui habite un de nos ports. Voici ce qu'il écrit :

« — ... Devant de pareilles dispositions chez cet animal, j'ai pensé qu'il était possible de faire son éducation et d'en obtenir des traits d'intelligence au moins aussi remarquables que ceux que nous avons pu susciter chez les dauphins. Et je suis en passe de réussir. Vous m'accorderez que c'était beaucoup plus difficile. Je n'avais pas tante Margot toujours à portée de la main, ni les moyens de récompenser ses efforts par une friandise, ce qui est une des clés du dressage. Mais je sentais que j'avais affaire à un sujet exceptionnel et j'ai imaginé un moyen d'entrer en communication. Les animaux marins, vous le savez, sont sensibles aux ultrasons, comme les chiens mais bien davantage, j'en ai eu la preuve. Si celui-ci et son compagnon n'avaient réagi qu'à retardement au faisceau de l'asdic, c'était peut-être parce qu'ils n'éprouvaient aucune raison de s'affoler ; mais ils avaient tout de même accusé le coup, malgré la grande profondeur. J'ai retrouvé dans mes bagages un de ces sifflets silencieux qui émettent de telles ondes, qui servent pour le dressage des chiens et que nous avions utilisé pour des expériences avec nos dauphins. J'ai fait des essais sur tante Margot et le résultat a dépassé mon espérance. En très peu de temps, j'ai pu établir avec elle une sorte de code, qui échappe à toutes les autres créatures. Suivant la longueur et l'intensité de l'ultrason, elle se rapproche ou elle s'éloigne. Elle file tout droit ou elle tourne à droite ou bien à gauche, obéissant à mon commandement. Quand elle se trompe, il suffit d'une longue série de vibrations précipitées pour lui faire comprendre son erreur et pour qu'elle reprenne bien vite le bon chemin. Si nous avions le temps, je suis certain que je parviendrais à lui faire exécuter des performances

encore plus étonnantes qu'à nos dauphins... ». Inutile de vous en dire plus long, Betsy. Cela confirme et explique en quelque sorte la lettre du quartier-maître, alors qu'on aurait pu penser que celui-ci était fou.

— Peut-être le sont-ils tous deux, murmura Betsy, en levant les yeux au ciel.

— Il ne me semble pas que ce courrier soit passible de la censure, remarqua Joan, qui faisait ses premières armes dans le service. Il ne s'agit pas de secrets militaires.

— Je ne le pense pas, mais c'est tout de même assez étrange pour être signalé au patron.

Ce qu'elle fit. Le colonel qui dirigeait le service resta lui aussi perplexe et rêveur devant la mentalité reflétée par ces lettres. Cependant, après avoir longuement réfléchi, il convint que ces propos ne méritaient pas d'être censurés. Mais il enjoignit aux jeunes filles d'éplucher avec un soin particulier le reste du courrier, ainsi qu'un deuxième envoi que l'on attendait les jours suivants. Elles devraient alors lui faire un rapport complet, en mettant en valeur les échantillons les plus remarquables. S'il s'en dégageait le même parfum d'extravagance, il jugerait s'il y avait lieu d'alerter les autorités supérieures à propos de l'état d'esprit inquiétant qui régnait dans l'expédition des îles Falkland.

C'était un travail considérable, car cela représentait des milliers de lettres. Betsy et Joan l'entreprirent sans plus tarder, la première faisant une moue rechignée quand elle découvrait une prose ayant toute l'apparence de la folie, la jeune Joan ne pouvant réprimer un sourire au récit des merveilleuses aventures de tante Margot.

6

LA flotte approchait des îles et se trouvait maintenant à la limite de la zone dangereuse. Toutes les unités étaient en état d'alerte permanente, mais aucun avion n'avait été encore signalé. Le ciel était souvent obscurci par une brume épaisse, soudée aux nuages, qui rendait difficiles les raids aériens. Une pluie glaciale s'abattait souvent sur la mer, parfois mêlée de quelques flocons de neige. Les marins avaient revêtu leurs vêtements les plus chauds sous leur ciré. La baleine bleue continuait à précéder le convoi et ne semblait pas souffrir de la rigueur du climat.

Le commandant du *Daring* fut appelé un matin sur la passerelle par l'officier de quart, qui lui déclara avoir aperçu sur la mer un objet qu'il n'avait pu identifier.

— C'est la baleine qui a attiré mon attention, Sir. Elle semble jouer avec lui. Une épave sans doute, mais qui a une drôle de forme. La brume m'empêchait de le distinguer avec netteté, mais la voilà qui s'éclaircit. Là-bas. A moins d'un quart de mile.

Tous deux regardèrent à la jumelle. La baleine avait en effet un comportement singulier. Son énorme tête poussait devant elle l'objet, qui paraissait par moments, avoir la dimension et la forme d'un tonneau. Clark répondit à une suggestion de l'officier de quart :

— Ce n'est pas un tonneau, ou alors il vient de loin.

J'ai sévèrement défendu qu'on lui en jetât un. Personne ne serait assez fou pour désobéir. Tout le monde a compris que ce n'est plus le lieu ni l'heure de plaisanter.

Cela avait été un amusement des marins quelques jours auparavant de lancer à la baleine deux ou trois barriques vides, avec lesquelles elle jouait comme avec un ballon. Mais ce genre de distractions avait été formellement interdit, alors que la flotte approchait de la zone dangereuse. Pourtant, l'objet apparu dans le voisinage du *Daring* était à peu près cylindrique et tante Margot en usait avec lui comme elle l'avait fait avec les tonneaux. Il était presque complètement immergé et, de la passerelle, ils ne pouvaient entrevoir sa forme que lorsqu'elle le faisait rebondir en lui donnant de petits coups avec sa tête, un peu comme le nageur d'une équipe de water-polo. La brume avait tendance à se déchirer, mais des rideaux encore suspendus dans l'air, agités par le vent, rendaient l'observation intermittente. Pendant un intervalle d'éclaircie un peu plus long, ils distinguèrent l'épave avec plus de netteté, alors que la baleine l'avait projetée au-dessus d'une vague. Clark pâlit et poussa un juron.

— Une mine ! s'écria-t-il. Seigneur ! Et la voilà qui cogne là-dessus comme sur un punching-ball !

Il fit aussitôt mettre en panne et donna des ordres précipités. Les canons furent braqués sur l'engin et aussi obligatoirement sur la baleine, qui semblait prendre plaisir à son jeu. Le couple était à quelques centaines de yards du destroyer. Clark allait commander le feu pour faire sauter la mine, quand il eut un remords et se ravisa.

— Appelez-moi Bjorg, vite.

Un instant plus tard, Bjorg était à son côté et observait la scène d'un œil qui n'avait pas besoin de jumelles. En quelques phrases rapides, le lieutenant commander le mit au courant de la situation critique, telle qu'elle s'était présentée en un éclair à son esprit.

— Une mine, pas une mine de contact, sans quoi elle

aurait déjà explosée sous les coups de boutoir que lui assène votre satanée baleine. Ce genre d'engins est réglé pour résister aux chocs et pour éclater seulement dans le voisinage d'un champ magnétique comme celui que propage avec lui un gros bateau. Je vous expliquerai cela plus tard. Cela veut dire en clair que si la mine s'approche à petite distance, nous allons sauter. J'ai donné l'ordre à mes canonniers d'ouvrir le feu pour la détruire si elle franchit la limite de sécurité. Or votre baleine est en train de nous l'amener sous le nez, comme si elle pensait que son manège pouvait nous divertir.

— C'est sans doute ce qu'elle imagine, Sir, commenta Bjorg, qui ne perdait jamais son calme.

— Si elle s'approche à moins de cent, non cent cinquante yards, je suis obligé de faire tirer pour détruire ce maudit engin.

— Et faire sauter tante Margot du même coup.

— Je n'y peux rien.

— Sans tenir compte du service qu'elle vous a rendu en signalant cette mine.

— Je n'y peux rien, répéta Clark sur un ton froid.

— Cent cinquante yards, avez-vous dit, Sir ? C'est à peu près la distance limite à laquelle elle perçoit mes signaux. Elle n'en est pas loin. Donnez-moi une minute.

— Trente secondes, pas une de plus, trancha le commandant du *Daring* en regardant sa montre.

Bjorg porta le sifflet silencieux à sa bouche et commença à moduler les vibrations auxquelles l'oreille humaine est insensible. Au début, la baleine ne parut pas leur accorder la moindre attention et continua son jeu mortel en s'approchant encore du bateau. Le regard fixé sur sa montre, Clark avait levé le bras pour indiquer que le délai accordé allait se terminer.

— Attendez, Sir, cria Bjorg. Je crois que je l'ai accrochée.

La baleine avait soudain cessé son manège. Elle était

maintenant presque immobile, à peu près à la distance limite fixée par l'officier. Celui-ci abaissa son bras d'un geste lent et s'essuya le front.

Bjorg continua sa série de messages. Tante Margot hésita pendant un assez long moment, comme si elle était contrariée d'être dérangée au milieu d'une récréation. Enfin, elle parut se résigner et commença à s'écarter lentement de la mine. Tout l'équipage du destroyer poussa en même temps que Clark un soupir de soulagement.

Le lieutenant commander attendit qu'elle se fût éloignée à une assez grande distance avant de donner l'ordre d'ouvrir le feu. Le deuxième obus toucha le but. La mine explosa dans une immense gerbe d'eau. Tous ceux qui observaient la baleine en cet instant furent frappés par sa réaction. Elle s'était immobilisée, la tête à demi plongée dans l'eau tournée vers le feu d'artifice, son attitude exprimant la même perplexité pensive qu'elle avait eue lorsqu'elle cherchait à résoudre le problème du nettoyage de sa bouche.

— Nous lui devons une fière chandelle, Sir, dit Bjorg. Sans elle, avec la brume, vous n'auriez pas repéré à temps cet engin presque complètement immergé. Le destroyer se dirigeait droit dessus. Et vous alliez l'abattre !

— Soyez persuadé que je l'aurais fait, mais avec regret. Je reconnais volontiers que c'est mieux ainsi. Toutefois, nous n'aurions peut-être pas sauté. Comme la plupart des unités de la marine, le *Daring* est muni d'un dispositif électrique qui réduit son champ magnétique, en prévision de rencontres de ce genre. Mais ce n'est pas une protection absolue et je n'aurais pas risqué cette chance.

Entre-temps, le haut commandement avait envoyé en avant deux patrouilleurs spécialisés dans le repérage et la destruction des mines. Toujours curieux des choses de la mer, Bjorg demanda des explications sur leur manière d'opérer. En même temps que les bateaux manœuvraient,

Clark lui montra que chacun d'eux traînait un câble de longueur différente, muni à son extrémité d'une électrode, laquelle était soumise à un fort courant électrique. Le champ magnétique ainsi créé était assez puissant pour affecter et faire détoner toute mine se trouvant entre les deux électrodes et sur une surface assez étendue de chaque côté.

— Je ne pense pas qu'il puisse y avoir ici un champ de mines, ajouta-t-il. Nous sommes encore trop loin des îles. Il s'agit sans doute d'un engin placé près des côtes, qu'un fort courant aura entraîné. Cependant, il peut y en avoir d'autres dans le même cas.

Pendant qu'il donnait ces explications, tous deux avaient un peu oublié la baleine. Celle-ci était restée immobile depuis la destruction de la mine dans la même attitude réfléchie. Elle semblait observer maintenant les évolutions des patrouilleurs avec un intérêt soutenu.

— Elle n'a pas eu peur de l'explosion, remarqua Clark.

— Elle a senti, affirma Bjorg, qu'elle avait échappé à un danger et que, du même coup, elle nous en avait préservés.

— Que fait-elle donc en ce moment ? La voilà qui semble se réveiller et qui s'éloigne.

— Elle agit maintenant de son propre chef, Sir, dit Bjorg avec la surexcitation soudaine que suscitait toujours chez lui une initiative de la baleine. Elle est maintenant hors de portée de mes ultra-sons. Je vous prédis qu'elle a tout compris et qu'elle se prépare à agir en conséquence.

La baleine s'éloignait à vive allure, mais décrivait de larges sinusoïdes, un peu comme les patrouilleurs, mais le plus souvent entre deux eaux, revenant parfois sur son chemin, ne laissant pas un pouce d'océan inexploré.

— Un chien de chasse qui bat un champ en quête de gibier, commenta Bjorg ; la tête immergée parce qu'elle y voit beaucoup mieux dans l'eau que dans l'air, et parce que dans son élément elle est guidée par d'autres sens

mystérieux plus subtils que la vue. Elle s'est donné la même mission que vos patrouilleurs. Ces sens jouent pour elle le même rôle que leurs électrodes. Elle se garde bien de les gêner d'ailleurs. Ils opèrent à tribord ; elle se charge de bâbord. Je vous parie que la surface qu'elle couvre sera ratissée aussi bien que vos spécialistes pourraient le faire.

— Vous pourriez bien avoir raison, murmura Clark, qui commençait à partager la foi de l'ancien baleinier à propos des possibilités de tante Margot.

— Là, que disais-je? s'écria Bjorg au comble de l'exaltation. Voilà qu'elle est tombée en arrêt sur une autre pièce de ce gibier qu'elle quêtait. Elle a débusqué une deuxième mine, Sir ! Et que fait-elle ? Va-t-elle jouer avec cet engin comme avec un ballon et taper dedans comme une folle ? Oh non ! Pas si bête. Elle a compris que c'était du sérieux. Elle le pousse devant elle avec toute la douceur dont est capable ce corps monstrueux dans cette mer agitée.

C'était exactement la manœuvre à laquelle se livrait tante Margot. Après l'avoir admirée, Clark sentit son inquiétude se réveiller.

— Mais elle pousse la mine vers nous, s'écria-t-il.

— Bien sûr. Elle est encore loin, mais elle se rapproche. Ne saisissez-vous pas son intention ?

— Je comprends que si elle s'approche trop près, par tous les saints, malgré les services rendus, je me trouverais encore dans l'obligation de l'abattre. Envoyez-lui donc un message, Bjorg. Qu'elle reste à distance.

— Elle est encore hors de ma portée, Sir ; d'ailleurs, c'est inutile. Elle ne viendra pas près du bateau. Je n'aurai pas besoin de le lui commander. Tous ses efforts tendent à amener sa proie (une sorte d'ennemi comme un épaulard, mais qui n'est dangereux que pour nous) à l'amener à bonne distance de vos canons, pour que vous lui fassiez subir le même sort qu'à ces tueurs. Quand elle y aura réussi, elle s'écartera d'elle-même. Elle prendra le large,

vous laissant le soin de détruire l'ennemi. Je m'excuse, Sir, mais je ne vous obéirai pas. Je ne lui enverrai aucune instruction... Tenez, que vous disais-je ? Tante Margot a accompli sa mission. Elle se met à l'abri.

D'un geste résolu, il remit son sifflet silencieux devenu inutile dans sa poche. Il avait vu juste une fois encore ; après avoir donné une dernière poussée précautionneuse à la mine, la baleine s'en écartait, prenait du champ à vive allure pour aller se poster en observation à quelques centaines de yards.

Son attente fut de courte durée. Un seul coup de canon du destroyer suffit pour faire sauter la mine. Une autre explosion retentit comme un écho, celle d'un troisième engin que la technique perfectionnée des patrouilleurs avait provoquée. Ensuite, le démineur humain et la baleine se remirent en quête, chacun de son côté, avec des armes différentes mais aussi efficaces. Ce furent les seules mines détectées ce jour-là.

— Je bénis le ciel de m'avoir accordé la faveur de voir de mes yeux un tel miracle, murmura Clark. Bjorg, votre baleine est prodigieuse.

— Elle fait des progrès à chaque instant, Sir. Je vous le prédis encore : un jour viendra où elle n'aura plus besoin de recevoir des ordres.

7

LA bataille était engagée sur mer et dans les airs. La flotte s'était déployée au large de Soledad, la plus grande des îles Falkland. L'aérodrome de Port Stanley avait été enfin sérieusement endommagé par des raids de bombardiers lourds venus de très loin. Un autre, aménagé sur un îlot, avait été neutralisé par un commando d'hommes-grenouilles. Mais des avions à long rayon d'action, partis de la côte de l'Argentine, faisaient de fréquentes incursions dans le secteur et attaquaient l'armada britannique. Apparitions rapides, les appareils ne disposant que de quelques minutes pour lâcher leurs bombes avant de reprendre le chemin du retour pour regagner leur base éloignée, mais interventions meurtrières grâce à l'audace et à la maîtrise des pilotes, qui n'hésitaient pas à prendre des risques énormes pour s'opposer à un débarquement que l'on sentait imminent et pour contrarier le déluge de feu que les unités de la flotte britannique faisaient pleuvoir chaque jour sur les points stratégiques de l'île. Plusieurs bateaux avaient été durement touchés et deux d'entre eux coulés. On comptait déjà un certain nombre de victimes et pas mal de blessés parmi les marins, et aussi du côté des aviateurs ennemis. Dans cette atmosphère de guerre, l'attention s'était un peu détournée de la baleine.

La baleine, elle, contrairement aux prévisions de l'amiral, n'avait pas été chassée par le déchaînement des canons et des bombes. Elle continuait d'évoluer parmi les unités de la flotte, mais d'une manière différente et avec prudence. Surprise d'abord par le vacarme infernal suscité par les hommes dans une région en général paisible, troublée seulement à l'occasion par des rafales de bourrasque ou par les cris d'un troupeau de phoques pourchassés par des épaulards, la baleine semblait s'y être accoutumée. Bjorg prétendait qu'elle s'était *adaptée* à l'état de guerre et le médecin Hodges n'était pas loin de partager cette opinion.

Comme les populations des cités alertées par des sirènes, la baleine bleue avait acquis le réflexe de se mettre à l'abri des bombardements. Elle le faisait à sa façon, qui n'était pas une des plus mauvaises, en sondant dans les profondeurs de l'océan dès l'approche d'une escadrille. Là, avec deux ou trois cents pieds d'eau au-dessus d'elle, elle était mieux protégée que dans un abri bétonné. Elle était avisée du danger non par des sirènes mais grâce à l'acuité et à la précision de son ouïe, qui avait appris à faire la distinction entre le bruit des moteurs des bateaux amis et ceux des avions ennemis, peut-être aussi par la vertu d'autres sens mystérieux qui échappent aux humains, comme le soutenait encore Bjorg. Elle était ainsi avertie le plus souvent bien avant les radars, rendus à demi aveugles par les hautes vagues et par la tactique des aviateurs argentins, qui s'approchaient en rasant les flots.

Elle restait alors en plongée, retenant son souffle aussi longtemps qu'elle le pouvait. Quand elle remontait à la surface, l'alerte était en général terminée. Si ce n'était pas le cas, si des bombes tombaient encore du ciel, lâchées par d'autres escadrilles qui avaient pris le relais, elle faisait le gros dos, se hâtait d'expulser les trois ou quatre mètres cubes d'air vicié qui gonflaient ses poumons, d'aspirer goulûment une quantité équivalente d'air frais, puis sans

s'attarder allait de nouveau chercher un refuge dans les abîmes contre la folie destructrice des hommes.

Quand enfin, émergeant de nouveau, elle constatait que le ciel était redevenu calme, les avions ennemis ayant fait demi-tour, à l'exception de ceux dont les débris encore fumants jonchaient la mer, la baleine contemplait ces vestiges d'un œil étonné et chagrin. Elle regardait surtout avec commisération la fumée noire qui s'échappait de certaines unités de la flotte durement touchées. Elle se faufilait alors de l'une à l'autre, flairant les décombres avec inquiétude, comme les rescapés d'un bombardement parcourent fébrilement les rues de la ville, avec la hantise angoissée de découvrir le cadavre d'un être cher parmi les ruines. Enfin, son instinct la ramenait toujours auprès du destroyer *Daring*. Alors, constatant qu'il paraissait indemne et qu'aucun panache de fumée funèbre ne s'échappait de ses flancs, tante Margot rassurée se livrait à ses manifestations chorégraphiques par lesquelles elle extériorisait son soulagement et sa joie.

Le destroyer avait échappé jusqu'alors aux coups les plus rudes et n'avait été touché que superficiellement. Il avait eu de la chance. Une bombe avait traversé le pont et s'était logée près d'une soute à munitions. Par bonheur, elle n'avait pas explosé et les spécialistes avaient réussi à la rendre inoffensive. Deux ou trois marins seulement avaient été blessés lors de l'impact. Clark avait remercié le ciel de ce qui lui paraissait un miracle. Certains membres superstitieux de l'équipage n'étaient pas loin d'attribuer ce prodige à la présence d'une mascotte protectrice : tante Margot, la baleine bleue.

Celle-ci était maintenant livrée à elle-même. Bjorg, son cornac comme l'appelait Clark en plaisantant, avait été transféré sur un des transports de troupes. Ceux-ci croisaient un peu à l'écart des batailles et se préparaient secrètement à débarquer à l'ouest de la grande île, alors que les Argentins les attendaient ailleurs, tandis que les

unités de la flotte détournaient l'attention de l'aviation ennemie. Le haut commandement avait estimé que Bjorg, avec sa connaissance du terrain, était tout désigné pour servir de guide aux premiers contingents qui prendraient pied sur cette île.

La baleine avait tout d'abord paru décontenancée de ne plus recevoir les signaux du sifflet silencieux. Elle avait manifesté quelque nervosité, tournant autour du *Daring* et venant heurter la coque de sa tête. Puis, elle avait pris son parti de ce départ et s'était calmée. Comme l'avait répété l'ancien baleinier en quittant le bord du destroyer, elle était maintenant assez évoluée pour se conduire seule dans l'existence.

8

— VOILA bien autre chose, dit Betsy avec impatience, en se renversant en arrière sur le siège qu'elle occupait en face de la jeune Joan et en relevant sur son front les lunettes qui lui étaient indispensables pour déchiffrer l'écriture souvent mauvaise des lettres. Cette fois, il ne s'agit pas d'un quelconque sans-grade, ni d'un quartier-maître ni même d'un lieutenant commander. La lettre que j'ai là émane d'un officier supérieur, un médecin colonel, spécialiste des maladies mentales, et qui doit être un savant par-dessus le marché, étant donné les termes qu'il emploie. Elle est adressée à un ami, médecin lui aussi et membre d'une académie. Eh bien, au début, il est un peu question de l'état d'esprit des hommes, bien sûr c'est sa spécialité, mais après surtout, à l'exclusion de tout autre sujet, de la mentalité de la baleine.

— La baleine encore, murmura Joan pensive.

— Encore et toujours. Si les savants se mettent aussi à divaguer, c'est vraiment un symptôme alarmant.

— Il n'y a pas que les marins, les soldats et les savants, remarqua Joan. J'ai là une lettre d'un ecclésiastique, un pasteur, adressée à un autre pasteur. Même souci exclusif.

Après avoir épluché un premier courrier, les deux jeunes filles de la censure en avaient reçu un second, aussi

volumineux, expédié juste après la rencontre des mines magnétiques. Elles n'en étaient plus à s'étonner de la prose qu'elles avaient pour mission de passer au crible. Betsy haussait les épaules avec impatience. Joan prenait parfois plaisir à cette lecture, comme elle l'aurait fait à celle d'un passionnant roman. L'esprit qui s'en dégageait était orienté vers un pôle unique : la baleine bleue. Les premières lettres racontaient en détail la toilette de tante Margot, à laquelle tous les soldats avaient participé. Les dernières ne tarissaient pas d'éloges sur l'exploit accompli par la nouvelle idole en détectant les mines magnétiques et en les amenant à portée des canons. Le style variait. Quelques-unes témoignaient d'une exaltation de leur auteur touchant au mysticisme. Il y avait ceux qui n'étaient pas loin de considérer tante Margot comme une fée ou comme une sorcière, incarnée dans un corps d'animal ; ceux aussi qui lui vouaient un culte laissant présager la naissance d'une religion nouvelle.

La lettre d'un caporal gurkha, adressée à ses parents au Népal, était assez curieuse à ce point de vue. Après avoir relaté les singulières performances de la baleine, il s'exprimait ainsi :

« Mes chers parents, nuit et jour, le temps s'écoule lentement et je me pose des questions. Nous savons tous que Dieu se réincarne périodiquement sur la Terre pour combattre le mal et rétablir la justice. A propos de notre baleine, je ne puis m'empêcher de songer aux dix avatars de Vishnou, le Protecteur. Parmi ceux-ci, il y a dans l'ordre, vous ne l'ignorez pas, quelques animaux : une tortue, un sanglier, un monstre moitié homme moitié lion destiné à abattre Hiranyakasipu, l'infidèle adorateur de Siva le Destructeur. Les incarnations suivantes de Vishnou furent accomplies dans des corps humains un nain ; le premier Rama ; puis l'autre Rama, fils de Jamadagni ; Krishna et enfin Buddha. Parmi tous ces avatars, mes chers parents, celui qui me frappe le plus est

celui que je n'ai pas cité plus haut : le premier, le *matse-avatar.* Il est représenté dans la fameuse grotte d'Elephanta, petite île au large de Bombay, où vous m'aviez emmené en pèlerinage alors que j'étais encore enfant. La grotte, la cave plutôt car c'est une construction bâtie par l'homme, est très ancienne. Elle date de sept siècles avant le Christ, comme on a coutume de s'exprimer en Occident. Vishnou le Protecteur est représenté comme un homme pour la partie supérieure. Quant à la partie inférieure, certains ont pensé qu'il s'agissait d'un gros poisson, mais on s'accorde aujourd'hui à estimer qu'elle ressemble beaucoup plus à une baleine, malgré des imperfections de détail dues à la maladresse de l'artiste. C'était donc bien une baleine la première incarnation de Vishnou. Maintenant, si vous avez bien compté, cela ne fait que neuf avatars. Le dixième, vous le savez aussi bien que moi, ne s'est pas encore manifesté en ce monde. Nous en sommes encore à l'attendre. Certains gourous, qu'on appelle ici des prophètes, ont cru pouvoir le désigner à l'avance du nom de Kalki et le décrire sous la forme d'un cheval aux ailes blanches animé, je ne sais pourquoi, de mauvaises intentions : détruire la Terre par exemple, ce qui est en complet désaccord avec ce que nous savons de la bonté de notre Dieu. Invraisemblable ; j'ai appris ici, ne m'en veuillez pas mes chers parents, à ne pas croire aveuglément les rêveries des gourous et des prophètes.

« Nous l'attendons, et avec quelle ferveur ! ce dixième avatar de Vishnou. Je devrais dire : nous l'attendions car il ne fait guère de doute pour moi qu'il s'est déjà réalisé. Le miracle s'est accompli. Le Protecteur s'est incarné, comme il était annoncé par les gourous d'antan, plus sérieux que ceux d'aujourd'hui, mais il a choisi pour cette ultime apparition terrestre la même forme que pour la première, nous donnant ainsi une belle démonstration de l'harmonie divine. Voilà la vérité telle que je l'ai entrevue au cours de mes longues nuits de méditation et de prière :

la dernière réincarnation de Vishnou est une baleine, notre baleine bleue, que les Anglais ont baptisée je ne sais pourquoi tante Margot et qui, loin de vouloir détruire la Terre, revit pour continuer son rôle de protecteur des hommes. Nous, soldats de l'expédition des Falkland, nous avons été les premiers à bénéficier de sa puissance bienfaisante et j'aurai eu l'honneur de débarrasser de toutes ses impuretés le dos de notre Dieu. »

— Dans la lettre du pasteur, déclara Joan, il y a quelques traits qui rappellent celle du caporal gurkha. Les croyances sont très différentes, mais il s'en dégage la même suggestion du caractère surnaturel de la baleine. Il écrit ceci, écoutez Betsy :

« J'ai réfléchi toute la nuit à la nature de cette baleine… »

— Il commence en tout cas de la même façon, commenta Betsy.

— Exactement. « et j'ai relu avec la plus grande attention le livre de Job chapitre XLI, Isaïe XXVII et les psaumes chapitre CIV, dans lesquels le Léviathan est décrit. Eh bien, ma conviction est faite : il n'est pas possible que le monstre affreux dont il est question soit une baleine, comme certains le croient. Il y a là une interprétation inexacte et dangereuse de l'Ancien Testament, que je veux m'employer à combattre dès mon retour en Angleterre. Quoi ! Ce dragon que le Seigneur voudrait faire périr en le frappant de sa terrible épée, comme dit le prophète, serait un innocent cétacé ? Quoi encore ! *Son corps est semblable à des boucliers d'airain fondu et couvert d'écailles, qui se serrent et qui se pressent ?* Cela ne ressemble en rien à la peau de notre baleine, qui est lisse et d'une couleur agréable à regarder. Un monstre d'aspect repoussant qui répand la terreur ? Allons donc ! Et le point de vue moral est encore plus invraisemblable. *Un cœur dur comme la pierre ?* Alors que notre baleine montre

en toute circonstance une âme sensible et charitable. Satan incarné, comme certains le prétendent encore ? Je me mettrais en colère si ce n'était un péché. Un ange, une matérialisation du génie du Bien, voilà comment elle m'apparaît ? »... Inutile, je crois, de vous en lire plus long, Betsy. Suivent d'autres citations de la Bible, en latin cette fois, avec même des mots hébreux. Je retiens que, comme pour les autres, les pensées de ce pasteur sont axées sur la baleine.

— C'est encore le cas du médecin neurologue, Joan. Je vous passe tout le début de sa lettre, où il traite de quelques cas de névrose constatées chez certains soldats. Il ne s'attarde pas là-dessus. Mais écoutez ce passage ; il s'adresse, je vous l'ai dit, à un savant confrère :

« ... Je sais, mon cher ami, que vous avez fait des études approfondies et de nombreuses expériences de *comparative psychology,* science qui s'attache à comparer les capacités mentales des humains à celles des animaux et même de certaines plantes cannibales. Que n'êtes-vous comme moi un membre de l'expédition des Falkland ! Nous avons ici un sujet qui vous enchanterait. Il s'agit d'une baleine, mais certes pas d'une baleine ordinaire. »

— Nous y voilà ; je m'y attendais, interrompit Joan.

— Nous n'en sortirons pas. Je vous passe la description qu'il fait de cet animal, de sa stature, de sa couleur et des exploits qu'il aurait accomplis. Tout cela nous le savons déjà. Ensuite, il continue : « Mon cher ami, j'ai passé des nuits entières à essayer d'interpréter le comportement de cette bête. »

— Lui aussi, comme le pasteur.

— Comme le caporal gurkha, comme tous les marins et les soldats. Ils passent tous leurs nuits à rêver à une baleine. Ce n'est pas naturel, Joan.

— Peut-être, suggéra la jeune fille avec un air plein de sous-entendus, peut-être devons-nous nous montrer indulgentes et tenir compte de la situation de tous ces

jeunes garçons, livrés à eux-mêmes depuis plus d'un mois, isolés du monde, loin de leurs fiancées, de leurs compagnes.

— Je suppose que vous voulez dire : frustration sexuelle ? demanda Betsy d'un air sévère.

— Quelque chose comme ça, répondit Joan en rougissant.

— Ma chère, votre pasteur n'est sans doute pas un jeune garçon plein d'exubérance. Quant à mon colonel-médecin, il est d'après sa lettre à la veille de prendre sa retraite. Ecoutez donc la suite au lieu de faire des suppositions incongrues.

« ... En ce qui concerne le comportement de cette baleine, j'ai beaucoup réfléchi à cette affirmation de Morgan, que vous connaissez aussi bien que moi : *Nous ne devons en aucun cas interpréter un acte comme la conséquence d'une haute faculté psychique, si celui-ci peut être interprété comme le résultat de l'exercice d'une faculté se situant plus bas dans l'échelle psychologique* (1). Même le style mis à part, qui me paraît contestable, je suis sûr que vous trouvez comme moi cette déclaration assez péremptoire. Je consens toutefois à l'admettre temporairement comme hypothèse de travail. Cette règle, par exemple, nous inciterait à considérer que la plante attrape-mouches qui se referme quand un insecte se pose sur elle agit par pur réflexe instinctif, parce qu'elle a besoin de nourriture ; ou encore qu'un mollusque agit de même lorsqu'il ferme les valves de sa coquille à l'approche de l'étoile de mer, son ennemie héréditaire. Il peut être raisonnable de ne pas déceler là une volonté réfléchie et d'y voir simplement une adaptation mécanique aux circonstances. Mais pour en

(1) *In no case may we interpret an action as the outcome of the exercise of a higher psychical faculty, if it can be interpreted as the exercise of one which stands lower in the psychological scale.*

C. Lloyd Morgan

revenir à la baleine, mon cher ami, en analysant les performances que je vous ai exposées, je suis tenté de conclure qu'il s'agit bien de l'exercice d'une faculté psychique assez haute, pour parler comme Morgan, devant la difficulté où je me trouve de percevoir dans les degrés inférieurs une faculté capable de l'inciter à se conduire ainsi. Ce n'est pas certain, bien sûr. Peut-être fais-je preuve là d'un anthropomorphisme excessif en attribuant des sentiments humains à une baleine ? Qu'en pensez-vous ?... » Tout le reste est à l'avenant, Joan. Il mentionne des tas d'exemples de comportement d'animaux, en employant des noms barbares que je ne connais pas.

Ma conclusion ? Un vent de folie souffle sur la flotte des îles Falkland. Voilà qui va compléter le dossier que le patron nous a demandé. Je vais le lui soumettre sans plus tarder.

Le colonel dirigeant la censure militaire étudia à fond le dossier présenté par Betsy. Après avoir été interloqué comme elle par ces apparentes divagations, il décida qu'il y avait lieu d'alerter les autorités supérieures à propos de la démence collective qui infectait le cerveau des guerriers partis à la reconquête des îles lointaines.

9

LE bateau sur lequel Bjorg avait pris place croisait en compagnie d'autres transports de troupes à quelque distance du détroit séparant les deux principales îles, celle de l'Est et celle de l'Ouest. Quelques éléments légers avaient réussi à prendre pied la nuit précédente sur la première, l'île Soledad, dans la baie de San Carlos, et à y établir une tête de pont, ce qui devait permettre l'acheminement du gros des troupes et d'un matériel important la nuit prochaine. Bjorg faisait partie de ce deuxième contingent, qui s'était tenu pendant la journée assez à l'écart du point de débarquement, alors que la plus grande partie des unités de la flotte, engagées dans le détroit, protégeaient les commandos à terre contre les raids meurtriers de l'aviation ennemie.

Tard dans l'après-midi, ces renforts furent dirigés vers San Carlos. Tout au long de la journée, des bombardements aériens avaient causé quelques dégâts à la flotte, mais sans pouvoir empêcher la consolidation et l'élargissement de la tête de pont. La suite de l'opération semblait devoir se dérouler avec le succès espéré. La nuit était proche et des nuages assez bas permettaient d'escompter qu'il n'y aurait plus d'alerte jusqu'au lendemain.

Bjorg ne faisait pas partie des troupes combattantes, mais il attendait le moment de mettre pied à terre avec

autant de fébrilité que les soldats revêtus de leur équipement et étreignant déjà leurs armes. Outre la fièvre de l'aventure présente, il éprouvait l'émotion de reprendre contact avec le pays où s'était éveillé sa vocation de marin et de baleinier, à la fois sous l'influence des tempêtes qui le balayaient souvent et des récits colorés des anciens harponneurs des temps héroïques comme son grand-père. Alors que la flottille était proche de l'île, le ciel connut une éclaircie temporaire et il put apercevoir les crêtes découpées dans le crépuscule des falaises bordant la côte.

Ce fut à cet instant que le drame se produisit. Une escadrille d'avions, qui n'avaient pas été repérés, parut surgir des flots, suivant la tactique habituelle des pilotes argentins, et fonça sur les transports de troupes. Les armes antiaériennes entrèrent en action. Les chasseurs à décollage vertical prirent l'air, trop tard pour empêcher l'ennemi de faire des ravages. Plusieurs unités de la flotte furent atteintes et un des transports, celui précisément où se tenait Bjorg, reçut une torpille de plein fouet.

Une explosion plus violente que toutes les autres marqua la fin du navire. Les hommes qui se trouvaient au voisinage de l'impact furent pulvérisés et leurs débris éparpillés au loin. D'autres furent projetés par-dessus bord, assommés, sans conscience et aussitôt engloutis. Quelques-uns, qui avaient eu la chance d'être à l'abri du souffle dévastateur, n'eurent d'autre ressource que de plonger à leur tour dans la mer, après s'être débarrassés de leur équipement, car le navire coulait, entraînant avec lui les malheureux qui n'avaient pu se dégager à temps.

Bjorg faisait partie de ces survivants. Il se retrouva isolé à quelque distance du naufrage, sans pouvoir s'expliquer comment son instinct l'avait poussé jusque-là. Sa situation n'était guère plus enviable que celle des victimes car l'eau était glacée. Il avait réussi à agripper d'une main une caisse vide qui flottait près de lui, mais il sentait qu'il

n'avait aucune chance de résister longtemps à la paralysie qui gagnait ses membres.

Cependant, les avions ennemis étaient repartis. Les secours tentaient de s'organiser, mais dans une atmosphère de panique. Les bateaux de guerre avaient fort à faire pour s'occuper de leurs propres blessés et effectuer des réparations de fortune à leurs avaries. Un épais brouillard s'était levé au-dessus de la mer, interdisant le vol des hélicoptères. La nuit déjà presque noire rendait aléatoires les recherches d'un destroyer escorteur et d'une ou deux corvettes à peu près indemnes, lesquels s'étaient approchés des lieux du sinistre, tandis que le reste du convoi poursuivait sa route vers la côte. L'obscurité devenue totale, les sauveteurs devaient en outre veiller à éviter les collisions entre leurs bateaux et leurs chances de repérer des rescapés étaient faibles. Quelques canots avaient été mis à l'eau, malgré l'état de la mer maintenant houleuse, mais eux aussi naviguaient en aveugles dans les ténèbres.

Bjorg était peu à peu pénétré par le froid. Il avait tout juste la force de se cramponner à sa bouée improvisée. Il se sentait désespérément seul et cette impression ajoutait à l'angoisse d'une mort prochaine qu'il prévoyait inéluctable. Pourtant, il devait y avoir quelque part des hommes en proie à la même agonie. Un grand nombre de soldats se trouvaient sur ce transport ; ils ne pouvaient avoir été tous tués. Il lui semblait qu'établir un contact avec les survivants lui apporterait un réconfort et l'aiderait à lutter un peu plus longtemps contre la glace qui envahissait son corps. Plusieurs fois, il avait essayé de crier, mais sa voix affaiblie ne parvenait pas à dominer le tumulte des vagues.

Alors qu'il commençait à se résigner à son sort et qu'il envisageait de se laisser couler pour abréger son supplice, il crut entendre une sirène de bateau. Dans le délire menaçant de s'emparer de son cerveau, il eut aussitôt la certitude qu'il s'agissait du destroyer *Daring*, lequel avait

été son domaine pendant plusieurs semaines et où il comptait beaucoup d'amis. Ce son lui rendit un peu de courage. Il crispa tous ses muscles, se raidissant contre la morsure insidieuse du froid, tendant l'oreille avec un espoir subit.

Non, il ne rêvait pas. Il n'était pas encore dans le coma. C'était bien une sirène. Rien d'étonnant dans cette purée de pois. Mais il lui était impossible d'évaluer la distance. Il essaya encore d'appeler, de se soulever au-dessus des vagues en agitant un bras. Folie. Aucun son ne sortait de sa bouche et ses gestes n'étaient pas visibles à plus de deux pieds. Il ne réussit qu'à avaler une gorgée d'eau amère et imprégnée d'huile.

Le son de la sirène lui paraissait parfois assez proche, parfois lointain. Le bateau devait effectuer des zigzags un peu au hasard. Peut-être d'autres sinistrés avaient-ils eu plus de chance que lui et avaient-ils été déjà repêchés ? Oui, c'était uniquement une question de chance. Rien à faire pour aider le hasard.

Sa panique se transforma soudain en un accès de rage violente devant la perception décourageante de sa propre impuissance. Ce sentiment le poussa à se frapper la poitrine dans un geste de démence désespérée, avec comme seule conséquence immédiate de lui faire enfoncer la tête sous l'eau et de lui faire avaler une nouvelle gorgée de liquide saumâtre. Pourtant, il n'avait plus maintenant la tentation de se laisser couler. Son cerveau, où la fièvre luttait avec acharnement contre l'engourdissement de l'esprit, s'ingéniait à découvrir un moyen de manifester sa présence aux sauveteurs.

Tout d'un coup, une pensée brilla dans ce cerveau attaché avec passion à combattre l'inconscience mortelle ; un embryon de pensée plutôt, qui cherchait désespérément à prendre corps, sans y parvenir, malgré les efforts démesurés de ses sens affaiblis. D'une manière tout à fait étrange et qui lui parut grotesque dans sa situation, il se

remémora un passage de ses lectures favorites, dont certaines pages s'étaient inscrites dans sa mémoire. Edgar Poe décrivait ainsi les impressions de son pitoyable héros dans *le Puits et le pendule* : *Une pensée informe de joie — d'espérance — traversa mon esprit ... L'homme en a souvent de semblables qui ne sont jamais complétées. Je sentis que c'était une pensée de joie, d'espérance ; mais je sentis aussi qu'elle était morte en naissant. Vainement, je m'efforçai de la parfaire, — de la rattraper. Ma longue souffrance avait presque annihilé les facultés ordinaires de mon esprit. J'étais un imbécile — un idiot.*

La grotesque dérision d'évoquer ce texte dans sa présente position amena un rictus amer sur ses lèvres bleuies. Pourtant, il se sentait exactement dans l'état d'esprit décrit par le génial conteur. Péril mortel ; apparition d'une lueur propre à le conjurer et tragique impuissance à transformer ce pâle éclair fugitif en une lumière franche. Pendant plus d'une minute, qui lui parut une éternité, il fit des efforts farouches pour surmonter la paralysie de ses cellules cérébrales, qui refusaient de se soumettre à sa volonté, pour parvenir à préciser la pensée qui ne voulait pas naître ; pensée salvatrice il n'en doutait pas et cela ajoutait à son angoisse.

A quel moment cet éclair l'avait-il fait sursauter comme une vision de délivrance inespérée, pour se dissoudre aussitôt dans les ténèbres ? C'était très peu de temps auparavant, il en était certain, quelques minutes, quelques secondes peut-être. Alors qu'il se torturait l'esprit pour rassembler ses souvenirs des derniers instants écoulés, comme un écrivain se consume parfois à chercher un mot qui lui échappe, tout d'un coup la mémoire lui revint, avec la perception nette de l'incident qui avait provoqué cet éclair. C'était un incident banal, trivial, mais dont la pleine perception lui apparut comme apportant la clé de l'énigme dont dépendait sa vie. Il se rappela que la lueur

l'avait fait tressaillir à l'instant précis où il se frappait violemment le sein dans un réflexe de désespoir.

C'était cela. La coïncidence ne pouvait être fortuite. Son poing frappant sa poitrine avait heurté un objet, un objet dur, un objet qui se trouvait dans la poche gauche de la partie supérieure de son vêtement. Quel pouvait bien être cet objet ? Les rouages de son cerveau se mouvaient encore à un rythme ralenti, mais suffisant néanmoins pour l'amener à la solution du problème. C'était la place habituelle de cet objet dans cette poche. Il n'y avait pas lieu de s'étonner de le découvrir là. Il aurait dû le prévoir avant de se frapper la poitrine. C'était...

La lumière totale se fit enfin. C'était le sifflet silencieux qui lui avait servi autrefois à dresser des dauphins et qui s'était révélé si efficace pour entrer en contact avec la baleine bleue. Le fait d'avoir contraint son cerveau à résoudre l'énigme lui parut d'une importance si énorme qu'il en ressentit une joie tout à fait hors de proportion avec la banalité apparente de cette découverte. Mais un instinct puissant le poussait à se persuader que ce sifflet était l'instrument de son sauvetage.

Il en était si bien convaincu que, à demi mort de froid, il se donna quelques secondes de répit, le temps d'apaiser les battements désordonnés de son cœur, avant de sortir le sifflet de sa poche — avec quelles précautions ! avec cette terreur nouvelle de le laisser échapper de ses doigts gourds — avant de le dépouiller de son enveloppe en plastique qui l'avait protégé de l'eau, de le porter à sa bouche et de moduler les vibrations inaudibles auxquelles la baleine bleue avait appris à obéir.

Son instinct ne l'avait pas trompé. Il était si sûr de lui qu'il n'éprouva presque aucune surprise, il ne ressentit que l'immense joie de la délivrance lorsqu'un bouillonnement creusa la mer en dessous de lui et lorsque l'énorme dos de la baleine bleue semblable à un îlot le souleva au-dessus de la mer écumante.

10

— NOUS étions tous découragés par le peu de succès de nos recherches. Nous les poursuivions par acquit de conscience, presque sans espoir. Hélas ! Nos projecteurs ne parvenaient pas à percer le brouillard, et les fusées éclairantes apparaissaient comme des points rouges ne diffusant aucune lumière. Autour de nous, les canots que nous avions mis à la mer louvoyaient en aveugles. Le résultat était pitoyable un rescapé seulement, en mauvais état, mais vivant et quelques cadavres. Je me suis aperçu plus tard qu'un fort courant avait entraîné les naufragés assez loin de la zone où nous les recherchions. J'étais en train de ronger mon frein et de maudire mon impuissance sur la passerelle. C'est à ce moment, Bjorg, que la baleine a fait son apparition.

« Un matelot l'a aperçue alors qu'elle se frottait contre le flanc du destroyer comme elle avait l'habitude de le faire quand elle voulait jouer. Peut-être était-elle là depuis un moment sans qu'on l'ait vue. Vous pensez si nous étions dans un état d'esprit à nous divertir ! Alors, pour attirer notre attention, elle a arrosé notre pont avec la vapeur de son souffle. Mettez-vous à ma place, Bjorg, j'étais furieux, exaspéré par cette apparente volonté de se mettre en valeur alors que nous luttions avec désespoir contre le temps. Pour une fois, mes officiers et tous les marins éprouvaient le même ressentiment que moi à

l'égard de tante Margot. Son comportement nous paraissait un manque de tact absolu et je donnai l'ordre de la repousser sans ménagements. C'est alors qu'un des matelots qui s'apprêtait à le faire m'a soudain alerté. " Sir, a-t-il hurlé, Sir, elle n'est pas seule ; regardez. " Je me penchai. Il braquait une torche électrique presque à la toucher. Je distinguai une vague forme étendue sur l'énorme dos, coincée me sembla-t-il contre la nageoire dorsale. C'était vous, Bjorg. Le croiriez-vous, Doc, c'était lui.

— Je suis bien obligé de vous croire, dit le médecin, puisque je le vois là, presque en bonne santé et de nouveau à bord du *Daring.*

— Et bien heureux de me trouver ici, Doc, je vous assure. Je ne pensais pas cette nuit revoir ce cher bateau.

— Que pensez-vous de tout cela, Padre ? demanda Hodges.

— Je vous le dirai plus tard, quand j'aurai entendu la suite du récit de Clark, à condition bien sûr que cela ne vous fatigue pas, Bjorg.

— Je me sens assez vaillant pour écouter pendant des heures. Je vous en prie, Sir, continuez.

L'ancien baleinier était allongé sur un divan dans la cabine même du lieutenant commander. Tous les lits de l'infirmerie de bord étaient occupés par les rescapés du naufrage, la plupart des survivants ayant été recueillis par le *Daring,* et beaucoup d'autres étaient allongés dans les coursives ou sur le pont, enveloppés dans toutes les couvertures que les marins avaient pu rassembler. Le destroyer avait reçu l'ordre de s'éloigner de la zone des combats et de se diriger vers un navire hôpital, qui croisait dans des eaux plus calmes. Le médecin et le padre s'étaient rendus à son bord pour soigner et réconforter les nombreux blessés qui se trouvaient parmi les survivants. Après en avoir fait le tour, ils s'étaient rencontrés au chevet de Bjorg, à qui Clark venait de rendre visite.

L'ancien baleinier avait repris conscience depuis plusieurs heures déjà et Hodges confirma le diagnostic du médecin de bord, à savoir que son état n'inspirait aucune inquiétude, qu'il s'en tirerait au pire avec un gros rhume et que le meilleur remède pour lui était un grand verre de whisky, malgré l'heure matinale. Après une soirée et une nuit infernales, son bateau étant sorti de la zone dangereuse, Clark pouvait s'accorder quelque répit. Il avait fait apporter une bouteille et, après avoir bu à la santé de Bjorg, il retraçait les péripéties de la nuit.

— C'était vous en assez piteux état, Bjorg, reprit-il. Nous ne savions pas si vous étiez mort ou vivant. Nous avons eu beaucoup de mal pour vous arracher à cette nageoire, sur laquelle une de vos mains s'était crispée et qu'elle ne voulait pas lâcher, quoique vous fussiez inconscient.

— C'est le dernier souvenir de mon séjour dans l'eau, murmura Bjorg. J'ai agrippé la base de cette nageoire, après m'être affalé sur le dos de tante Margot. J'avais l'impression d'être étendu sur le pont d'un bateau de sauvetage, tandis qu'elle s'efforçait de maintenir cette plate-forme bénie au-dessus des lames, pour m'empêcher d'être balayé par-dessus bord.

— Bénie ne me paraît pas un terme excessif, interrompit le padre.

— Elle prenait le même soin quand elle était contre le destroyer, continua Clark. Donc, on a fini tout de même par vous décrocher et les infirmiers se sont occupés de vous. Vous étiez seulement évanoui. Vous êtes revenu à vous assez vite et le médecin du bord a déclaré que vous étiez hors de danger.

— Il a une constitution capable de résister aux flammes de l'enfer et aux glaces du pôle, commenta Hodges en haussant les épaules.

— Je vous remercie, Sir. Vous me raconterez en détail

mon sauvetage plus tard, si vous le voulez bien. Mais la baleine ?

— La baleine ? C'est bien la chose la plus stupéfiante dont il m'a été donné d'être le témoin, et pourtant elle nous avait habitués à des actes hors du commun. A peine a-t-elle senti qu'on l'avait débarrassée de son fardeau que tante Margot nous a filé entre les doigts si l'on peut dire, se dérobant aux actions de grâces que mes marins étaient prêts à entonner. Elle a disparu dans l'obscurité, après avoir sondé me sembla-t-il, comme si elle avait à accomplir une mission beaucoup plus urgente que de recevoir des compliments. Disparue ? Oh ! pour peu de temps. Je savais moi qu'elle allait revenir, j'en avais eu une intuition qui ne pouvait me tromper. Bjorg, je vous fais des excuses pour avoir douté que cet animal fût intelligent, quand vous souteniez ce point de vue. J'avais donné l'ordre de rester dans cette zone, en décrivant des cercles afin qu'elle pût nous retrouver plus facilement.

— Et elle est revenue ?

— Elle est réapparue quelques minutes plus tard. Pas seule encore, vous l'avez deviné. Elle portait sur son dos quatre soldats, qu'elle avait sans doute trouvés groupés, accrochés à quelque épave. Trois étaient encore conscients, quoique transis. Ils maintenaient le quatrième, évanoui. Eux aussi, ils avaient compris et se prêtaient à sa manœuvre. Ils savaient que tante Margot allait les déposer en lieu sûr et qu'ils étaient sauvés.

— Un comportement incroyable de la part d'un animal, murmura Hodges en regardant le padre.

— Elle a donc ramené ces naufragés, que nous avons hissés à bord comme nous l'avions fait pour vous, et elle est repartie encore, inlassable... Mais, je dois vous fatiguer, Bjorg. Vous avez besoin de repos. Nous allons vous laisser.

— Me reposer ? grogna l'ancien baleinier. Vous imagi-

nez-vous, Sir, que je vais pouvoir dormir ? Donnez-moi encore un peu de whisky. Vous dites qu'elle est repartie ?

— Encore et encore. Infatigable, acharnée à remplir jusqu'au bout la mission qu'elle avait peut-être reçue du dieu des baleines ; je ne sais plus que penser. Et son manège a duré toute la nuit ou presque. Elle restait absente quelques minutes, parfois un quart d'heure, parfois plus, mais à chaque retour elle ramenait un chargement de ces malheureux que nous recherchions en vain. Je ne l'apercevais que lorsqu'elle venait se ranger contre le bateau, mais je l'imagine sans peine glissant silencieusement dans cette mer de ténèbres.

— Je l'imagine facilement moi aussi, Sir, murmura Bjorg d'un ton pénétré. Je la vois se faufilant à travers les vagues, guidée par ce sens infaillible et mystérieux des animaux marins, plus subtil que le flair d'un chien de chasse, poursuivant sa quête avec acharnement, comme lorsqu'elle ratissait l'océan pour détecter les mines magnétiques.

— Avec la différence que son instinct la conduisait cette fois vers de malheureux humains accablés par le sort, remarqua Hodges.

— Instinct ? Allons donc, Doc ! Intelligence ; intention, je vous l'ai dit cent fois.

— Intention qui semble avoir été inspirée par le plus pur esprit de charité, affirma le padre avec énergie.

— Je ne puis en être aussi certain que vous, bougonna Hodges, mais je ne vous contredirai pas. Elle a donc fait ce va-et-vient non pas une fois, non pas deux ou trois fois ?

— Une nuit entière, Doc, je vous le répète. Jusqu'au petit matin, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce qu'elle fût assurée qu'il ne restait plus de survivants, voilà la vérité, proclama Bjorg.

— Moi qui fus témoin de ce prodige, je crois que vous avez raison. Et elle soufflait de toute la puissance de ses poumons pour nous avertir dès qu'elle revenait dans le

voisinage du destroyer, alors que nous ne pouvions la voir encore.

Ils allaient continuer d'évoquer les exploits de la baleine avec des accents de plus en plus romantiques, quand on vint prévenir Clark que l'amiral désirait lui parler au téléphone. Quand il fut sorti, les trois hommes restèrent longtemps silencieux, perdus dans un rêve commun, puis les visiteurs se retirèrent à leur tour pour laisser Bjorg se reposer. Sur le pont, on préparait le transbordement des blessés sur le navire hôpital, qui n'était plus très éloigné.

— Je vous répète ma question, Padre, dit Hodges. Que pensez-vous de tout cela ? Vous m'aviez dit que vous me répondriez après avoir entendu la fin du récit de Clark.

— *L'Esprit souffle où il veut,* cita le padre. Voilà ce que je pense.

— Que me raconte-t-on, Mr. Clark ? Votre baleine aurait encore fait parler d'elle ?

— Elle l'a fait, Sir, et avec un dévouement qui, de la part d'une créature humaine, mériterait les plus hautes récompenses.

— Racontez-moi toute l'affaire, avec calme si vous le pouvez.

Le haut commandement s'était enquis au petit matin du nombre des rescapés recueillis par les unités ayant participé au sauvetage. C'était de loin le destroyer *Daring* qui en avait repêché le plus grand nombre, une cinquantaine environ. A Grant, qui l'avait appelé une heure auparavant, encore sous le coup des émotions de la nuit, Clark n'avait pas manqué de signaler le rôle joué par la baleine. Il l'avait fait en termes si enthousiastes que le chef d'état-major en était resté abasourdi et qu'il les avait rapportés à son chef sans changer un mot.

L'amiral avait passé une nuit blanche, d'abord affecté par les pertes en hommes et en matériel occasionnés par le dernier raid de la veille, puis un peu réconforté par les

nouvelles du débarquement nocturne. Celui-ci s'était effectué avec succès. La presque totalité des troupes était à terre et avait commencé à progresser à l'intérieur de la grande île orientale. La reconquête était en bonne voie. Rassuré de ce côté et rendu perplexe par le rapport de Grant, il se donna le temps de méditer sur cette nouvelle performance de la baleine et, avant même de prendre un peu de repos, il tint à entendre le récit de cette aventure de la bouche même de son principal témoin, le lieutenant commander Clark.

Celui-ci obéit à son invitation et raconta toute l'affaire, depuis la recherche infructueuse à l'aveuglette, en passant par le premier sauvetage de Bjorg, jusqu'à la dernière apparition de la baleine, qui portait à cinquante-cinq le nombre des survivants du naufrage recueillis à son bord. Quand il eut terminé, après être resté un long moment silencieux, l'amiral parla sur un ton grave.

— Il va de soi, Mr. Clark, que tout ce que vous venez de me narrer est rigoureusement exact ? Il est bien entendu, n'est-ce pas, que vous ne pouvez avoir été victime d'un mirage causé par ce sacré brouillard ?

— Je vous en donne ma parole, Sir, protesta Clark. Mes officiers et tous mes marins peuvent le confirmer. Les cinquante-cinq rescapés aussi, à commencer par Bjorg, qui appela la baleine à son secours.

— Je vous crois, Mr. Clark, fit l'amiral songeur. Je ne mets pas une seconde en doute votre parole et je n'ai pas besoin de confirmation. Ce que nous savons déjà de cette baleine tend à prouver qu'elle n'est pas une bête ordinaire. Une bête, tante Margot, je crois qu'on l'appelle ainsi ?

— C'est le nom que lui ont donné les marins, Sir.

— Bien. Si elle se signale encore d'une manière ou d'une autre, faites-le-moi savoir aussitôt.

L'amiral pénétra dans son appartement absorbé dans une rêverie qui était étrangère aux opérations en cours.

Après avoir pris une heure de repos, il regagna son bureau. Sa matinée fut employée à donner des instructions aux différentes unités de la flotte et à recevoir des nouvelles des troupes à terre, qui confirmaient toutes le succès du débarquement. Quoiqu'il s'efforçât de donner son attention exclusive aux affaires militaires, il ne pouvait s'empêcher de laisser son esprit vagabonder parfois, comme s'il était harcelé par des préoccupations d'un autre ordre. A différentes reprises, son chef d'état-major dut lui répéter une question qui exigeait une décision urgente et importante de sa part avant d'en obtenir une réponse.

En fin de matinée, Grant lui apporta un message qu'il venait de recevoir de l'Amirauté et qu'il avait dû décoder lui-même, car il était marqué strictement confidentiel.

11

L'ESPRIT de l'amiral était tout entier absorbé ce matin-là par trois préoccupations essentielles de nature bien différente, sans qu'il pût décider laquelle était la plus importante : la tristesse d'avoir subi des pertes dépassant ses prévisions, la satisfaction d'avoir mené à bien malgré cela l'opération délicate du débarquement et l'émerveillement de découvrir un trait de dévouement héroïque chez un animal. Ce fut à cet instant que son chef d'état-major l'aborda avec un visible embarras craintif comme s'il prévoyait un orage, pour lui annoncer qu'il venait de recevoir un message marqué strictement confidentiel.

— En provenance de l'Amirauté, Sir. Elle nous fait part de certaines remarques faites par le service de la censure, à propos de lettres transmises il y a quelque temps par les soldats et par les marins du corps expéditionnaire.

— Et alors ?

— Alors, dit Grant en baissant la voix, dans toutes ces lettres, il est question de la baleine.

— De la baleine vraiment. Et alors ? répéta l'amiral d'une voix qui ne présageait rien de bon.

— Le chef du service n'a pas cru devoir censurer ce courrier, qui ne trahissait aucun secret militaire, mais...

— Il n'aurait plus manqué que cela !

— Mais il a jugé qu'il était de son devoir de prévenir l'Amirauté qu'un état d'esprit insolite et même inquiétant semblait régner dans les effectifs de la marine et de l'armée de terre. Ainsi mise en garde, l'Amirauté suggère à son tour que la mentalité reflétée par l'ensemble de ce courrier n'est peut-être pas celle qu'on serait en droit d'attendre de...

L'amiral l'interrompit par une exclamation qui avait la force d'un rugissement.

— Donnez-moi ce torchon !

Il lut le texte d'un trait, le regard de plus en plus sombre, les mâchoires crispées, les sourcils en bataille, tandis que le chef d'état-major se faisait petit sur son siège, se maudissant d'avoir dû transmettre un tel message en un pareil moment. Grant s'attendait à une explosion, mais l'amiral jugea que l'occasion lui était donnée de faire preuve à son tour d'héroïsme, en conservant son sang-froid.

— Répondez ceci, Mr. Grant, dit-il sur un ton presque doux. Et pour une fois, vous ne changerez pas un mot, pas une virgule à ma prose, même si elle ne vous paraît pas compatible avec les impératifs du respect hiérarchique. Ecrivez

« Vous remercie de votre mise en garde. Etat d'esprit insolite... » Insolite est bien le terme qu'ils ont employé, Mr. Grant ?

— Insolite et même inquiétant, Sir.

— Bien. « Etat d'esprit insolite et même inquiétant », soulignez trois fois, « a en effet atteint marine et armée de terre. Dernier contaminé fut moi, amiral commandant expédition des Falkland. Ai ainsi plaisir vous annoncer que tante Margot, ainsi a été baptisée notre baleine, sera citée ce jour à la fois à l'ordre de la marine et de l'armée de terre, avec ce commentaire baleine bleue d'élite... Quel est donc le nom que lui donnent les savants Mr. Grant ?

— *Sibbald's rorqual* ou en latin *Sibbaldus musculus*, Sir, répondit le chef d'état-major sans l'ombre d'une hésitation.

— Parfait. Donc « *Sibbaldus musculus*, dite tante Margot, baleine bleue d'élite en de nombreuses occasions a rendu d'inestimables services à l'expédition des îles Falkland. En particulier, a détecté et permis de rendre inoffensives plusieurs mines magnétiques qui menaçaient les unités de la flotte. Secundo, dans la nuit du... », vous indiquerez la date, les heures précises et les coordonnées exactes, Mr. Grant, « après naufrage d'un transport de troupes coulé par l'aviation ennemie, s'est précipitée sur le lieu du sinistre, sans la moindre considération pour sa sécurité personnelle, avec un courage et un dévouement au-dessus de tout éloge, et sauvé ainsi de la mort cinquante-cinq soldats ou marins, en les transportant sur les bateaux qui les recherchaient en vain. » Vous me suivez, Mr. Grant ?

— Parfaitement, Sir, répondit le chef d'état-major, qui écrivait avec précipitation, ayant appris par expérience qu'il était inutile et même dangereux de présenter la moindre objection dans certaines circonstances.

— Ajoutez ceci : « Si ce trait de dévouement vous paraît encore insolite de la part d'un cétacé, vous conseille lire *Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien, en particulier le livre où il est question d'un dauphin. » Quel livre, Mr. Grant ? Il y en a plusieurs, je crois.

— Il y en a trente-sept, Sir. Livre neuf, si j'ai bonne mémoire ; mais je vérifierai.

Devant l'extension anormale prise par le culte de la baleine et l'intérêt croissant que lui témoignait l'amiral, Grant avait jugé qu'il était de son devoir de se documenter sérieusement sur tous les animaux marins. Bjorg, pour qui le monde des cétacés n'avait aucun secret et qui connaissait toute la littérature écrite à leur sujet, lui avait communiqué à sa demande une partie de sa science.

— C'est cela, vérifiez. Et ajoutez encore : « Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre pour services exceptionnels mais, étant donné la nature particulière du bénéficiaire, celle-ci ne donnera lieu qu'à une cérémonie symbolique, et la décoration sera remise au destroyer *Daring* autour duquel la baleine bleue a accompli ses brillants exploits. » C'est tout, Mr. Grant. Je ne vois rien d'autre à ajouter pour le moment. Vous avez bien compris ?

— Parfaitement, Sir. Puis-je me permettre de vous demander si vous avez l'intention de faire paraître officiellement cette citation ?

— Si j'en ai l'intention ? Par le ciel, Mr. Grant, la reine elle-même ne me ferait pas changer d'avis. Après l'avoir envoyé à l'Amirauté, vous allez faire diffuser ce texte dans toute la flotte, dans l'armée, sur terre, sur mer, dans les airs et si vous apprenez que quelqu'un à quelque échelon que ce soit a le mauvais goût de trouver cela insolite, si un officier ou un matelot a le malheur de trouver plaisant ce témoignage et de l'accueillir avec le quart d'un demi-sourire, vous me ferez un rapport immédiat, vous entendez, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, même au milieu d'une alerte aérienne, et je me charge de faire entendre raison à l'insolent, qu'il soit commodore ou général en chef. Cela aussi doit être bien compris, Mr. Grant.

— Compris, Sir, dit Grant en terminant de rédiger ses notes. Si vous me permettez d'exprimer une opinion, je ne crois pas qu'un tel insolent existe dans notre expédition.

— Je ne le pense pas non plus, mais il est préférable que tout le monde soit averti.

L'amiral resta longtemps silencieux, puis reprit sur un ton moins véhément, comme soulagé par l'élaboration de son morceau de littérature :

— Enfin, Mr. Grant, ne trouvez-vous pas comme moi que cette baleine est une créature prodigieuse ?

— Prodigieuse ne me paraît pas un qualificatif exagéré, Sir.

— Et que cette citation n'est qu'un faible témoignage de la reconnaissance que nous lui devons ?

— Un faible témoignage, je suis de votre avis.

— Elle vaut son pesant d'or, et je pèse moi-même mes mots. Quelle est donc cette personnalité orientale que l'on fait monter à intervalles réguliers sur le plateau d'une balance, pour lui faire don de son poids en or ?

— Il s'agit de l'Agha Khan, Sir.

— Voilà ce qu'on devrait faire avec tante Margot, déclara l'amiral avec ravissement. A combien cela pourrait-il se monter, d'après vous, Mr. Grant ?

— Etant donné la taille de notre baleine, Bjorg a estimé son poids à environ cent cinquante tonnes, Sir.

— Cent cinquante tonnes, rêva l'amiral maintenant complètement détendu. Voilà la récompense qu'elle mériterait. Suggérez donc cela en post-scriptum à la fin de notre message à l'Amirauté, Mr. Grant. Cent cinquante tonnes d'or.

12

APRÈS le débarquement, la reconquête des Falkland se poursuivit sans trop de difficultés, comme il était prévu. Suivant une manœuvre devenue traditionnelle dans l'histoire des guerres, les troupes britanniques traversèrent l'île Soledad par des voies que les ennemis avaient qualifiées d'impraticables, guidées par Bjorg et quelques autres enfants du pays qui avaient l'habitude de se mouvoir avec facilité dans ces chemins. Rétabli en quarante-huit heures après sa baignade forcée, l'ancien baleinier avait en effet tenu à reprendre sa place d'éclaireur. La résistance des Argentins, mal équipés, mal entraînés, peu accoutumés à ce rude climat et commandés par des généraux incapables, s'effilocha de jour en jour. Port Darwin fut pris en vingt-quatre heures. Les renforts de gurkhas furent débarqués à leur tour et hâtèrent le dénouement victorieux de cette guerre. La capitale, Port Stanley, fut encerclée et tomba. C'était le dernier bastion, où les troupes ennemies s'étaient maladroitement enterrées. Leur reddition parut être le point final d'une lutte trop inégale sur la terre ferme.

L'aviation avait continué ses bombardements, causant encore quelques dégâts à la flotte mais, après la prise de plusieurs aérodromes offrant aux Anglais des bases terrestres pour leurs propres appareils, les raids se firent plus

rares, moins efficaces et cessèrent complètement après la chute de Port Stanley.

C'était une trêve de fait, en attendant un armistice officiel. L'amiral autorisa quelques réjouissances sur les unités de la flotte. Lui-même invita à son bord quelques-uns des officiers qui s'étaient signalés pendant les combats, tout en stipulant que les mesures de surveillance ne devaient pas se relâcher. Il se méfiait de quelque initiative désespérée de la vaillante armée de l'air argentine, laquelle, d'après l'esprit qu'on lui connaissait, pourrait bien tenter une opération suicide pour sauver l'honneur, en infligeant une dernière blessure aux vainqueurs.

L'amiral avait raison de rester sur ses gardes, mais il avait tort d'estimer que le seul danger possible était dans les airs. Il était excusable. Depuis le début du conflit, c'était du ciel que les coups les plus rudes avaient été assenés, et il était naturel qu'il en fût arrivé à considérer l'aviation comme le seul ennemi sérieux. L'armée de terre n'avait rencontré qu'une résistance sporadique. Quant à la marine argentine, à part un sous-marin rencontré près de la Géorgie du Sud et qui s'était rendu sans combat, aucun de ses navires ne s'était montré, la disproportion étant trop forte entre ses bateaux d'un modèle en général assez vétuste et la puissante flotte britannique.

Ce fut pourtant une de ces unités, un sous-marin, petit et pas des plus modernes, mais armé de plusieurs torpilles, qui tenta de porter un ultime coup vengeur à l'armada des assaillants. Il avait réussi à échapper à toute détection et, profitant de la nuit qui se prolongeait maintenant tard dans la matinée, à contourner les îles Falkland et à se rapprocher de la flotte. En plongée profonde, il s'était embusqué, moteurs arrêtés, dans l'attente du gros gibier. La chance le favorisait. Les bateaux anglais croisaient à une allure de promenade dans les parages et le hasard les faisait se rapprocher du chasseur à l'affût.

Plusieurs escorteurs, destroyers, frégates, corvettes passèrent au-dessus du petit sous-marin. Les hydrophones ne pouvaient déceler aucun bruit de moteur. Les asdics ne révélaient aucun écho suspect parmi ceux provenant des multiples épaves jonchant le fond de l'océan autour des Falkland, épaves provenant pour quelques-unes des bateaux et des avions coulés les jours précédents, mais surtout de plus des cent trente naufrages dénombrés que les tempêtes avaient causés au cours des siècles dans le voisinage de ces îles démunies de phares.

Le petit sous-marin laissa passer les escorteurs. Il n'allait pas gaspiller ses précieuses torpilles pour ce menu fretin. Il fallait que son opération suicide fût payante. Ce qu'il guettait, c'était le vaisseau amiral, le porte-avions que tous les autres bateaux avaient pour mission de protéger. Seule une victime de cette envergure effacerait la honte de la défaite et vengerait les morts argentins des Falkland.

Ce fut seulement quand il eut repéré l'ombre du géant à bonne distance que le sous-marin entra en action et lança les engins dont il disposait trois torpilles seulement, les autres s'étant révélées inutilisables.

Le sillage des deux premières fut aperçu par une corvette, qui donna aussitôt l'alerte, tandis qu'elle fonçait vers le point où un bouillonnement de bulles signalait la base de départ. Le commandant du porte-avions eut le temps de faire exécuter un brusque virage à son bateau pour les éviter. C'était une manœuvre classique, qu'avait prévue le petit sous-marin. Ce changement de direction amenait le flanc du vaisseau amiral exactement sur la trajectoire de la troisième torpille, laquelle progressait entre deux eaux et avait échappé à la détection des spécialistes. L'eussent-ils repérée d'ailleurs qu'il eût été vain de tenter de lui échapper par des zigzags. Elle n'était pas très rapide, mais elle appartenait à la classe *target seeking*, c'est-à-dire munie d'un équipement électronique

perfectionné, qui la dirigeait vers le but choisi, quelles que fussent les manœuvres de celui-ci pour lui échapper.

Le petit sous-marin, ayant accompli la mission qu'il s'était donnée, était résigné à succomber en même temps que le porte-avions, sous les coups de la corvette qui le poursuivait en déversant sur lui ses grenades. Rien ne semblait devoir sauver le vaisseau amiral, lequel louvoyait toujours pour éviter les premiers engins, alors que ses évolutions le mettaient à la merci du troisième.

Ce fut alors qu'un nouveau sillage s'inscrivit soudain dans la mer des îles Falkland. La baleine bleue veillait. La baleine bleue avait été satisfaite en constatant la fin des canonnades et des explosions qui bouleversaient son univers. Soulagée de ne plus vivre en état d'alerte perpétuelle, tante Margot avait recommencé ses évolutions paisibles à la surface des eaux, entrecoupées de plongeons à faible profondeur. Mais tante Margot gardait toujours une oreille aux aguets. Tante Margot n'éprouvait pas la nécessité de célébrer une victoire dont elle ne sentait pas l'importance par une petite fête agrémentée de toasts comme les invités de l'amiral. Tante Margot ne dormait jamais et ne voyait aucune raison valable de relâcher sa vigilance, alors même que ceux qui l'avaient adoptée se laissaient endormir par les fumées du triomphe.

Le départ des premières torpilles avait réveillé son inquiétude, en lui faisant pressentir que cette trêve était précaire et que l'affaire n'était pas terminée. Elle s'était rapprochée, guidée par le bruit causé par le moteur des engins, très différent de celui des bateaux auquel elle était accoutumée depuis longtemps. Ce ronflement anormal, comme le ronronnement des avions étrangers les jours précédents, ne pouvait signifier que l'approche d'un danger. Elle fut confirmée dans cette angoisse intuitive en apercevant le sillage d'une des torpilles qui avait passé près d'elle. Les créatures qui laissaient une pareille trace

dans la mer ne pouvaient être animées d'honnêtes intentions. Un instant, elle hésita à se lancer à sa poursuite puis elle y renonça. L'ennemi, c'en était sûrement un, nageait plus vite qu'elle. Trente nœuds au moins, estima-t-elle. Elle savait qu'elle ne pouvait atteindre que vingt nœuds. Il était inutile de s'épuiser dans une course vaine. D'ailleurs, un autre adversaire se présentait, dont elle percevait les vibrations.

Celui-là était à sa portée. Elle l'avait détecté assez tôt pour être en mesure de lui barrer la route, en suivant une trajectoire perpendiculaire à la sienne. Ondulant son énorme corps pour donner toute la vitesse dont elle était capable, car il n'y avait pas un instant à perdre, la baleine bleue fonça vers l'ennemi.

La conjonction des deux trajectoires se produisit alors que l'engin était à peine à une centaine de yards du porte-avions. L'épouvantable explosion qui en résulta secoua le bateau. Pas mal de débris vinrent cingler ses flancs. Une partie de la gigantesque gerbe d'eau qui s'était élevée au-dessus des vagues retomba sur le pont, mais il n'y eut aucune avarie importante à signaler.

Quand les lames de l'océan reprirent leurs ondulations régulières, sur le pont ruisselant du porte-avions, l'amiral et ses invités n'aperçurent plus qu'une carcasse déchiquetée se balançant au gré des flots, au milieu d'une énorme tache faite de sang et d'huile, laquelle allait s'élargissant, pour rejoindre bientôt et se mêler à elle une autre nappe huileuse, témoin de l'agonie et du trépas glorieux du petit sous-marin.

13

CE dernier trait de la baleine bleue provoqua une émotion considérable parmi les marins qui en avaient été les témoins, lesquels étaient pourtant habitués aux cruelles tragédies de la guerre. Il donna ensuite lieu à bien des commentaires passionnés sur le pont du porte-avions de la part des invités de l'amiral. Celui-ci avait donné le signal du recueillement en retirant sa casquette et en observant une minute de silence. A la fin de cet ultime hommage, il s'exprima ainsi

— Un acte d'héroïsme comme on en constate très rarement chez les humains, gentlemen, mais je n'ai jamais entendu dire qu'on eût observé un pareil sacrifice chez des animaux.

Le padre avait esquissé un geste de bénédiction. Il fit une de ses citations favorites, qu'il avait répétée plusieurs fois au cours de ses entretiens avec Hodges.

— *L'Esprit souffle où il veut;* l'Evangile nous l'apprend, même chez les créatures où l'on n'attendait pas sa manifestation.

Le lieutenant commander Clark, qui faisait partie des invités, ne fit aucun commentaire. Il sentait qu'il ne pourrait retenir ses larmes s'il prononçait une seule parole.

Le médecin Hodges avait été aussi profondément ému

que les autres, mais il se remettait plus vite. Maintenant, il réfléchissait.

— Etrange, murmura-t-il. Esprit, dites-vous, Padre ? Je me garderai de vous contredire, mais il faudrait des milliers d'observations de ce genre avant de pouvoir en tirer une conclusion. Certains savants et non des moindres pourraient soutenir une thèse très différente. Peut-être s'agit-il seulement d'un réflexe mécanique.

— Réflexe mécanique ! protestèrent en même temps le padre et quelques autres officiers, tandis que l'amiral fronçait le sourcil, en prenant son air le plus rébarbatif.

— J'évoque seulement certains arguments que pourraient présenter quelques-uns de mes confrères, pour qui le comportement des animaux est simplement le résultat d'une forme d'instinct et en aucun cas celui d'une volonté raisonnée. Ils vous diraient que rien ne ressemble plus à un épaulard qu'une torpille allongée glissant entre deux eaux. La haine que les baleines ressentent à l'égard de ces tueurs, leurs ennemis héréditaires, est inscrite dans chacune des milliards de cellules de leur corps monstrueux, cela à la suite d'innombrables expériences vécues par une longue lignée d'ancêtres. Alors, apercevant un de ces épaulards, isolé ce qui était pour elle une occasion unique car ils attaquent toujours en troupes nombreuses, celle-ci se serait précipitée sur lui pour profiter de cette aubaine et l'écraser du poids de ses cent cinquante tonnes.

— Je n'aime pas cette thèse, protesta Clark.

— Moi non plus, dit le padre.

— Et moi, je la déteste, murmura l'amiral.

— Aussi, je ne cherche pas à vous l'imposer et je vous en propose une autre, me sentant moi-même dans l'incapacité de prendre parti. Des savants aussi compétents, qui auraient étudié le déroulement de l'aventure depuis la première apparition de la baleine, pourraient soutenir qu'il s'agit d'un cas d'évolution accélérée. D'abord, instinct pur, qui la fit se rapprocher de votre destroyer,

Clark, lorsque vous l'avez sauvée d'un danger mortel, et auprès duquel le souvenir de cet incident lui donnait l'intuition qu'elle se trouvait en sécurité. Ensuite, apparition de la réflexion, après des essais faits un peu au hasard, au cours desquels elle s'aperçoit que certains gestes de sa part lui permettent d'aplanir des difficultés. Rappelez-vous son air pensif avant qu'elle ne se décide de se présenter à tribord de votre bateau. Emergence de l'esprit, Padre, qui se précise peu à peu, qui aboutit à un sentiment de reconnaissance, après qu'on l'eut débarrassée de la vermine qui la rongeait ; puis dévouement pour sauver de la noyade des êtres auxquels elle a compris qu'elle devait beaucoup. Enfin, aujourd'hui, certains observateurs iraient peut-être jusque-là décision de sacrifice total.

— La plus haute manifestation de l'esprit, approuva le padre.

— C'est cette thèse que je veux adopter, conclut l'amiral.

La guerre des Falkland terminée, le calme revint dans cette antichambre de l'Antarctique, fief des phoques, des pingouins, et de quelques baleines bleues qui vinrent de nouveau hanter ces eaux, seulement troublées parfois par des harponneurs acharnés à les pourchasser.

La flotte britannique a repris ses manœuvres de routine dans ses mers familières. Bjorg essaie d'établir des contacts de plus en plus amicaux avec ses dauphins. Les gurkhas ont rejoint leurs quartiers puis, leur temps de service terminé, certains sont retournés dans leurs montagnes, où un temple a été élevé en l'honneur du dieu Vishnou le Protecteur, incarné pour son dixième et dernier avatar dans une baleine couleur d'azur, avec des reflets d'or. Des fidèles de plus en plus nombreux viennent s'y prosterner et y apporter des offrandes.

Hodges s'est engagé dans des discussions interminables

avec ses collègues, pour essayer d'élucider le comportement de cet animal avec toutes les ressources de la *comparative psychology.* Le padre, après avoir obtenu l'autorisation des plus hautes autorités ecclésiastiques, a fait célébrer un service funèbre en souvenir de la baleine bleue. La croix de guerre décernée à tante Margot a été accrochée par Clark à la place d'honneur sur le pont du destroyer *Daring.* L'amiral emploie toute son énergie pour lui faire attribuer la plus enviée des décorations, la *Victoria Cross,* à titre posthume comme il est de règle. Le duc d'Edimbourg, mis au courant de l'affaire, appuie sa demande. Joan a versé une larme en lisant les lettres relatant le dernier exploit de tante Margot.

Après avoir regagné leur *home,* tous les marins du destroyer *Daring* et du porte-avions ont pris le deuil.

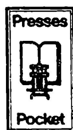
Achevé d'imprimer en novembre 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

PRESSES POCKET 8, rue Garancière 75006 PARIS
Tél. 634-12-80

— N° d'édit. 2143. — N° d'imp. 2909. —
Dépôt légal novembre 1984.

Imprimé en France

PIERRE BOULLE

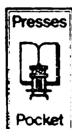


L'ÉPREUVE DES HOMMES BLANCS

Dans un îlot de l'archipel malais, une petite Européenne, Marie-Helen, échappe par miracle à un massacre lors de l'invasion du sud-est asiatique par les Japonais. Comme Mowgli, adopté par les bêtes dans la jungle, Marie-Helen est recueillie par les pêcheurs malais d'un kampong. Elle grandit parmi eux, libre et insouciante, s'adaptant parfaitement à leur vie, à leur monde, oubliant son éducation et ses préjugés de petite fille blanche. Un jeune garçon, Moktuy, l'aime et, lorsqu'à la fin de la guerre, on veut la livrer à ceux de sa race, elle plaide elle-même sa cause et épouse son compagnon de jeux. Mais les hommes blancs arrivent et l'arrachent à son mari, à sa vie heureuse, pour la ramener en France. Là, un autre péril la menace. Elle a déjoué toutes les embûches du destin, mais « l'épreuve des hommes blancs » est l'ultime obstacle contre lequel vient s'écraser sa jeunesse.

Cette histoire prend sa source dans un événement réel. L'auteur du Pont de la rivière Kwaï et du Sacrilège malais, qui connaît parfaitement le cadre dans lequel elle se déroule, a su en faire un roman original et amer.

PIERRE BOULLE



LE BON LÉVIATHAN

Un monstre doublement pernicieux, promenant sur les mers à la fois le redoutable péril atomique et le potentiel d'une marée noire catastrophique, tel se présente aux yeux des écologistes angoissés le pétrolier géant à propulsion nucléaire *Gargantua,* bientôt surnommé par eux *Léviathan.*

Or, cette créature infernale se révèle doublement bienfaisante ; d'abord, de par certaines vertus insoupçonnables de la désintégration atomique, ensuite à cause d'une propriété imprévue du poison visqueux qu'elle renferme en ses flancs.

Que les écologistes humbles et sincères me pardonnent ! Ce livre ne s'en prend qu'à ceux qui pratiquent le culte aveugle et immodéré de la mode et qui, surtout, sont incapables de concevoir une possible relativité du *Bien* et du *Mal.* Cette relativité est, je le crois, le thème que j'ai tenté d'illustrer dans la plupart de mes romans et de mes nouvelles. Je m'en aperçois aujourd'hui seulement. Il m'aura fallu vingt-cinq ans pour atteindre ce degré de lucidité.

Autour du *Gargantua* (personnage principal) s'agitent, c'est inévitable, quelques humains. Je dirai simplement un mot de Mme Bach. Comme la plupart des héroïnes qui figurent dans mes derniers romans, celle-ci n'est guère féminine c'est un cerveau. Sans doute faut-il voir là l'intérêt soutenu que j'ai toujours porté aux caractères exceptionnels.

PIERRE BOULLE



LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ

Pendant la Seconde Guerre mondiale, au cœur de la jungle thaïlandaise, les Japonais ont mis au travail des milliers de prisonniers anglais pour construire la voie ferrée Bangkok-Rangoon.

Vivant symbole de la tradition britannique, le colonel Nicholson oppose aux injonctions et aux sévices de ses geôliers une résistance stoïque, jusqu'au jour où ceux-ci consentent à respecter les conventions internationales sur les prisonniers de guerre. Il met alors à leur service ses talents de bâtisseur et de meneur d'hommes pour l'édification d'un ouvrage d'art d'une importance stratégique capitale sur la rivière Kwaï. Mais les services spéciaux britanniques ont décidé de tout mettre en œuvre pour faire obstacle à ce projet. La veille de l'inauguration de la voie ferrée, un commando de sabotage est parachuté à proximité du pont. Qui sortira vainqueur de cette lutte où l'idéal humain du « travail bien fait » s'oppose au patriotisme ?

Roman d'aventure, conte philosophique, cette œuvre d'une rare vérité est l'un des « classiques » de notre temps. Elle a inspiré l'un des plus grands succès du cinéma.

PIERRE BOULLE



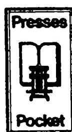
AUX SOURCES DE LA RIVIÈRE KWAÏ

Comment devient-on écrivain ? Ce n'est point là le sujet des très singuliers et parfois rocambolesques souvenirs de guerre de Pierre Boulle, et pourtant si les tribulations malaises, birmanes, chinoises et indochinoises de l'auteur ont fini par le conduire dans les prisons pétainistes d'Hanoi, elles l'ont aussi convaincu — de façon apparemment absurde mais profondément logique — de la seule issue finale qu'il pouvait accepter devenir écrivain.

Ce qu'il a fait avec le talent que tous lui reconnaissent et le succès que l'on sait. *Aux sources de la rivière Kwaï* est donc un double pèlerinage, et comme il se doit chez Pierre Boulle, l'humour n'y fait jamais défaut.

PIERRE BOULLE

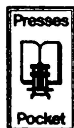
LE SACRILÈGE MALAIS



Lorsque Pierre Boulle publia « le Sacrilège malais », toute la presse salua dans ce second roman d'un jeune écrivain, les qualités exceptionnelles qui allaient, avec « le Pont de la rivière Kwaï » établir définitivement sa renommée. « Le Sacrilège malais » conte l'histoire d'un jeune ingénieur aux prises, dans une immense plantation d'hévéas de la Malaisie, avec l'esprit de taylorisation, la rationalisation à outrance. C'est une peinture hardie, ironique et dure, marquée de l'humour propre à Pierre Boulle, de toutes les administrations. C'est aussi une évocation de la Malaisie, du monde des planteurs et des coolies, proprement inoubliable.

PIERRE BOULLE

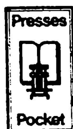
LA PLANÈTE DES SINGES



Y-a-t-il das êtres humains ailleurs que dans notre galaxie ? C'est la question que se posent le professeur Antelle, Arthur Levain, son second, et le journaliste Ulysse Mérou, lorsque, de leur vaisseau spatial, ils observent le paysage d'une planète proche de Bételgeuse : on y aperçoit des villes, des routes curieusement semblables à celles de notre Terre. Après s'y être posés, les trois hommes découvrent que la planète est habitée par des singes. Ceux-ci s'emparent d'Ulysse Mérou et se livrent sur lui à des expériences. Il faudra que le journaliste fasse, devant ses singes, la preuve de son humanité…

La Planète des singes, un conte écrit avec humour, dans un style incisif. Un classique de la science-fiction française.

PIERRE BOULLE



$E = mc^2$

D'admirables, de merveilleux habitants de la Lune... Un bombardement — pacifique celui-là — d'Hiroshima par des fleurs d'uranium, et qui se révèle tout aussi néfaste que le vrai... Deux jeunes mariés dans un satellite artificiel que l'absence de pesanteur empêche de s'unir... Un prêtre qui accomplit un miracle et ne se résout pas à y croire...

Voici quatre histoires, d'un humour grinçant, au fond desquelles brille par instant l'éclair d'une vérité bonne à dire et bonne à entendre.